



**L'instant d'à-côté**  
Claude Duvert

**Publication:** 2011

**Catégorie(s):** Fiction, Érotique

**Tag(s):** érotisme coquin sexy

NextDoor  
éditions

## Chapitre 1

### Dominique

La vieille Opel s'ébranle tardivement au vert, dans un concert d'avertisseurs. Indifférente aux récriminations, Dominique s'est calée au fond du siège conducteur.

Elle tient cette antiquité de son père, qui la conduisait lors de ses rares séjours à Nice, et elle en apprécie la glace de courtoisie au revers du pare-soleil conducteur. Tendait ses bras nus contre le volant, elle sourit en réponse au regard insistant de l'automobiliste qui la dépasse. La jeune femme porte une robe d'été rouge vif à décolleté droit. Des collants transparents font la liaison avec les chaussures noires à talons hauts.

Le feu suivant lui donne l'occasion d'examiner distraitement une petite ride d'expression au coin de ses yeux gris-bleu. Ses courts cheveux blonds lui retombent en mèches plutôt raides sur les tempes. Elle les arrange un peu vers l'avant. Elle ne paraît pas ses vingt-huit ans. Ce n'est pas sans importance pour elle, ce jour là. Elle démarre sans un regard pour le feu tricolore qui vient de repasser au rouge.

Le mot repose sur le siège passager, tourné vers elle. *« J'habite maintenant près de Paris et je n'ai rien oublié. Je t'attends en début de week-end prochain, très impatientement, et avec plein de projets. Ne me laisses pas tomber. Pierre. »* Dominique l'a gardé, non tant pour l'invitation laconique, que pour le plan du trajet.

Elle a connu Pierre un an plus tôt, au Maroc, alors qu'elle travaillait comme consultant d'un cabinet d'architectes chargé d'un projet de tour commerciale. Pierre dirigeait un bureau d'études indépendant, et venait contrôler la portance des structures. Ils s'étaient rencontrés sur le chantier, puis avaient lié connaissance à l'issue de réunions de travail.

De six ans son aîné, Pierre était plutôt beau garçon, malgré la tendance de son corps athlétique à s'empâter un peu, comme tous les sportifs contraints à renoncer à un exercice régulier. Sa notoriété, dans sa spécialité, pouvait aussi devenir un appui important pour la carrière de Dominique. De son côté, il appréciait ouvertement l'esprit d'initiative de la jeune femme, et ne paraissait pas indifférent à son physique.

Absorbée par ses souvenirs, Dominique manque rater une bifurcation. Elle s'engage brutalement sur sa gauche, en direction de l'autoroute... C'est vers la seconde semaine que Pierre l'avait invitée à dîner...

Elle avait accepté, presque trop rapidement, pensa-t-elle, en lisant la satisfaction amusée dans les yeux de Pierre. Elle se revoyait encore dans la chambre d'hôtel, à la nuit tombée, choisissant soigneusement sa tenue. Le lit s'encombrait déjà d'une courte robe d'été ; elle lui permettrait d'exhiber haut ses jambes dorées, mais ne lui paraissait pas assez « habillée » pour la circonstance. Un ensemble tailleur rouge, au col fermé et à jupe étroite, avait été écarté à son tour. Trop sage et trop conventionnel. Finalement, elle avait jeté son dévolu sur une robe de soirée noire, mi-longue, qu'elle associa à un fin collant et à des sous-vêtements noirs. Des chaussures rouges à talons, lacées sur les chevilles, complétaient l'ensemble. La robe, fendue latéralement, montrait par éclairs le galbe de ses jambes. Le décolleté, masquant tout juste le soutien gorge, laissait deviner la naissance de ses seins.

Elle se jugeait devant la glace, passant la jambe de côté par l'échancrure de la robe en tentant d'imaginer un regard masculin, lorsque Pierre se fit annoncer.

Il portait son habituel pantalon clair sur une chemise blanche, veste négligemment jetée sur l'épaule. Précaution de sa part ou surveillance policière, deux jeunes arabes l'escortaient. Leur table était réservée dans un restaurant à l'écart de la ville, en lisière du nouveau quartier résidentiel. Dominique monta à l'avant du land-rover beige de location. Les deux jeunes gens s'installèrent sur les places arrière.

La soirée avait commencé sur un mode professionnel avec une discussion animée sur l'utilisation du béton lavé en parement. Puis la conversation dévia bizarrement sur la meilleure façon d'accommoder le turbot. Les jeunes gens leur racontèrent enfin, sur le ton de la confiance, des anecdotes sur le comportement des personnalités qu'il leur arrivait d'escorter. Au café, à l'issue d'un éclat de rire, Pierre avait posé sa main sur le bras nu de Dominique, et ils étaient restés ainsi, sans que l'un ou l'autre ne rompit ce contact.

La salle de restaurant s'était progressivement vidée, les laissant seuls, attablés près de la baie ouverte. Les serveurs s'affairaient dans une arrière-cuisine d'où parvenaient des bruits confus de vaisselle. Un phonographe, dissimulé derrière le bar, jouait un vieil enregistrement de « Sometimes I'm happy ».

Un peu grisée, Dominique a repoussé son siège, étendant les jambes devant elle et pressant son épaule contre celle de Pierre, à ses côtés.

D'anecdote en anecdote, elle se surprend à raconter complaisamment comment, adolescente, son ami avait imaginé de la déshabiller devant ses camarades d'un soir, et le plaisir trouble qu'elle en avait ressenti. Pierre a sa théorie là dessus :

— Le corps féminin reste le dernier objet qui invite à la fois à la satisfaction des sens et au pur plaisir esthétique. Le désir naît, j'imagine, de l'équivoque de cette association. Attendu, dans un cadre convenu, le plaisir érotique est déjà à moitié consumé. L'inattendu, au contraire, renforce de sa brutalité l'intensité du désir.

D'un geste, Pierre a rabattu de côté un pan de la robe fendue, dévoilant subitement jusqu'en haut les jambes féminines. Dominique a ri, et s'est repoussée encore en arrière, offrant volontiers le spectacle de ses cuisses fermement croisées.

— Je ne crois pas que le désir se résume à la seule sensualité d'un spectacle, a objecté l'un des garçons ; pour moi, il reste lié à une promesse de satisfaction sexuelle ; l'exhibition du corps n'est qu'un simulacre si elle ne reflète pas l'envie de s'offrir, par delà la simple provocation.

— La provocation procure aussi sa part de plaisir, avait répondu malicieusement Dominique en décroisant et recroisant haut les jambes dans l'échancrure ouverte de sa robe.

Par les portes-fenêtres, l'air plus frais de la nuit leur parvenait gonflé d'odeurs de magnolias. Le silence s'est installé, lourd de désirs non formulés, semblant donner raison à Pierre. Ses vis-à-vis ont bougé inconfortablement sur leurs sièges.

— Si nous poursuivions cette conversation au grand air ? A proposé Pierre en se levant.

Par le bras, il soutient Dominique qui titube un peu. La lune est haute et la nuit claire. Un petit bosquet d'oliviers domine l'hôtel, et un belvédère, dont on devine la fine balustrade, y surplombe un promontoire rocheux.

Sans un mot, ils gravissent le sentier. Les garçons marchent à la traîne, échangeant, en arabe, des plaisanteries que ni Pierre ni Dominique ne comprennent. La fraîcheur de l'air commence tout juste à la dégriser mais ne calme pas l'excitation qu'a provoqué en elle l'érection des garçons au spectacle de ses cuisses ; L'a-t-elle imaginée ? Elle franchit à la course les derniers mètres, arrivant la première sur l'étroite terrasse, où trône une table d'orientation. Légèrement essoufflée, elle s'adosse à un olivier, regardant les autres progresser vers elle, Pierre en tête.

Ils s'arrêtent à quelques pas, là où le sentier s'élargit. A leur intention, la jeune femme s'est abandonnée dans une posture lascive : omoplastes

pressées contre le tronc d'olivier, bassin saillant, jambe passée par la fente de la robe. Le déhanchement tend le haut du vêtement sur ses seins. Ses bras reposent le long des cuisses, paumes en avant. Tête inclinée de trois quarts, elle reprend son souffle, comme si de rien n'était.

— Eh bien ! On dirait qu'il vous faudrait prendre un peu d'exercice avant de courir après les filles... si vous voulez les rattraper ! provoque-t-elle.

Immobiles et silencieux, les trois garçons la fixent d'un regard faussement indifférent. Voilà, pense-t-elle. Je vais me redresser et m'accouder à la rambarde pour mettre fin au jeu. Impair, passe et manque. Et m'éloigner du tapis vert. Ou bien doubler la mise, pour voir...

La musique de Lester Young monte vers eux, mêlée aux chocs de vaisselle. Le clair de lune irradie les chemises blanches des hommes. On ne distingue de Dominique que la clarté du visage, les cheveux blonds, et les éclats de peau dorée sur sa gorge et sa jambe.

— Tu ressembles à une belle esclave antique avant le sacrifice, remarque Pierre en s'approchant.

— Et quand serai-je sacrifiée, maître ? Une plaquette de plus sur le rouge. La boule roule de nouveau...

Pierre s'est avancé, il presse son corps contre le sien tandis qu'elle le saisit aux hanches. Serrant son visage en coupe entre ses mains, il écrase les lèvres sur sa bouche. Le baiser la fait frissonner. Elle se colle du bassin au ventre de l'homme.

Elle ferme les yeux. Leurs langues se séparent. La bouche s'éloigne. Elle rouvre les yeux. Elle sent la présence de Pierre derrière elle. Immobiles, bras croisés, les jeunes gens la détaillent avec insistance. Elle leur renvoie un regard de défi.

De Pierre, elle ne perçoit plus que la caresse des doigts qui courent sur son épaule. Puis des mains qui se referment, la plaquent du dos au tronc rugueux. Tic. Tic...Tic. La boule a ralenti sa course, et hésite à se placer. Une sourde appréhension lui noue la gorge.

Doucement, les mains de Pierre ont rabattu les bretelles de la robe sur ses bras. Le décolleté glisse. Une traction plus ferme tente de l'abaisser plus encore. Il cède enfin dans un petit bruit de déchirure.

Dominique s'est raidie malgré elle. Elle baisse les yeux vers sa poitrine. Le haut de la robe pend sur ses hanches. Le soutien-gorge noir a glissé d'un côté, dénudant un téton pointé. Un bras ceinture sa taille, pressant son ventre. Une main a saisi un pan de la robe fendue et tire. Dans un crissement soyeux, l'échancrure se déchire vers le haut, le long de la couture, contre la cuisse de Dominique, sur sa hanche, enfin. Pierre rompt

les derniers fils. Il s'est écarté. L'étoffe s'ouvre d'un côté, offrant la vision étrange d'un corps bi parti, d'ombre et de lumière. Elle fait un pas en avant. La robe lacérée s'affaisse en un petit tas d'obscurité à ses pieds.

Pierre est à sa droite ; Il sourit. Rougissante, Elle lui renvoie bravement un sourire. Est-ce cela, qu'elle avait voulu ? Des regards jaugent son corps à demi-nu : glissant sur les mollets lacés de cuir rouge, remontant les jambes galbées, s'attardant sur les cuisses et la tache blonde du pubis sous résille du collant ; Puis plus haut, sur la peau claire de son ventre, troué de l'ombre du nombril, vers la poitrine à demi dévoilée ; Enfin vers son visage, levé par défi, soutenant le regard des trois hommes. Lèvres rouges, serrées en un sourire incertain, elle s'efforce de dissimuler son appréhension.

Plus bas, les bruits se sont éteints. Une voiture démarre et s'éloigne. Dominique pourrait crier sans que nul n'entende son appel ; Elle presse ses paumes contre l'écorce derrière elle, tentant d'y puiser du courage. Une bulle se referme sur eux quatre, les coupant du monde. Loin dans la vallée, par-delà l'étroite rambarde, elle voit s'éteindre une à une les fines lumières de la civilisation. Renonçant à défier les regards qui prennent possession de son corps, elle baisse la tête, comme doit le faire une esclave soumise. Elle frissonne.

Le silence est tel qu'elle perçoit la respiration oppressée des hommes par-dessus la sienne, courte et sifflante. Pierre a sorti une cigarette de sa poche poitrine. Il est assis sur le plateau de la table d'orientation, le buste légèrement penché.

— Et maintenant, le sacrifice ! Annonce-t-il d'un ton moqueur, qui dissimule mal son trouble ; A vous de préparer la jeune victime, ajoute-t-il à l'attention de ses compagnons. Et toi, Dominique, lèves les bras.

Un pas en arrière. Le dos nu de Dominique heurte l'olivier. Ses mains levées frôlent les basses branches. Elle s'en saisit pour s'y pendre à demi et laisse aller son dos contre le tronc, tête rejetée en arrière, poitrine saillante. Le plus grand des garçons vient plaquer ses paumes sur les seins à demi-sortis des bonnets de soie noire. Il tente de l'embrasser, mais elle lui refuse ses lèvres, encore gonflées et chaudes du baiser de Pierre. Les doigts frustrés se referment sur l'attache du soutien-gorge, la rompent d'une traction. L'homme recule d'un pas pour apprécier les seins tendus, aréolés de rose, globes plus pales sous la peau dorée de la gorge.

Bras haut levés, Dominique se laisse aller contre le tronc, exposant vers Pierre sa poitrine offerte. Elle lutte contre le réflexe de protéger ses seins.

Bravement, elle raffermi la prise de ses bras levés. Se soulevant de la pointe des pieds, elle arque son corps en avant.

L'homme, devant elle, a porté la main à son jean, pour soulager la pression du sexe tendu. Elle a cru un instant qu'il allait sortir son membre en érection ; mais non. Non ! Réalise-t-elle d'un coup. Pas sans la permission de Pierre. L'émotion que provoque son corps à demi-nu et intouchable l'emplit soudain d'un plaisir trouble. Elle ferme les yeux pour cacher son émotion. De nouveau maîtresse du jeu, elle ne veut pas les priver de l'excitation d'un viol. L'autre garçon approche à son tour, s'agenouille à ses pieds. Le premier s'efface, pour prendre position derrière elle.

Des mains ont emprisonné les globes des seins, pressent ses tétons durcis. Pierre fume, attentif. D'autres mains caressent le haut de son ventre, s'écartent, se referment au creux des hanches. Elle frémit. Des doigts se sont insinués sous l'ourlet du collant. L'étoffe tendue glisse sur ses fesses et contre sa chatte. Une traction brutale l'arrache de ses cuisses, la rabat aux mollets. Un souffle d'air caresse son pubis dévoilé.

L'étreinte sur sa poitrine s'est radoucie. L'homme s'amuse de ses mamelons, des doigts glissent sous l'attache d'un sein, remontent caresser les aréoles et les tétons durcis. En dépit de toute crainte, Dominique sent son sexe se lubrifier, prêt à accepter la pénétration. Pierre l'a compris.

— Ouvrez les jambes, jeune esclave ! ordonne-t-il.

Dominique se voit déjà possédée par Pierre, maintenue dos à l'écorce par la poigne ferme des jeunes gens. Elle fléchit des genoux, se soutenant des bras levés, et livre l'intérieur de ses cuisses à l'homme accroupi. Deux mains se glissent sous ses fesses, une bouche se plaque à son sexe. Une langue flatte l'ouverture de sa vulve pour y laper son désir.

Des sentiments confus tourbillonnent dans sa tête. Des sensations. Des images. Pierre fumant paisiblement ; des mains qui palpent ses fesses ; des caresses progressant de son ventre à ses seins ; des lèvres taquinant le grain rosé des aréoles, aspirant les bouts dressés ; d'autres mains qui lui caressent les hanches, la chatte, un doigt qui s'immisce dans son anus. Une langue force son sexe, écarte les lèvres pour pénétrer la vulve. Elle remonte lécher à petits coups le bouton qui émerge, replonge de nouveau plus profondément en elle. Dominique perd le contrôle de son ventre. Elle geint, s'abandonne à l'orgasme qui s'apprête à la terrasser.

Et soudain, la rupture. Plus d'autre contact que l'écorce rêche contre son dos. La frustration lui arrache un gémissement. Elle veut porter la main à son sexe pour se finir, mais une autre main lui emprisonne le poignet. Sur un signe de Pierre, les garçons se sont écartés, l'abandonnant,



pantelante. Elle glisse à terre. D'en haut, Il la regarde qui reprend son souffle, poitrine dressée, cuisses ouvertes, sexe offert.

— Qu'on l'installe sur l'autel ! Il a jeté sa cigarette consumée et sauté au bas de la table.

Les deux garçons l'ont saisie aux épaules et aux cuisses. La couchent sur le marbre ovale. La chaleur accumulée dans la pierre envahit son corps, son sexe lui brûle. A peine peut-elle lever la tête pour voir Pierre libérer sa verge.

— Viens ! Par pitié !

Elle replie ses jambes, talons sur le rebord de marbre. Sans souci de pudeur elle ouvre les cuisses, soulève le ventre pour jeter son con à la rencontre du membre tendu. Il la pénètre d'un coup, tout au fond. La jouissance interrompue fond de nouveau sur elle, la submerge avant-même que Pierre n'ait commencé à bouger.

Elle hurle à tue-tête son désir. Son corps se tend en spasmes brutaux qui l'empalent sur le sexe de son amant. L'orgasme la terrasse. Elle gémit de soulagement, puis à nouveau de désir. Sa tête ballotte de gauche et de droite. Elle sent qu'elle va jouir une seconde fois. Son ventre s'enflamme et se contracte sous les pénétrations de Pierre. Elle croit défaillir en l'entendant gémir à son tour. Le vit la martèle de plus en plus fort. Les deux jeunes gens ont dénudé leurs sexes, tentent de se frotter à son corps. Elle s'en saisit de chaque main, branlant aussi vite qu'elle le peut. L'excitation de Pierre s'en trouve décuplée. Pour lui, elle s'efforce de se retenir. Elle se mord la lèvre pour ne pas crier. Sa vulve se contracte comme une gaine de force autour du sexe de son amant. Ses mains se démentent sur les verges tendues des garçons. Elle compte les secondes gagnées aux battements de ses poignets.

Un cri. Pierre se vide au-dedans d'elle. Elle laisse libre cours à son orgasme. La tension accumulée dans ses reins se décharge d'un coup. Puis en écho encore et encore. Ses mains se contractent une dernière fois. Le sperme des garçons lui éclabousse les seins, le visage. Elle se sent dériver sous l'averse tiède. Là haut, le ciel piqueté d'étoiles tourne lentement devant ses yeux qui n'arrivent pas à se fixer, pas plus que son cœur à se calmer.

Le jour pointait quand ils sont descendus vers l'hôtel pour regagner le land-rover. Le blouson de Pierre lui couvrait les épaules, laissant nu le bas de son corps, jusqu'au-dessus du pubis. Ils ont déposé les deux jeunes gens, puis il l'a reconduite à l'hôtel, par des rues désertes.

Alors qu'il coupait le contact, le désir de Dominique s'est une nouvelle fois réveillé. Sans doute le fantasme de sa nudité offerte aux yeux d'un

improbable indiscret, derrière les vitres teintées de l'habitacle. Elle a enjambé le levier de vitesse pour venir se placer dos au volant, jambes écartées contre les genoux de Pierre. Brutalement, elle a débouclé la ceinture de son amant, et sorti le sexe qui durcissait déjà dans sa main. Cette dernière fois, c'est elle qui l'a pris de force, droite et bougeant avec fougue sur lui, qui s'abandonnait contre le siège.

Les glissières de l'autoroute défilent sur sa droite. L'Opel fonce sous le soleil. Quelle conne tu fais, ma fille ! Il siffle, et tu accours. Plus que trois cent kilomètres, non deux cent cinquante... Comment va-t-il me trouver ?

## Chapitre 2

### Pierre

Aménagée sur l'emplacement d'une ancienne confrérie religieuse, la propriété occupe le replat boisé d'une vallée. Les hauts murs d'origine, soigneusement entretenus au cours des ans, préservent de la curiosité des promeneurs les dix hectares de son parc. Des bâtiments d'époque, il ne reste qu'une petite chapelle, blottie contre le mur d'enceinte, et maintenant désaffectée. Les vastes dépendances du couvent ont cédé place à un élégant pastiche de l'architecture du XVII<sup>ème</sup> siècle, au centre géométrique du parc.

Face à l'entrée de la propriété, à demi masquée par les vieux arbres, la façade de pierre claire ouvre vers le sud de larges percements réguliers, sur deux niveaux, surmontés d'une couverture d'ardoises rythmée de lucarnes. De part et d'autre, deux courtes ailes en retour viennent l'épauler. Elles délimitent une terrasse gravillonnée où s'ouvrent les portes-fenêtres du rez de chaussée.

Pierre a sorti un transat sur la terrasse. Détendu, il dicte son courrier à une jeune secrétaire qui prend des notes en sténo. Depuis le télégramme qui l'avait rappelé d'urgence du Maroc en lui annonçant le décès de son père, que de chemin parcouru ! Il lui avait fallu vendre son cabinet d'architecte, et s'initier aux méandres du holding industriel dont il était subitement devenu l'actionnaire principal.

De ces mois de désarroi, il réalise rétrospectivement que le plus difficile a été de s'adapter à une jungle où les coups tordus sont la règle. Mais Il pouvait maintenant s'appuyer sur des collaborateurs compétents ; Sauf les décisions de principe, qui lui revenaient, ses affaires se géraient très bien sans intervention de sa part.

Après les premiers mois d'activité désordonnée, il s'était donc retrouvé brutalement en état de vacances perpétuelles, pour son plus grand plaisir.

Absorbé par ses pensées, il a interrompu sa dictée, et la jeune femme le regarde d'un air perplexe.

— Ce sera tout, Sophie ; dites à Philippe de faire comme nous étions convenus lors de la réunion de lundi dernier.

Elle pourrait être pas mal, se dit-il en la regardant s'éloigner vers la petite renault garée sur l'allée. Les hanches sont juste un peu trop larges et la poitrine un peu trop forte . Pour l'avoir épiée un jour qu'elle était face à lui, il sait qu'elle a de belles jambes, ordinairement masquées par une éternelle jupe froncée. Pas d'amant, à sa connaissance. Il l'imagine volontiers, seule, glissant la main entre ses longues cuisses, pour venir presser des doigts le sexe humide par l'ouverture d'une culotte de satin.

Il s'étire dans le transat, profitant des rayons matinaux d'un chaud soleil d'octobre. L'été indien. Cela rappelle le Maroc, et Dominique. Le mal qu'il a eu à la retrouver, celle là ! Un mois après son retour, il avait tenté de la joindre à l'agence où elle travaillait. Elle avait rompu son contrat... Pierre, qui envisageait de lui céder son cabinet pour seul prix d'un sourire en retour, avait du s'avouer, au bout de vaines recherches, qu'il eut été tout aussi facile de faire la chasse à un fantôme. Délibérément, elle avait effacé les pistes derrière elle.

Néanmoins, le souvenir de la nuit sur le belvédère continuait à le poursuivre. Dans sa nouvelle position, les aventures n'avaient, bien sur, pas manqué. Mais aucune partenaire n'avait su afficher, et mettre en scène, ce mélange de provocation et d'abandon, sur lequel s'étaient fixés ses fantasmes.

Au fil de ses expériences déçues, il s'était montré de plus en plus violent envers les femmes dont il poursuivait la conquête facile... Jusqu'à l'épisode récent de Véronique...

Véronique. Il l'avait remarquée lors d'une réunion du holding. Elle prenait des notes pour l'un de ses directeurs de filiale. Ce jour là, elle portait une robe stricte, tissée de fils gris et bleu, qui se fermait haut sur la poitrine. Elle était restée alors que les directeurs bavardaient dans le salon annexe à la salle de conférence. Assise près de son patron dans un des fauteuils bas, elle discutait à voix basse, inclinée de côté. Echangeant des banalités avec ses voisins, Pierre avait surpris leurs regards vers le couple.

Le vieil homme bedonnant manipulait des liasses de papiers, soulignant du doigt tel ou tel passage pour son interlocutrice. La jeune femme reposait au bord du siège voisin. Menton dans la paume elle regardait attentivement les chiffres que l'autre lui désignait. Mais le boutonnage qui fermait la robe, sur le devant, était défait jusqu'au niveau de la ceinture. Au-delà des jambes légèrement écartées qui jaillissaient de l'étoffe, chacun profitait du spectacle de longues cuisses fuselées, jusqu'à l'ombre d'une fine culotte bleue passée sous les collants.

Plus que l'aperçu prometteur, c'est le tempérament exhibitionniste de la fille qui incita Pierre à l'inviter le soir même.

Une vaine exploration du réfrigérateur lui fit choisir de donner au dîner la forme d'un apéritif prolongé : un large plateau de toasts, principalement à base de poissons fumés, un peu de foie gras et des légumes verts. Il n'aimait pas s'entourer de personnel de maison, et le service était donc réduit au minimum. Un colosse roux un peu demeuré, au service de son père depuis son enfance, faisait fonction de jardinier, de gardien, et d'homme de peine. Une très jeune fille lui tenait lieu de gouvernante, de lingère, de femme de chambre, et remplissait le réfrigérateur suivant une liste immuable.

Il avait déposé le plateau sur la table du petit salon, près des portes de la terrasse. C'était la pièce la plus intime de la maison, de par ses dimensions relativement modestes. En retrait des murs ornés de gravures anciennes, deux fauteuils faisaient face à un long canapé de cuir gris, de part et d'autre de la table basse. Les portes-fenêtres ouvraient sur le parc.

Il accueillit la jeune femme sur la terrasse. Sans doute intimidée par l'aspect monumental de la demeure, elle avait arrêté sa voiture très en retrait, sous l'ombre d'un grand hêtre de l'allée. Pour la circonstance, elle portait un ensemble bleu nuit, à jupe longue, étroitement fermé sur la taille. La veste s'ouvrait sur un corsage blanc à col droit.

Le repas se déroula tranquillement. Pierre faisait les frais de la conversation, attentif aux moindres souhaits de son invitée. Il remplissait plus souvent que nécessaire la flûte qu'elle serrait entre ses doigts, sagement assise face à lui. Lorsqu'il revint de la cuisine, portant le plateau de fruits, il constata que Véronique avait délibérément changé de position.

La veste reposait sur l'accoudoir d'un fauteuil ; La jeune femme, un coude sur le canapé, s'était à demi-étendue de côté, jambes posées de biais. Ses cheveux bruns lui retombaient sur le visage, découvrant des oreilles fines, et l'éclat discret de petites boucles dorées. Elle avait défait deux boutons du corsage, laissant paraître sous sa gorge, la naissance de la poitrine. S'asseyant face à elle Pierre crut le moment venu d'évoquer l'étrange exhibition de l'après-midi.

— Oh!, ça... Vous savez, les femmes adorent captiver le regard des hommes : certaines ont juste un peu plus de moyens que d'autres...

— Et de culot... compléta Pierre, dont les mots avaient devancé sa pensée.

— Et pourquoi croyez-vous que j'aie accepté votre invitation ? Demanda-t-elle, tout en retirant de deux coups d'orteil ses escarpins et

relevant les jambes pour les installer sur le canapé. ; Vous voyez, je prends soin de votre mobilier, ajouta-t-elle

— Je ne demande qu'à savoir, avait répondu Pierre, le regard sondant celui de l'invitée.

— pas savoir, voir : voir seulement. Le ton de Véronique, ses hésitations, montraient que le champagne avait eu sur elle des effets dévastateurs. Sans cesser de fixer Pierre, elle a soulevé légèrement les jambes, et fait glisser la jupe vers le haut. L'ourlet est remonté progressivement le long des cuisses nues jusqu'à découvrir le satin d'une petite culotte ajourée. La main est revenue sur sa poitrine. Elle défait jusqu'à la ceinture les boutons du corsage. Elle l'entrouvre avant de ramener la main sous la jupe.

— Les hommes ne sont pas insensibles à mes jambes, en particulier cette zone, sur l'intérieur des cuisses. Vous devez savoir que c'est une zone érogène ? Ce faisant, elle y passe distraitement le bout de ses doigts.

— Je continue ?

— Par le haut, a ordonné Pierre d'une voix légèrement rauque.

A regret, la main interrompt sa caresse, et la jeune femme se redresse, jupe toujours troussée. Elle porte les mains aux bords du corsage, et, rejetant ses cheveux en arrière, les écarte d'un trait. Les seins tiennent les promesses du corsage. Forts sans excès, avec de larges aréoles brunes. Les tétons dressés trahissent l'excitation de la jeune femme.

En ramenant les épaules en arrière, elle achève de faire glisser les manches sur ses bras.

— ça vous fait bander ? demande-t-elle.

Pierre a confirmé d'un signe de tête.

Véronique s'est levée. Il n'y a entre eux que la barrière de la table ; Saisissant sa jupe à hauteur des cuisses, elle la relève sur son ventre par tractions successives, dévoilant la culotte de satin rose. D'un doigt de part et d'autre, elle l'abaisse sur ses cuisses, laissant les plis de la jupe revoiler à mesure la tache brune du pubis entr'aperçu. Elle fait glisser la fine culotte à ses pieds et passe les brides des chaussures. Elle saisit le chiffon à terre et le jette sur le canapé.

— Maintenant, vous pouvez me raccompagner à ma voiture, dit elle froidement, enfilant sa veste qu'elle referme sur sa poitrine nue.

Le temps pour Pierre de sortir de son fauteuil, les fins escarpins font déjà crisser le gravier de la terrasse.

Il se précipite, bute douloureusement contre le plateau de la table. Il jure. Elle est déjà dans l'obscurité des premiers arbres. Il la rattrape à mi-chemin. La ceinture maladroitement de derrière, au niveau des bras.

Assez pour l'arrêter, mais pas pour l'immobiliser. Plaqué contre son dos, il enserme sa poitrine pour l'empêcher de se débattre.

— Lâches-moi ! crache-t-elle d'une voix tendue par la peur.

Sans se préoccuper de ses cris, il tire l'échancrure de la veste, arrache la fermeture. D'un geste, il rabat le vêtement vers le bas, emprisonnant les avant-bras derrière les reins. Bientôt, il peut raffermir sa prise sur les seins dressés. Il les malaxe violemment des paumes, arrachant à Véronique des gémissements de douleur. La peau est douce et brûlante. Dans ses efforts pour se dégager, sa captive presse du dos son sexe durci qui se tend dans l'interstice des fesses.

Il a retourné la fille d'une traction. Il la tient de face, la serrant contre lui des poignets ramenés en arrière. La veste est tombée à terre. Son torse frotte les mamelons fermes. Il abaisse les bras, défait les fermetures latérales de la jupe. L'étoffe ne tient plus que par le frottement de leurs ventres, plaqués au niveau du pubis.

Véronique se débat dans une rage impuissante, frappant la tête contre sa poitrine, envoyant voler ses cheveux noirs. Il lui emprisonne les poignets contre les fesses et tire vers le bas. La tension fait saillir les seins. Une jambe prise entre ses jambes à lui, il maintient pressé le corps chaud et sensuel. La lutte ravive la tension de son pénis contre le ventre de la femme qui tressaille au contact.

Il s'écarte sans desserrer sa prise. La jupe glisse aux pieds de Véronique. Il la tient enfin nue à sa merci, haletante et furieuse. Il lâche un poignet pour forcer une main entre les cuisses serrées, tentant d'atteindre le sexe sous la tache du pubis. Une chaude humidité accueille l'extrémité de ses doigts, tandis qu'il tente de la pénétrer plus profond. Un instant interdite, Véronique a saisi l'occasion pour se dégager et bondir hors de portée.

Elle progresse en courant vers l'arrière du parc, foulant à grandes enjambées l'herbe humide. Éclairé de lune, le corps élancé se détache de l'ombre des arbres. Pierre l'a prise en chasse posément, sachant qu'elle ne peut pas lui échapper. Il savoure le spectacle du corps nu détalant devant lui comme un gibier vers le piège des taillis. Elle a ralenti sa course. Les premières ronces basses lui mordent les chevilles, lui arrachant des cris de douleur et de dépit. Elle s'enfonce sans espoir dans l'obscurité du parc, et son corps n'apparaît plus que par éclairs dans les interstices.

Il l'a rattrapée dans une petite clairière cernée de ronciers impénétrables. Vaincue, elle regarde son poursuivant s'avancer posément vers elle, défaisant sa ceinture. D'un bras, il la saisit derrière la taille, la forçant contre lui, tandis qu'il dégage son sexe. Elle crie brièvement. Il la

repousse en arrière, la projetant au sol de toute sa hauteur. Il se jette sur elle, écarte ses cuisses d'une pression des genoux. Il la tient enfin, ouverte, sous lui. Elle ne bouge plus. Il lui saisit la tête entre les mains, et s'apprête à la pénétrer, quand il prend subitement conscience d'un contact chaud et gluant contre sa paume.

En l'imprégnant progressivement, la compréhension de ce qu'impliquait cette sensation a tué net son désir. Il se relève, les yeux fixés sur le corps nu dans la clarté diffuse, immobile, trop évidemment vulnérable.

La lueur d'une torche électrique et le froissement des feuilles sous un pas lourd l'ont tiré de sa torpeur horrifiée. Le faisceau de la torche a balayé les chevilles puis remonté le corps nu. Jusqu'à la chevelure ramenée en arrière par la chute, la tête contre une pierre noircie de sang. La silhouette massive s'est accroupie près du corps inerte, le palpant avec précautions. Puis le faisceau s'est rapproché de la silhouette de Pierre, immobile.

— J'ai entendu crier, s'est excusé le serviteur. Le colosse a soulevé la jeune femme entre ses bras, et un léger gémissement a ramené Pierre, rouge de honte, à la réalité.

Ils l'ont étendue sur le canapé, et l'homme a nettoyé soigneusement la blessure. Il achevait de passer un désinfectant sur les griffures des chevilles, lorsque Véronique a ouvert les yeux, promenant un regard vague sur les deux hommes. Elle a pris conscience de sa nudité, et ramené brusquement les mains contre son sexe. L'homme de peine est parti d'un rire rassuré, et s'est discrètement éloigné. Pierre est allé chercher une couverture qu'il a étendue sur le corps nu, et s'est agenouillé auprès de Véronique. Elle l'a laissé se saisir de sa main.

Il s'était réveillé aux premières lueurs du jour. Sa tête reposait sur la poitrine de la jeune femme qui respirait paisiblement. A la recherche des vêtements épars, il avait décroché au passage un des petits originaux de Baltus qui ornaient le hall. La jeune femme s'éveillait. Il avait posé vêtements et gravure sur la couverture, puis s'était enfermé dans la pièce aux ouvertures murées qu'il appelait « son salon ». Il n'en sortit qu'au bruit du ronronnement de la voiture, et du crissement des pneus sur les gravillons alors qu'elle quittait la propriété.

le sentiment de honte ne s'était pas encore estompé des semaines après, lorsque le courrier lui apporta une courte lettre : « *je me suis conduite comme un imbécile, et vous comme un salaud. Disons que je vous tiens pour quitte, sous bénéfice de réciprocité. L'expérience m'a convaincue de ne plus faire d'exhibition que devant des hommes préalablement enchaînés : j'en*



*garde la cicatrice. Merci pour le tableau, mais c'est trop ; je l'ai confié à une amie qui semble vous connaître et aimerait vous revoir. Bizarre. Son adresse au dos. PS : Pas un mot à mon patron, je lui laisse croire que nous couchons ensemble, c'est bon pour ma tranquillité. Pas de baiser. Véronique. »*

Il avait aussitôt renvoyé un télégramme « *D'accord pour être désormais enchaîné. Pierre.* » Il allait ranger la lettre, lorsque, par curiosité, son attention s'est portée sur l'adresse annoncée. Là, précédant trois lignes d'une fine écriture cursive, s'inscrivait le nom de Dominique.

C'est l'arrivée de Claude qui le tire de sa rêverie. Onze heures approchent, l'heure où le jeune universitaire fait son apparition. Voici maintenant huit jours qu'il demeure au château, sur l'invitation de Pierre. Ce dernier apprécie la compagnie du grand garçon discret et maladroit, qu'il a rencontré voici quelques mois à la sortie d'un cabaret douteux. Il prétextait alors la rédaction d'une monographie sur le spectacle moderne du sadomasochisme pour justifier ses incursions dans de tels endroits, jusque dans les loges des acteurs. C'était on ne peut plus exact dans les faits, mais les motivations qui avaient présidé au choix du sujet d'étude laissent Pierre songeur. Pour avoir lu le brouillon du futur ouvrage, il avait en effet le sentiment que le jeune homme faisait preuve d'un investissement dépassant la pure curiosité universitaire.

— Ton invitée arrive, a déclaré Claude, dont l'oreille exercée avait perçu le ronronnement d'un moteur à la grille du parc.

Pierre a attendu que Dominique soit descendue de voiture pour se porter à sa rencontre. Il l'embrasse légèrement sur les lèvres. Dominique, dont les yeux pétillent de malice, ne dit rien jusqu'à ce qu'ils pénètrent dans le hall et que Pierre dépose le lourd sac de voyage qu'il lui a pris des mains. Là, elle en sort un paquet enveloppé de papier brun, qu'elle commence à défaire tout en jetant un regard circulaire sur les murs. Elle accroche le petit Baltus à la place restée vide entre deux gravures, et se recule pour juger de l'effet.

— Je ne pensais pas t'avoir marqué au point que tu te mettes à violer les secrétaires, dit-elle d'un ton badin. J'imaginai avoir l'exclusivité... Enfin, bon. Tu me montres ma chambre, ou tu préfères me troussez dans le hall ?

— Un point pour toi. A ce qu'on dirait, je n'ai plus grand chose à te raconter qui puisse te surprendre. Moi qui pensais t'éblouir par mon nouveau train de vie. Ah si ! Je te présente Claude, un distingué érotomane en phase de recherche de son moi. Il nous tiendra compagnie les jours à venir, et il pourrait aider a un petit service que j'aimerais te demander.

— Le vieil orang-outang roux avec un nom arabe fait aussi partie des invités, ou c'est une animation du parc ?

— Kemal, tu veux dire ? A répliqué Pierre après une intense réflexion. Ni l'un ni l'autre ; du reste il n'est pas arabe, mais corrézien, et il s'appelle en réalité Pierre, comme toi et moi. Enfin, comme moi.

Tout en promenant Dominique dans les pièces lumineuses de la vaste demeure, Pierre se rappelle à haute voix ses années d'enfance. Le gardien, qui l'accompagnait dans ses excursions du parc, ne prononçait régulièrement que deux mots. « C'est mal », se bornait-il à articuler, chaque fois que l'enfant se comportait violemment, ce qui était plutôt courant.

— je ne sais pas si cela tenait à son accent ou à la simplification enfantine, mais je l'ai très vite appelé Kemal... Le nom est resté, conclut Pierre, poussant pour finir la porte de « son » salon, et s'effaçant pour laisser entrer l'invitée.

Dominique a regardé pensivement l'espace des fenêtres murées, les lourdes bibliothèques à panneaux coulissants, puis s'est intéressée au grand fauteuil de cuir serti de bracelets de force.

— la dernière acquisition de Claude, commente Pierre. Il l'a récupéré dans une boîte que la mondaine venait de fermer. Simple curiosité de chercheur, bien entendu... ajoute-t-il avec ironie.

Dominique regarde interrogativement l'intéressé, qui ne peut s'empêcher de rougir violemment, puis parcourt des yeux le reste du mobilier, somme-toute assez banal.

—Ceci, commente Pierre en balayant la pièce d'un geste, pourrait faire partie d'une mise en scène que je réserve à mes invités. Je trouve que le fauteuil ne dépare pas, tout compte fait, ajoute-t-il, en s'y asseyant. Et maintenant, Dominique, puisque tu parais tout savoir de moi, si tu nous parlais un peu de toi...

— La galère... avec quelques bons moments, élude-t-elle, puis, portant deux doigts à sa bouche, alors qu'une idée lui vient brusquement à l'esprit : au fait, j'ai apporté un autre cadeau. Attendez un instant.

Elle est revenue, tenant une cassette de magnéscope qu'elle tend à Claude.

— ça devrait vous instruire sur mes occupations.

Claude a glissé la bande dans le lecteur, dégagé l'écran de derrière une bibliothèque, et s'est installé à l'écart. Dominique reste debout derrière le fauteuil, mains posées sur le dossier, droite dans son tailleur rouge. D'un doigt elle actionne la touche lecture de la télécommande.

*Générique. Long plan séquence. Filmés au ras du sol, des pieds nus courent sur une herbe rase, tachée de plaques boueuses. Aux bouquets de joncs qui défilent brièvement devant la caméra, il pourrait s'agir d'un sentier traversant une prairie abandonnée. Le sujet est cadré très serré, sur la course maladroite des pieds nus, certainement féminins, battus par les plis d'une robe ample, peut-être une longue chemise de nuit. La lisière en est déchirée et tachée de boue par endroits. La bande son diffuse un piétinement, rythmé d'un souffle rapide et irrégulier. Un coup de feu claque. Fin du plan séquence.*

*Plan général sur un paysage désolé où la silhouette claire de la jeune femme en fuite se détache sur fond de lande, ponctué de bâtiments ruinés. Une chevelure brune, longue, retombe en désordre sur les épaules couvertes de ce qui est, définitivement, une fine camisole à manches courtes. La silhouette est svelte, et la course irrégulière laisse transparaître une grâce animale. Un éclair pâle ponctue par instants le balancement désordonné des cheveux bruns. On devine que la jeune fille traquée se retourne dans sa course, vers un point situé derrière la caméra. Nouveau claquement. Des éclats de terre jaillissent sur la gauche de la silhouette en fuite, qui détourne sa course vers une grange au milieu des ruines. Le cadrage se resserre sur elle, alors qu'elle disparaît dans l'ombre de la grande porte.*

*Contrechamp sur une petite butte couverte d'ajoncs, que descend calmement une silhouette bottée, en tenue militaire: treillis et béret ; A sa main un lourd pistolet d'ordonnance. Il n'y a pas d'équivoque sur son objectif. Parvenue dans les ruines, elle avance d'un pas assuré vers l'ouverture de grange.*

*Plan américain sur le personnage en tenue militaire, de dos, tandis qu'il repousse d'une main la porte de planches, l'autre main tenant l'arme levée à hauteur de hanche. Grincement sourd de la porte qui tourne sur son pivot. La lumière pénètre l'intérieur du bâtiment, éclairant un sol de terre battue, jonché d'outils abandonnés. Des bottes de paille couvrent le mur opposé, jusqu'à la charpente poussiéreuse.*

*Petit animal traqué, la jeune fille est blottie contre la paille, au plus sombre de la grange. Assise à même le sol, elle a ramené les bras autour de ses jambes repliées. La robe couvre ses pieds, et la lourde chevelure noire retombe devant son visage. Le personnage armé s'avance.*

*Il a relevé la jeune paysanne par les cheveux tirés derrière la nuque. Il la traîne vers la lumière, sur un fond confus de piétinements et de petits cris de douleur. Gros plan sur le visage féminin, maintenant en pleine lumière. Les cheveux encadrent un visage ovale, aux lèvres fines et bien dessinées. Les yeux aux cils très noirs sont clos et des larmes ont tracé d'imperceptibles sillons sur les pommettes. Le visage frémit d'un sanglot contenu. La tête est rejetée en arrière*

*par la tension que le soldat exerce sur la nuque. Il pose le canon de son arme contre la gorge.*

*Les yeux sont ouverts, pupille noire, agrandie par l'horreur. La fille tourne la tête de profil sous la pression du canon qui remonte vers sa tempe. Une main lui prend la gorge, et ramène son visage dans l'axe de la caméra. L'extrémité de l'arme descend sur sa pommette. Se pose contre les lèvres serrées. Les doigts ont renforcé leur étreinte, forçant la bouche à s'entrouvrir. Le tube d'acier pénètre les lèvres. Semble hésiter, puis pénètre de nouveau plus profond. Les yeux brillent d'une supplication muette, puis se ferment. Le doigt qui se crispait sur la détente se retire. Le personnage en uniforme a remis l'arme à la ceinture.*

*Maintenant, les deux acteurs se font face. La victime a rouvert les yeux, ne se débat plus, ne lutte plus; Bras contre son corps, elle tient ses yeux dans les yeux de son agresseur. L'autre s'est reculé, comme pour jauger la silhouette sous le vêtement léger. Le pistolet ressort de son étui, pour un signe de haut en bas, depuis l'échancrure de la camisole jusqu'aux pieds de la jeune fille.*

*Sans un mot, encore haletante, elle s'exécute, défaisant maladroitement le boutonnage sur sa poitrine. Le col est largement ouvert, dévoilant à la caméra le sillon sombre entre les seins. On en devine les aréoles, et la texture de la peau jusqu'à l'éclat blanc du ventre. Deux mains se sont avancées, qui déchirent le tissu, parfaitement ouvert maintenant sur le corps dénudé de la fille. Une main s'est pressée contre la tache brune du pubis, plaquant le dos de la petite paysanne au mur de paille, tandis qu'une bouche vient s'écraser sur la sienne.*

*Le béret militaire tombe à terre, découvrant de courts cheveux blonds. Pour la première fois, la caméra se fixe sur le visage à la fois fragile et dur. Elle descend sur la poitrine qu'enserme la veste étroite de treillis.*

*Claude a sursauté en reconnaissant l'actrice, qu'il regarde contourner le fauteuil pour s'asseoir face à l'écran, aux pieds de Pierre.*

*La caméra a changé d'angle, cadrant en plan américain la femme qui ouvre sa veste de treillis sur des seins ronds et fermes, s'agenouille, mains posées sur les cuisses de la fille. Celle-ci cède à la pression, tandis qu'une langue s'insinue dans le sexe entrouvert. Ses deux mains couvrent la chevelure blonde, qu'elles caressent nerveusement. Gros plan sur le visage, à demi enfoui sous la touffe noire du pubis et tourné vers le haut. Puis elles sont de nouveau debout, serrées l'une à l'autre, échangeant un baiser. La veste de treillis repose à terre. Les mains de la femme vont et viennent sur les hanches de la jeune fille, tandis que celle-ci effleure du doigt le bout des seins ronds sur lesquels s'attarde la caméra.*

*Plan moyen. L'actrice, de dos, défait son ceinturon, et laisse glisser le pantalon militaire. Elle le reboucle sur ses hanches nues, jambes écartées. Sa compagne s'accroupit à son tour. Deux mains pressent violemment son visage*

*contre les cuisses ouvertes. La jeune femme tangue légèrement. L'étui du pistolet, toujours fixé au ceinturon, ballote contre la fesse nue.*

*Elles sont à terre, la blonde plaquant au sol les épaules de sa victime dont la tête bat de gauche à droite. Elle excite de la langue les pointes durcies des seins. La caméra suit la courbe d'un bras, élevé entre les jambes ouvertes, jusqu'aux doigts repliés qui passent et repassent au-delà de la toison blonde, ouvrant le sexe humide sous un ventre qui se tend.*

*Fondu enchaîné. Les actrices échangent de la bouche une caresse inversée, étendues sur le flanc côte à côte, chacune tête enfouie dans l'entre-cuisse de l'autre. La main de la plus âgée se porte à l'étui de ceinture, dont elle extrait le pistolet. Retirant ses lèvres, elle en fait pénétrer le canon dans la vulve de celle qui gémit sous elle, tandis qu'elle-même se tord sous la caresse. Gros plan sur le tube d'acier qui pénètre la vulve offerte, et entame un lent mouvement de va et vient. Un doigt écarte les lèvres supérieures, exposant un clitoris tendu sous l'attouchement.*

*Suite de plans brefs sur les sexes et bouches des jeunes femmes qui, emmêlées, approchent en gémissant de l'orgasme. La caméra s'éloigne en travelling arrière. Le champ s'élargit autour des filles enlacées au bout de leur jouissance, découvrant au regard des spectateurs le canon de fusils pointés sur leurs deux corps. Fondu au noir.*

Claude observe Dominique qui s'est relevée. Posément, elle a remonté le bas de sa robe étroite contre son ventre pour s'agenouiller plus commodément entre les jambes de Pierre, dos tourné à l'écran.

*Les soldats ont repoussé les jeunes femmes contre le mur de paille. Elles se tiennent debout, nues. Parfaitement vulnérables devant le rideau des fusils. Deux soldats amènent des échelles, qu'ils dressent en oblique auprès d'elles.*

La main de Dominique remonte sur la jambe de Pierre, les doigts effleurent, à travers l'étoffe, la barre dure de son sexe ramené contre la hanche. Puis la main s'affaire à déboucler la ceinture.

*Deux hommes sont sortis du groupe pour maîtriser la fille blonde qui se débat. Ils la traînent vers l'échelle dressée. Elle est saisie aux bras, plaquée de dos contre les barreaux. Ses jambes sont tirées de part et d'autre de l'échelle, puis elle est hissée, jusqu'à ce que ses pieds ne touchent plus terre.*

Pierre a grogné légèrement quand les doigts ont écarté la ceinture débouclée et dezipé la glissière, avant de saisir son sexe. Une autre main a rabattu le slip vers le bas pour dégager le membre de l'étoffe. Les doigts tendent vers l'arrière la peau souple, et commencent un lent mouvement de va et vient, tandis que Pierre observe le visage de la jeune femme penché vers son sexe dressé, et maintenant totalement découvert.

*Les deux jeunes femmes sont attachées par les poignets aux barreaux supérieurs, face à la caméra qui s'attarde complaisamment sur les poitrines levées. L'opérateur cadre longuement les cuisses ouvertes de force, contre les montants de bois, chevilles attachées sur l'extérieur. La blonde, la première, subit les attouchements des hommes qui se bousculent autour de son corps écartelé. Des mains se pressent sur ses hanches, ses seins, des doigts explorent le haut de ses cuisses. Elle tente de retrouver sa respiration en tirant sa poitrine vers le haut, de ses poignets liés.*

La main de Dominique s'est mise à jouer plus vite avec le désir de Pierre, dont le ventre se tend à la rencontre de la caresse. Une étreinte chaude et humide vient brusquement emprisonner le haut du sexe. Claude a quitté des yeux l'écran, contemple le visage de la jeune femme accroupie, robe remontée sur les fesses, lèvres refermées sur la verge de son ami. Portant le cou en avant, elle engloutit le membre frémissant de plus en plus profond. S'en étant pénétrée, elle jette du coin de l'œil un regard moqueur à Claude. Honteusement, il a détourné son regard vers l'écran.

*L'échelle sur laquelle est ligotée la jeune paysanne a été retournée. La fille est pendue par les chevilles, tête renversée. Un homme pénètre profondément sa bouche, tandis qu'un autre tente d'introduire, de haut en bas, le canon d'un fusil entre ses cuisses. On entend les cris de l'autre femme, hors champ, puis la caméra pivote pour cadrer la pénétration brutale dont elle fait l'objet.*

Pierre a posé ses paumes contre les tempes de Dominique. Serrant ses cheveux blonds, il donne le rythme aux mouvements de la bouche, dont les lèvres montent et descendent de plus en plus vite le long de sa verge. Une main de Dominique s'est détachée de la cuisse de l'homme, pour s'insinuer sous son collant dans un mouvement malaisé. Son bassin commence à onduler sous la caresse qu'elle s'offre complaisamment. D'un geste brutal, Pierre ramène les mains de la jeune femme sur les accoudoirs, lui refusant ce plaisir auto-dispensé. Attentif à l'orgasme qui monte maintenant de son pubis, il la veut toute à lui. Ses mains se sont pressées de plus fort sur la chevelure blonde, forçant de plus en plus profond son sexe dans la gorge consentante. Enfin, la jouissance retenue jaillit dans un spasme, au plus profond de la bouche de Dominique. La jeune femme a conservé la verge entre ses lèvres, alors que le corps de son amant s'anime de soubresauts.

Vite, Claude fait mine de regarder l'écran, où se poursuit la scène de viol collectif. Dominique se relève, lisse la robe sur son ventre.

— Le spectacle vous a plu ? Demande-t-elle ironiquement, les yeux fixés sur Claude, écarlate. Elle presse d'un doigt la touche arrêt de la télécommande.

— C'était un échantillon de mes derniers mois de travail, ajoute-t-elle en se tournant vers Pierre.

Ce dernier maintient l'équivoque.

— La prestation était intéressante... Maintenant, je peux vous exposer ce que j'attends de vous...

## Chapitre 3

### Claude

L'Opel est garée à contresens, deux cent mètres avant la sortie de service du théâtre. Là les réverbères s'espacent et les arbres procurent une ombre discrète, sur la gauche de la rue. Le moteur arrêté, Claude s'est repoussé en arrière, les bras sur le volant.

Il reste une bonne demi-heure d'attente... Un piéton se hâte sur le trottoir opposé, vers les allées plus passantes du centre-ville. Claude laisse tomber la main droite vers le levier de vitesse. Un proche réverbère jette une lumière crue, tamisée par les feuilles ; elles dessinent des ombres tremblantes sur la planche de bord, la moquette et l'espace étroit entre les sièges.

— Calme-toi, elle ne sortira pas avant un bon moment... Dominique se détend dans le siège du passager.

Claude grogne en réponse. Sa voisine l'intimide. Au-delà de sa main posée sur le levier de vitesse, il intercepte du regard les jeux d'ombre des feuilles sur les jambes de la jeune femme. Elle ne porte ni bas ni collants. Plus bas, des chaussures noires à talons se lacent selon un dessin complexe autour de ses chevilles.

— Oui, on a le temps, de toute façon... Sa voix le rassure. Son regard s'enhardit. En cours de trajet, la jupe de sa passagère a remonté jusqu'à mi-cuisse. La main de Dominique en triture nerveusement l'ourlet de coton.

Plus fort que relent des cigarettes consumées, l'odeur de la jeune femme emplit l'espace clos de la voiture. Un parfum de sous-bois. Elle ferme les yeux dans la demi-obscurité. Sa main se détend sur sa cuisse nue. La jupe jaune paille tranche sur la garniture bleue des sièges, comme le corsage blanc, entrouvert sur la bride d'un soutient gorge. à l'éclat discret d'une agrafe, Claude devine qu'il s'ouvre par-devant.

La scène du salon lui vient à l'esprit, provoquant l'amorce d'une érection. La peau dénudée des cuisses est proche de sa paume au point qu'il croit en sentir la chaleur. Il pourrait si facilement laisser tomber sa main du levier de vitesse et... Il baisse le regard. La surprise lui coupe le



souffle : la main gauche de Dominique s'est portée sous la jupe, la repousse, comme en préliminaire d'une caresse intime.

Confus, il lève les yeux vers sa voisine, qui lui renvoie son regard. Son sourire mi-moqueur fait naître de petites rides d'expression au coin de ses paupières.

Il la revoit penchée sur le ventre de son ami, consciente d'être observée, et manifestement excitée de lui offrir ce spectacle. Son sexe se durcit. Sa main se porte, intimidée, à la rencontre de la peau nue. Dans la tiédeur des cuisses entrouvertes, ses doigts se heurtent à ceux de la jeune femme. D'un mouvement du bassin, elle arque les reins et s'enfonce plus profondément dans le siège. Sa jupe glisse sur le haut des jambes, dévoilant une peau claire, frémissante dans l'ombre portée des feuilles.

Dominique a éloigné ses doigts, laissant libre la main qui repousse maladroitement l'ourlet de la jupe et remonte la face intérieure de sa cuisse. Elle écarte les jambes, son genou frôle celui du conducteur. De la main gauche, elle tâtonne à l'aveuglette vers la fermeture à glissière du jean.

Il pivote un peu vers la droite pour l'aider. Elle a soulevé les fesses pour trousser la jupe, et exhibe la tache blonde de sa chatte. Claude étale la paume sur le ventre plat, le majeur pointant vers la fente carmin. Au même instant, le bouton de cuivre de son jean cède sous la pression de doigts féminins. Une main glisse à la rencontre de sa verge et se referme sur elle.

De peur de jouir trop vite, il fixe l'avenue et la sortie du théâtre dont Violette viendra bientôt. Il tend la main gauche vers l'ouverture du corsage, commence à en défaire les boutons supérieurs ; La droite caresse la toison délicate du pubis, vers le sexe offert de sa voisine.

Le bouton durci glisse sous son majeur, deux autres doigts écartent les petites lèvres humides. Ayant enfin défait le haut du corsage, il dégrafe le soutien-gorge de coton, l'écarte, avant de saisir un sein. Dominique gémit faiblement.

— Doucement... lentement, s'il te plaît... Murmurent les lèvres qu'il se penche pour embrasser. Il s'apprêtait à dire de même, tendu sous la caresse qui parcourt son pénis, l'emprisonnant dans une étreinte douce et répétée.

Leurs langues se trouvent tandis que leurs mains s'affairent, chacune sur le corps de l'autre, allant et venant en miroir. Comme si l'une commandait l'autre, parfois plus lentement, plus tendrement, puis plus vite, avec une pression plus forte. Chacun s'efforce de faire jouir l'autre avant lui, et de retenir sa propre jouissance.

Tout à coup Claude a vu le corps de sa compagne se raidir, et sa bouche s'échapper subitement en arrière. Une brusque contraction du bassin, puis une autre projette les genoux contre la planche de bord. La main qui lui entourait la verge se resserre subitement. Il s'abandonne au sperme qui jaillit, mouillant sa chemise et sa peau nue.

Il s'est laissé retomber contre le dossier. Sa paume s'attarde encore un instant sur la vulve humide de Dominique, immobile maintenant, à ses cotés. Ils reprennent leur souffle. La jeune femme se redresse, achève d'enlever son soutien gorge, et referme son corsage. Lui-même tente de remettre un peu d'ordre dans sa tenue, malgré les taches de sa chemise.

Sur le point d'échanger un dernier baiser, ils ont perçu ensemble un mouvement sur l'arrière du théâtre. Une porte s'ouvre, accrochant brièvement la lumière, puis se referme. Une petite silhouette s'engage sur le trottoir, à deux cent mètres de la voiture.

Claude l'a reconnue à la description de Pierre, quelques heures avant ; ou plutôt, il a reconnu la longue chevelure rousse qui flamboie un instant dans la lumière, de part et d'autre d'un visage très pâle, sur la laine d'un pull-over ample.

Elle se hâte sous les tilleuls, passant alternativement de l'ombre à la lumière, tournant parfois distraitemment la tête vers le trottoir opposé et les voitures en stationnement. Elle porte en bandoulière un sac de toile encombrant, probablement son costume de scène. Elle en soulage la bride de la main gauche. L'autre bras tient négligemment une cape ou un imperméable inutile.

Claude a déverrouillé la portière arrière gauche. Comme convenu, il se penche vers Dominique. Elle lui tend la bouche avec plus de fougue que n'en prévoyait la mise en scène élaborée plus tôt. Peut-être Violette, qui approche, jette-t-elle un coup d'œil amusé ou, qui sait, intéressé, vers ces deux amoureux attardés dans la nuit.

Claude écoute le bruit des pas qui lui parvient par la portière entrouverte ; à leur approche, il s'est défait de l'étreinte de Dominique. La jeune piétonne arrive à mi-hauteur de la voiture. Il ouvre à la volée la portière conducteur, saisit Violette au torse, emprisonnant ses bras dans une étreinte brutale qui les envoie butter contre la carrosserie.

Sans perdre de temps, Dominique s'est glissée à la place du conducteur et a ouvert en grand la porte arrière. La victime n'a ni le temps de crier ni la présence d'esprit de résister. Elle est poussée sur le siège arrière, tandis que Claude s'effondre à son côté et verrouille la protection. La voiture démarre et s'éloigne rapidement du centre ville.

Dans cette courte lutte, Violette n'a lâché ni son sac, ni son imperméable, et le siège arrière s'en trouve bizarrement encombré. Claude se tient prêt à la ceinturer pour un éventuel second round.

Mais non. La jeune fille reste prostrée au centre de la banquette, droite, regardant à travers le pare-brise la route qui défile devant elle. Parvenue à la bretelle d'autoroute, Dominique a ralenti derrière une file de poids lourds qui peinent dans la montée.

Violette choisit l'occasion pour jeter à la tête de son ravisseur l'imperméable qu'elle gardait serré dans la main. Elle se précipite vers la poignée de droite. Déjà Claude l'emprisonne à la taille. L'Opel fait une embardée vers la gauche, alors que Dominique accélère brutalement pour dépasser le convoi. Les deux adversaires s'étalent sur la banquette, Claude au-dessus, emprisonnant des mains les poignets de la jeune fille, et pesant sur elle de tout son corps.

Il a la bouche pleine de cheveux roux, et recule instinctivement la tête, de peur d'une morsure. La fille le regarde fixement, pleurant d'une rage impuissante. Le corps souple se débat faiblement sous lui, chaud et sensuel. Il tient une jambe emprisonnée entre ses cuisses, et devine la rondeur des seins à leur pression sous sa poitrine.

Dans ses efforts pour se dégager, Violette ondule du bassin comme dans l'amour. Claude sent monter une nouvelle érection et affermit sa prise, pesant de tout son ventre sur celui de la jeune fille. Au contact du sexe d'homme qui durcit contre son pubis, la peur voile son regard. Elle s'est raidie, immobile.

Claude emprisonne de la main droite les poignets de la captive. Il glisse la gauche sous la laine ample du pull, tentant d'atteindre la boucle de ceinture qui retient le jean sous les hanches.

— Je ne pense pas que Pierre apprécierait que tu la violes maintenant, si c'est ça ton intention, jette Dominique, un œil sur le rétroviseur. Le ton froid et détaché de la menace semble calmer Violette, qui se détend. Cela met fin au désir de Claude. Il se redresse prudemment, un œil sur sa captive en état de choc.

L'Opel fonce dans l'obscurité. Claude tend la main pour actionner le plafonnier. Violette est étendue en travers de la banquette, tête reposant contre la garniture de portière. Elle porte des vêtements d'homme. Un ample pull-over à col roulé bleu sombre ondule sur sa poitrine. Un jean serré moule ses hanches, rapiécé en plusieurs points, selon la mode. Une paire de tennis bleus achève la tenue. Seule touche féminine, une fine chaîne en or s'est échappée de sa gorge pendant la lutte. Elle lui barre le visage d'une balafre brillante. Les longs cheveux roux encadrent un

ovale agréable et fin, un nez étroit, légèrement relevé, et des lèvres pleines et bien dessinées ; mais le plus saisissant est le regard d'un vert profond que souligne la pâleur de la peau.

Elle semble indifférente à cette inspection, indifférente à tout, peut-être, à ce stade. Claude a éteint. Ils ont roulé longtemps sur l'autoroute, enfermés dans un mutisme prudent. La voiture s'est engagée vers une sortie mal éclairée, puis sur une petite route de campagne. Un brusque cahot ramène Violette à la conscience, lorsqu'ils franchissent le grand portail. Dominique immobilise l'Opel sur l'allée gravillonnée au seuil la demeure.

Seule, une fenêtre de l'étage supérieur est éclairée. La conductrice tire le frein à main et se détend. Leurs instructions s'arrêtent là... Dans l'habitacle, le parfum de la jeune femme se mêle à l'odeur plus forte du désir de Claude et à celle, discrètement fade, du sperme répandu sur les vêtements.

Une minute passe en silence, tandis que Violette se relève par étapes sur le siège arrière, interrogeant du regard les silhouettes immobiles de ses compagnons, et la façade obscure où brille l'unique lumière.

— où on est ? Demande-t-elle, sans attendre vraiment de réponse ; que me voulez-vous ?

— Nous sommes arrivés, élude Dominique. Dans un soupir, elle se détache du siège et ouvre sa portière. Une lumière extérieure s'allume, éclairant la façade régulière. Dominique s'engage dans l'allée gravillonnée alors que la porte d'entrée s'ouvre sur Pierre. Ils échangent quelques mots à voix basse. Claude n'a pas bougé, surveillant la captive.

D'un signe de la main, Dominique les a invités à rejoindre le seuil. Claude saisit Violette par le poignet, la tire un peu brutalement de l'habitacle, et l'amène sous le regard attentif de Pierre. Celui-ci prend à l'épaule la jeune fille encore hébétée, l'entraînant avec lui.

— Passons au salon, si vous voulez, propose Pierre. Il serre les épaules de Violette qui n'oppose plus aucune résistance.

Ils laissent de côté trois portes qui donnent dans le long couloir, et pénètrent dans la quatrième pièce : la salle aux ouvertures condamnées que Pierre a fait aménager sur l'arrière. De nuit, ses épais rideaux tirés sur les fenêtres occultées, la pièce paraît presque anodine.

Le bureau de Pierre occupe la cloison opposée, face à l'espace central. De part et d'autre, deux sièges bridge confrontent un grand fauteuil de cuir qui trône derrière le plateau d'acajou. Un feu de bois brûle vivement dans la cheminée adossée à une cloison latérale, jetant ses reflets sur les rayonnages de livres. La lumière indirecte tombe depuis le haut des

bibliothèques, peinant à gommer les ombres dansantes du feu. La table basse a été repoussée vers un angle, libérant l'espace lumineux du grand tapis de laine blanche.

Fermement, et presque tendrement, Pierre a conduit Violette au milieu du tapis, où elle reste debout, immobile, les bras repliés sur la poitrine. Il est allé s'asseoir derrière le grand bureau verni. Dominique et Claude ont pris place dans les fauteuils des visiteurs, et les ont tournés face à leur captive.

C'est Pierre qui rompt le silence.

— Pas très seyante votre tenue, mademoiselle G...

La jeune fille a frissonné à l'appel de son nom.

— Votre féminité mérite mieux que ces oripeaux de garçonne, au moins pour la durée de votre séjour parmi nous.

— Que me voulez-vous ? a répliqué Violette d'un ton agressif. Pierre ne répond pas, mais actionne la petite sonnette posée sur le bureau. Aussitôt, comme s'il attendait ce signal, Kemal a courbé sa grande carcasse pour pénétrer par la porte latérale. Il dépose une pile de vêtements au bord du tapis, du côté opposé au feu. Sur un signe de Pierre, il disparaît par où il était venu.

— Mettez ceux-ci, ordonne Pierre. Violette serre toujours les bras contre sa poitrine. Une veine de son cou palpite, juste au-dessus de la lisière du col roulé. Le regard de Claude s'égaré sur les cuisses fuselées et la naissance des fesses, moulées par le pantalon serré. Violette baisse la tête, et fait ce qui peut passer pour un signe de dénégation. Ses longs cheveux lui retombent sur le visage.

— Violette, changes-toi, s'il te plaît, répète Pierre, plus doucement.

La jeune fille ne bouge pas, tête baissée, semblant scruter la lueur pâle du tapis.

Dans le silence qui suit, c'est Dominique qui prend la parole à l'attention du maître du jeu.

— Je ne crois pas t'avoir dit ce qui s'est passé dans la voiture... Claude, je pense que c'est à toi de l'expliquer, dit-elle, se tournant vers son compagnon ; Après l'enlèvement, je veux dire, ajoute-t-elle précipitamment.

Pierre la regarde d'un air interrogatif, puis se tourne vers Claude, pour écouter le récit du viol avorté.

— Bien sur... convient-il en fixant Violette, j'admets tes réticences, bien que je sois en mesure de comprendre l'attitude de Claude. Quoi qu'il en soit, je pense qu'il t'en doit effectivement réparation...

— Je propose qu'il soit puni à proportion de sa faute, et d'une façon qui ne devrait pas trop lui déplaire ; Il doit apprendre à maîtriser ses pulsions, ajoute-t-il en se tournant vers Claude.

— Dis-moi franchement ; que désires-tu le plus vivement à cet instant ?

La question a pris Claude au dépourvu. Son regard s'était échappé vers les jambes de Dominique, dont les cuisses croisées remontent haut la jupe ; c'est presque sans réfléchir qu'il répond :

— Baiser Dominique.

L'incongruité de la réponse la frappe de stupeur. Elle retourne à Claude un regard abasourdi, puis porte ses yeux vers Pierre. Sur un sourire énigmatique, il lui fait signe d'approcher et lui glisse quelques mots à l'oreille. Elle a disparu par la porte principale lorsqu'un qu'un nouveau coup de sonnette appelle Kemal à la porte latérale.

— Finalement, c'est toi qui vas devoir te déshabiller, révèle Pierre à Claude, tandis que Violette scrute, sans comprendre, le visage des protagonistes. Claude s'exécute docilement. Tourné vers la jeune fille, il la regarde fixement, s'attendant à la voir détourner les yeux ; ce qu'elle ne fait pas. Méthodiquement, il dégrafe son jean, et le laisse tomber à ses chevilles. Puis, il a défait sa chemise, sans chercher à cacher la tache humide du sperme répandu un peu plus tôt. La lueur du feu se reflète sur son torse bronzé. Renvoyant à Violette un regard de défi, il abaisse son slip, qu'il envoie rejoindre le tas de vêtements.

Sur un ordre de Pierre, Kemal l'a installé dans le grand fauteuil articulé, qu'il fait pivoter de trois quarts en direction de la jeune captive. Elle découvre les anneaux d'acier, alors qu'ils se referment successivement autour des chevilles, des poignets et du cou de Claude. Le garçon n'oppose aucune résistance.

— Regardez notre jeune ami, dit Pierre à la jeune fille ; on pourrait croire qu'il se résigne à la torture, mais il me connaît trop bien pour cela. La punition sera plus subtile, et certainement plus agréable pour nous tous...

Kemal est sorti silencieusement, besogne faite, laissant Claude se détendre de son mieux sur l'assise inclinée du fauteuil. Le regard de la jeune fille se promène de Pierre, silencieux et attentif derrière le bureau, à Claude, dont le corps souple et musclé repose en arrière. Il s'attarde sur le sexe du garçon, maintenant au repos sous le buisson du pubis.

Le retour de Dominique vient mettre fin à ses spéculations. Elle est vêtue d'une longue robe noire, qui amplifie son teint doré et sa courte chevelure blonde. Sous l'ourlet, à hauteur de chevilles, on entrevoit la résille

sombre d'un collant, juste au-dessus d'escarpins noirs à talons hauts. Un caraco pourpre sur ses épaules masque le haut de la robe.

Sa première attention est pour Pierre qu'elle entoure tendrement des ses bras avant de déposer un long baiser sur ses lèvres. Puis elle se courbe sensuellement de côté pour se pencher au-dessus de Claude, un bras en appui sur le dossier du fauteuil. Elle lui offre le même baiser, explorant de sa langue la bouche qui se tend vers ses lèvres malgré le lien d'acier. La main de Dominique est descendue entre les cuisses du jeune homme. Elle a saisi dans sa paume le membre à demi gonflé, comme pour le présenter aux deux spectateurs. Son poing s'est refermé, tirant d'une douce pression la peau du prépuce pour faire saillir le gland. Figée, Violette la regarde caresser longuement, du bout des doigts, le sexe qui durcit jusqu'à totale érection.

Après s'être assurée de son effet, Dominique s'est placée dos au feu, face à ses amis et à la jeune fille. Lentement, elle a suivi des mains la courbe de ses hanches emprisonnées dans la robe, puis est remontée soulever sa poitrine, d'une caresse appuyée sur le devant du caraco. Elle entrouvre le léger vêtement, ondulant des reins au rythme d'une musique inaudible. Le caraco s'écarte sur le profond décolleté de la robe, puis glisse d'une épaule nue, où elle vient se frotter doucement la joue.

Pierre tapote nerveusement le bureau de l'extrémité d'un crayon. Violette recule, le regard tourné vers Dominique qui avance au centre du tapis de laine. Claude pivote légèrement la tête pour la suivre des yeux.

Dominique ondule des hanches. Ses bras ramenés contre la poitrine soulèvent ses seins vers l'ouverture du décolleté. Ses mains serrent les bords du caraco abaissé. Une lanière de cuir, plusieurs fois passée autour de sa taille, maintient l'ample drapé contre son ventre. Au centre de la pièce, jambes légèrement écartées, elle poursuit quelques instants sa danse immobile, balançant des hanches le bas de la robe. Tête inclinée, de gauche puis de droite, elle effleure tour à tour des lèvres et de la langue la peau satinée des ses épaules, contre les bretelles de la robe.

Claude revit les instants de plaisir volé, dans l'étroit habitacle de la voiture. Il sent encore sur ses doigts la chaleur de la poitrine de Dominique et la pression des tétons, durcis sous la caresse. Ils étaient invisibles alors, et masqués encore maintenant. Les joues de Dominique rougissent. Il sait qu'elle prend plaisir à l'exhibition, devinant la tension des seins sous le tissu de la robe.

Dominique s'est cambrée, rejetant les bras en arrière. Le tissu du caraco glisse contre ses reins. Elle le rattrape d'un mouvement vif de la main, et, prolongeant son geste, le projette dans le feu. Les flammes brillent

plus intensément, soulignent l'ombre du décolleté qui baille de côté sur une aréole rose.

Claude tente de déplier son corps sur le fauteuil ; son sexe se tend par à-coups contre son ventre. Violette contemple, fascinée, le processus de désir impuissant.

Les yeux mi-clos, rêvant de la suite de son exhibition, Dominique remonte de la main droite la bretelle qui a glissé de son épaule. Elle continue de se balancer lentement, savourant l'excitation qui gagne les spectateurs. Ses mains caressent le devant de ses cuisses par-dessus le tissu sombre. Une idée germe dans son esprit. Elle s'approche de Claude.

Elle a contourné le fauteuil pour se placer au côté du jeune homme, le ventre à toucher son visage. Elle fixe le sexe en érection. Seuls, le doux froissement du tissu et la respiration pressée de Claude troublent le silence. Les mains de Dominique remontent de ses cuisses pour se placer à hauteur du ventre, les pouces passés dans les brins de la ceinture. L'extrémité des doigts repose sur son pubis. Elle leur imprime un mouvement circulaire, caressant la toison dissimulée, puis défait d'une secousse le nœud qui retient la ceinture.

Méthodiquement, tour après tour, Dominique déroule la bride, et la robe retombe en plis amples autour de son corps. La voici devant Claude, légèrement inclinée sur ses genoux fléchis. Pendant quelques secondes, les spectateurs ne peuvent qu'imaginer, aux brefs gémissements de Claude, l'activité des mains et de la bouche sur le sexe du jeune homme.

Finalement, elle s'écarte avec précautions, tenant une extrémité de la bride. L'autre bout s'enroule en anneau à la naissance du membre dressé. Claude a renversé la tête, cherchant à calmer sa respiration.

Parvenue un pas en retrait, Dominique a lancé un regard entendu Pierre. Elle élève l'extrémité de la lanière encore lâche et la noue soigneusement autour de sa gorge. Fléchissant les genoux, elle s'est laissée glisser de dos sur le tapis, face à Claude, buste reposant sur les avant-bras. Par à coups, elle ajuste sa position pour mettre la bride en tension. Elle s'incline enfin à la renverse. Sous la traction, l'anneau glisse en avant sur le sexe dressé qui s'incline vers elle, puis revient à sa position première lorsqu'elle raffermi son appui. Claude gémit faiblement.

Fascinée par l'étrange accouplement, Violette s'est assise dans un des fauteuils bridge. Malgré l'inquiétude, elle sent monter son désir pour ce corps d'homme tendu et offert.

Appuyée des coudes sur le tapis, Dominique a replié la jambe droite. Ses mouvements de bassin font lentement glisser l'ourlet de la robe,



dévoilant jusqu'en haut des cuisses la résille fine des bas. Elle dégage une main, puis l'autre, pour les rouler sur ses jambes, découvrant jusqu'aux chevilles sa peau dorée, plus pâle sur l'intérieur des cuisses. A chacun de ses mouvements, le lien de cuir se tend et se détend. L'anneau glisse de bas en haut du sexe de Claude, lui arrachant les gémissements d'un désir inabouti.

Dominique a gardé les genoux haut levés, cuisses écartées, et tiré vers le haut l'ourlet de la robe. L'étoffe rabattue dévoile la peau délicate de son ventre, ponctuée de la tache blonde du pubis. Claude a relevé la tête ; enchaîné de face, il découvre le sexe offert. Les pétales roses et luisants s'entrouvrent contre la chair plus claire de l'intérieur des cuisses. Hypnotisé par l'indécence de ce spectacle offert à lui seul, il sent son désir douloureusement décuplé par le plaisir flagrant que Dominique retire de l'exhibition.

Les yeux de la jeune femme brillent moqueusement sous les courts cheveux blonds. Ils dévisagent Claude d'un regard qui lui dit « voici ce que je peux t'offrir, seulement si moi, j'en ai envie ». Pour l'instant, elle jouit de se refuser, provoquant Claude de son ventre ouvert, comme l'œil captive la proie. Délibérément, elle ondule du buste, imprimant à l'anneau un rapide va et vient sur le membre tendu. Elle sourit à l'écoute de ses gémissements de dépit.

Pierre a depuis longtemps cessé de tapoter son bureau. Violette crispe les doigts sur l'accoudoir du fauteuil, pour empêcher sa main de répondre au désir qui l'appelle dans l'entre-jambes de son jean.

Dominique se relève enfin, face à Claude, et les plis du tissu masquent de nouveau le bas de son corps. Elle élève les bras vers ses épaules, et écarte l'une après l'autre les fines bretelles de la robe qu'elle laisse choir à ses pieds. Les seins ronds aux larges aréoles confirment de leurs tétons durcis son extrême excitation. Fière d'exhiber son désir elle promène les mains en caresse sur ses hanches, ses seins et sur le haut de son sexe.

Divinement nue, elle s'approche du fauteuil où Claude est enchaîné. Elle pose un genou sur l'assise du siège, enfourche des cuisses le bras plaqué l'accoudoir. Son bas-ventre glisse sur le poignet du jeune homme, en une invitation perverse. Claude a retourné la paume vers le haut. Ses doigts trouvent l'ouverture des lèvres, les écartent, les pénètrent. Sous la tension qui irradie de son sexe, il ne peut refuser à Dominique la caresse qu'elle exige. Son index et son majeur s'activent dans la fente béante, le pouce tente de presser le clitoris glissant qui se dérobe. La jeune femme se pâme à petits cris, jetant son bassin à la rencontre des doigts de

Claude. Le garçon sent le désir s'accumuler, en une effroyable tension dans son pubis.

Subitement au bord de la jouissance, Dominique s'est retirée hors d'atteinte de la caresse. Le souffle court, elle attend le reflux de la vague qui a manqué la submerger ; Elle n'en a pas fini avec Claude. D'un rétablissement, elle se hisse à genoux sur le fauteuil. Elle domine enfin du ventre le membre dressé du prisonnier. Elle se retient à la nuque de l'homme, lui effleure des seins le visage. Lentement, elle ouvre ses cuisses à la rencontre du corps arqué vers elle. Sa vulve se plaque sur le flanc de la verge tétanisée. Elle en promène la moiteur chaude jusqu'à épouser le renflement du gland. Un spasme a projeté Claude en avant, dans une vaine tentative pour la pénétrer. Un instant, Dominique croit s'être laissée jouer par son propre désir, elle se redresse brusquement. Mais non, Claude n'a pas joui. Il halète bruyamment, de nouveau effondré en arrière.

Dominique ne peut plus contenir son excitation refoulée. Pour se finir, elle revient dos au feu, exhibant son impatience aux regards de tous. Jambes ouvertes, genou fléchi, elle porte la main entre ses cuisses, dans une longue caresse de toute la paume pressée contre sa chatte. Écartant de deux doigts l'ouverture de sa vulve, elle promène l'index de l'autre main sur le bouton durci, encore et encore, prolongeant la caresse jusqu'à l'intérieur des lèvres, gémissante et offerte.

Claude se débat dans ses liens, cherchant à tendre la bride trop lâche qui le lie toujours à Dominique. Pierre retient son souffle, les mains pressées à plat sur le bureau, tentant de hâter en esprit la masturbation de la jeune femme. La main de Violette a quitté l'accoudoir, et déforme l'ouverture de son jean, maintenant dégrafé.

Pierre a actionné une nouvelle fois la sonnette. Aucun des spectateurs n'a semblé le remarquer, avant que l'ombre imposante de Kemal ne paraisse dans la pièce. Même alors, ni Claude, ni surtout Dominique, qui gémit de désir, n'ont accordé le moindre regard à cette intrusion.

— Prends-la ! Invite Pierre. Violette, qui s'est cru un instant l'objet de la proposition s'est levée subitement. Mais Kemal a compris. Il regarde Dominique, qui poursuit fébrilement sa caresse, et scrute attentivement le visage de Pierre pour s'assurer de son accord.

Claude sait que le physique et la stupidité passive de l'homme de peine répugnent à Dominique. Mais elle navigue maintenant au bord de l'orgasme, avide d'un sexe d'homme, en dépit du regard méprisant dont elle couvre Kemal.

— Je te la prête pour ce soir, confirme Pierre. Kemal a ouvert son pantalon, laissant s'échapper un membre écarlate, dressé comme sur ordre. Il s'avance vers Dominique. Elle recule vivement, se brûle au feu, et fait en retour un pas involontaire en avant. Son ventre heurte la base du sexe. Le gland se colle entre ses seins. Elle frissonne, à la fois de dégoût et de désir pour ce membre monstrueux.

Avec d'infinies précautions, Kemal a posé les mains sur le cou de Dominique pour en détacher le lien qui l'accouple toujours à Claude. Il en reste un instant embarrassé, puis le tend à Violette qui s'en saisit en hésitant. Involontaire, une traction subite relève dans sa direction le sexe de Claude, au bord de la jouissance.

Kemal a saisi Dominique, la soulève par la taille comme une enfant. Il la tient à sa hauteur, leurs visages se frôlent. La jeune femme a détourné la tête, et noué les bras autour du cou de taureau. Hésitant encore, il la maintient contre lui en prenant garde de trop serrer. Minuscule entre ses bras, le corps glisse lentement vers le bas. Elle relève les jambes. Sa vulve humide épouse le contour du gland. Une main la maintient sous les fesses, l'autre oriente le membre énorme au devant de l'ouverture. Elle distend ses cuisses pour l'accueillir. Elle ferme les yeux, se laisse guider par la pression chaude sous ses fesses. La pression s'accroît, elle s'ouvre toute grande. Le vit monstrueux la pénètre d'un trait, lui arrachant un cri de surprise. Elle pousse follement en retour pour finir de s'y empaler. Par-dessus l'épaule de Kemal, ses yeux réouverts ont basculé dans le vague. Elle se retient comme elle peut des bras et des pieds noués. Elle tend et ramène son ventre, en mesure des mains qui la soulèvent. Bientôt, elle n'en peut plus de suivre le rythme régulier. Le membre se gonfle comme un bras au fond de son vagin. Elle se projette sur lui dans une succession effrénée de coups de reins, se livre sans retenue à la montée de l'orgasme.

Claude n'en peut plus de désir. Les cris de Dominique couvrent les ahanements de son partenaire, tandis qu'elle se rend sans conditions à l'exigence pressante de son ventre. Son abandon décuple l'excitation de Claude, par-delà la douleur de l'attente insatisfaite. Cruellement, Violette s'est mise à tendre puis relâcher la bride, attentive à le maintenir au bord de la jouissance.

Dominique a rejeté la tête en arrière, presse ses seins sur la bouche de Kemal. Son bassin se précipite en bonds incontrôlables. Les spasmes de l'orgasme l'arrachent du cou de son partenaire. Kemal explose en elle. Son ventre s'enflamme sous la décharge. Elle s'abandonne en hurlant,

laissant son corps se cambrer à la renverse en d'irrépressibles saccades de plaisir.

Aux cris qui concluent le coït, Claude a senti naître les prémisses d'une éjaculation. Mais non. Violette a relâché la bride, fascinée par le corps nu qui se tord sur le tapis. Secouée de tremblements convulsifs, Dominique ne semble plus devoir s'arrêter de jouir. Kemal quitte discrètement la pièce en rectifiant sa tenue.

Le salon est retombé dans le silence qui suit les tempêtes. Etendue de dos, jambes ouvertes, Dominique reprend son souffle. Pierre s'est détendu dans son fauteuil. Mains crispées sur les accoudoirs, Claude geint faiblement au spectacle du corps comblé de Dominique.

Violette s'est levée. Personne ne lui prête attention. Sans un mot, elle s'agenouille aux pieds de Claude, saisit de la paume le sexe du garçon. Les doigts doucement repliés s'animent d'un ferme mouvement de va-et-vient. L'éjaculation est instantanée. Le corps de Claude se soulève dans les fers. Le sperme jaillit en fontaines contre la figure penchée de Violette, ruisselle sur ses joues jusqu'à la commissure des lèvres. Sachant qu'il ne peut la voir, elle lui sourit, en s'essuyant le visage du revers de la manche du pull.

Les derniers spasmes se sont évanouis. Claude repose paisiblement contre le dossier du fauteuil. Violette s'est redressée, les mains encore humides de sperme plaquées contre son jean, dévisageant le jeune homme comme si elle le voyait pour la première fois.

— Bien ! dit Pierre, je vois que vous êtes réconciliés...

## Chapitre 4

### Violette

Violette s'est réveillée dans une chambre baignée de lumière, perplexe au souvenir des événements de la veille. Son premier mouvement est d'abaisser la clenche la porte, qui s'ouvre d'une simple traction. Le couloir de l'étage est désert.

Elle n'est donc pas enfermée, et ne semble pas surveillée. Pensivement, elle inspecte la chambre spacieuse et claire. Les meubles de merisier et quelques estampes naïves apportent des touches de couleurs aux murs d'ocre pâle. Ses vêtements, jetés en désordre au pied du lit, achèvent rendre familier ce cadre discret, fruit d'un luxe auquel elle n'est guère habituée. Un cabinet de toilette particulier complète la chambre d'un côté, l'autre donnant sur un petit boudoir, encombré de livres.

Au sortir d'une douche brûlante, elle a trouvé le lit refait, et ses vêtements soigneusement rangés au dossier d'une chaise. La tenue que Pierre lui a proposée la veille est là, elle aussi. Avec curiosité, elle en déplie chaque élément, surprise du caractère anodin de l'ensemble : Jupe froncée mi-longue, veste droite assortie, et chemisier noir serré aux poignets. Un uniforme de collégienne, pense-t-elle, à moitié déçue de ne pas trouver les sous-vêtements osés qu'elle imaginait. Elle passe le chemisier discrètement échancré, qui semble cousu pour elle. Après un instant d'hésitation, elle enfille le jean et le pull-over épais qu'elle portait en arrivant. Sa montre marque neuf heures trente.

Le couloir est toujours désert, comme l'escalier qui descend vers le hall. Une très jeune fille, occupée à renouveler les fleurs d'un vase, lui a souhaité discrètement le bonjour. Troublée, elle s'engage sur l'allée gravillonnée qui mène à la grille. Voyons ; Elle n'est manifestement pas aux mains de maniaques homicides ; encore moins de malfaiteurs espérant une rançon, dont elle serait incapable de payer le premier centime. A moins que l'enlèvement n'ait eu pour seul objet la séance de la veille... Une bouffée de chaleur lui rosit les joues au souvenir de la soirée, et de la façon dont elle l'a conclue. Quel beau garçon... Elle doit s'avouer que personne ne l'a physiquement contrainte à quoi que ce soit. Jusqu'à présent...

L'inquiétude assombrit de nouveau ses réflexions, à l'approche de la grille d'entrée. Contre toute attente, elle est grande ouverte. Kemal, qui s'affaire dans un massif de chrysanthèmes, lui adresse un sourire distrait. D'un pas hésitant, s'attendant à être apostrophée, elle franchit les limites du domaine. Elle marche sans se retourner sur quelques mètres, puis se met à courir sur la route qui longe la clôture du parc. Elle parvient hors d'haleine à la départementale. Personne n'a fait mine de la retenir ou de la suivre.

Voilà. Je vais lever le pouce et arrêter une voiture qui me ramènera vers la ville. Le souvenir passera comme ces bibelots que l'on ramène de voyages lointains : ils ne trouvent jamais leur place dans le cadre quotidien. Ou sinon, dépouillés des couleurs vives qui avaient guidé leur choix.

Immobile, elle observe le trafic. Plusieurs automobilistes ralentissent à la hauteur de cette belle auto-stoppeuse, attendant un signe de sa part. J'ai oublié mon sac à la maison, pense-t-elle... *à la maison ?* Un sourire d'auto dérision éclaire son visage. Hors de l'ombre des arbres, elle reçoit la chaleur rassurante d'un soleil déjà haut. Elle retire son pull et le noue des manches sur ses épaules. Mains dans les poches de son jean, elle refait à l'envers le chemin du domaine.

Ce jour là et le suivant se sont écoulés au rythme d'un week-end paresseux, ponctué de repas improvisés. Personne n'a donné à Violette le motif de sa présence, que tous semblent considérer comme allant de soi. Nullement prisonnière, et plus qu'invitée... Mais alors quoi ? En dehors des repas, chacun s'occupe à son idée. Dominique et Pierre passent de longues heures enfermés ensemble, soit-disant pour mettre la dernière main au scénario d'un film pornographique. Claude, quand il ne se promène pas dans le parc, dactylographie des notes sur la table du salon de jardin. Violette, quant à elle, prend plaisir à aider Kemal, qui prépare le parc pour l'hiver. Le soir, ils se retrouvent pour lire ou bavarder autour de la table basse du petit salon, Dominique pressée contre Pierre sur le canapé. D'une façon incompréhensible après leurs échanges passés, Claude semble tenir Violette à distance.

Le second soir, Pierre a suggéré une partie de carte. Dominique a saisi l'occasion pour proposer un strip-poker, idée que les deux hommes se sont accordés à trouver plutôt ringarde.

— Si l'envie d'une exhibition te travaille, il va falloir nous trouver quelque chose d'un peu moins convenu, conclut Pierre d'un ton moqueur, enlaçant épaules de sa maîtresse.

— Je te promets d'y réfléchir, assure-t-elle, nullement démontée.

Son regard se porte vers Violette, qui se demande si elle est jaugée sur sa capacité à faire l'objet du jeu ou à participer à l'élaboration des règles.

Si elles ne l'ont pas aidée à élucider les raisons de sa présence, les conversations échangées ont du moins révélé à Violette les liens étroits qui unissent le petit groupe autour de Pierre. Elle ne pourra s'intégrer par simple adhésion tacite, même si elle reste ainsi la bienvenue parmi eux.

Elle s'est excusée, pour revenir l'instant d'après, pieds nus. A la main les vêtements féminins qu'on lui a vainement offerts. Sans un mot, elle se campe devant Pierre, et, acquiesçant à l'invitation ancienne, fait vivement glisser le gros pull de laine par-dessus sa tête. Ses cheveux roux retombent en désordre sur ses épaules, effleurent le soutien-gorge noir qui épouse ses seins. Sans quitter Pierre des yeux, elle a défait la fermeture de son jean. Torse incliné, elle le fait glisser de ses jambes, qu'elle dégage posément l'une après l'autre.

Dominique a posé la main sur la cuisse de son ami, comme pour juger de l'effet du déshabillage spontané. Pudiquement, Violette détourne les yeux. Elle s'en veut aussitôt de sa timidité. C'est juste une érection ; pas de quoi en faire une histoire. Vérification faite, il y a bien une bosse naissante contre la main de Dominique. Elle rougit malgré tout, triturant nerveusement la chaînette dorée qui pend sur sa gorge. Voyons si j'en suis capable... se dit-elle. Impulsivement, elle tend les mains dans son dos, dégrafe le soutien-gorge, le jette négligemment. Bien vite, elle abaisse la petite culotte de lin noir, avant de boutonner rapidement le corsage à même sa poitrine ronde, et cacher la flamme rousse de son pubis sous les plis de la jupe verte. Rayonnante, Dominique s'est levée pour l'embrasser sur la joue, imitée gauchement par Claude. Pierre a caché son émotion en déclarant que si personne n'avait plus rien à proposer, il allait se coucher.

Le lundi, Violette a emprunté la vieille Opel pour se rendre à la répétition matinale de sa troupe. Elle en a profité pour ramener une partie de sa garde-robe, au demeurant fort modeste. A son retour, la grande maison est vide de tout occupant. Violette a déjeuné rapidement d'un sandwich sur la table de la terrasse, puis est partie à la recherche d'hypothétiques traces d'activité dans le parc.

Au terme d'une longue flânerie sous le soleil d'automne, elle a découvert Claude, assis dans l'herbe près de la rivière anglaise. Torse nu au soleil, il lui tourne le dos. En cachette, elle l'observe corriger les épreuves

d'un manuscrit, prenant chaque feuille sur un tas à sa droite, pour la reposer à sa gauche après lecture.

De ses trois nouveaux compagnons, c'est bizarrement le plus distant. Avant même de l'avoir clairement formulé, elle réalise qu'il lui est redevable d'une double dette : pour sa conduite stupide à l'arrière de la voiture, d'abord, puis pour le geste qui a charitablement mis fin à sa douloureuse érection. Les bons comptes font les bons amis, pense-t-elle, en se précipitant dans l'intention enfantine de l'envoyer bouler dans l'eau. Exécutée avec un peu plus de discrétion, et si Claude n'avait eu, par hasard, les mains libres, la manœuvre aurait pu réussir. Mais voilà que sa victime se retourne à l'instant critique, la saisit aux poignets et la projette de tout son long dans la rivière.

Elle a un sursaut de panique, au contact l'eau froide qui plaque ses vêtements tandis qu'elle se débat vainement pour tenter de se maintenir en surface.

— Claude ! Je sais pas nager !

En riant, il rassemble posément les feuillets éparpillés, la regardant barboter.

— Et bien alors, il va falloir marcher !

Elle touche des doigts le fond vaseux du petit plan d'eau. Elle se redresse sans difficulté. Debout, l'eau lui enserre les genoux, laissant sa jupe courte s'égoutter. L'instant de soulagement passé, elle réalise qu'elle a froid, que les vêtements offerts par Pierre sont trempés, et qu'elle doit avoir l'air d'une méduse, avec ses cheveux collés au visage. Tout ça en face du seul homme devant lequel il lui importe de paraître à son avantage.

— Merde ! Tu trouves ça malin comme jeu ?

Claude a redoublé de rire devant tant de mauvaise foi, mais lui tend néanmoins une main secourable pour l'aider à gravir la berge.

— Ne viens pas t'ébrouer sur mon travail, ordonne-t-il moqueusement, comme à un vulgaire chien mouillé.

Boudeuse, elle est allée se planter à l'écart, comptabilisant le désastre. Chaussures : perdues corps et biens dans la vase. Jupe plissée : une serviette éponge bonne à jeter. Chemisier : peut-être qu'après un bon repassage... Plus un shampoing et une heure de séchage pour les cheveux. Au moins, Claude n'ignore-t-il plus rien de son corps qu'épouse étroitement l'étoffe trempée. Un début d'excitation vaguement perverse lui fait oublier sa rancœur.

— Retournes-toi, satire, ordonne-t-elle au jeune homme qui la détaille d'un œil amusé.



Sans attendre qu'il se soit exécuté, elle a dégrafé la jupe qu'elle jette avec une moue de dégoût. Puis elle se défait laborieusement du chemisier dont les manches trempées collent aux bras. Après un instant d'hésitation, elle dégrafe le soutien-gorge qu'elle laisse pensivement tomber à ses pieds. En petite culotte, elle s'est assise sur le gazon ensoleillé.

Claude, docile, lui tourne le dos, fourrageant nerveusement dans ses papiers.

— Si tu regardes, je te tue, confirme-t-elle d'un ton peu convaincant, s'attendant à voir le jeune homme se retourner moqueusement. Mais il semble préoccupé par tout autre chose que sa silhouette.

Elle aperçoit au premier coup d'œil les feuillets que Claude recherche fébrilement. Elle s'en saisit à bout de bras, plongeant de côté. Des brins d'herbe viennent lui agacer l'extrémité des seins, et elle s'étend sur le dos pour lire plus commodément. Claude s'est retourné.

— Rends-moi ça, tu veux ! C'est personnel, ajoute-t-il évasivement d'un ton gêné.

Violette a rapidement parcouru la première page.

— Personnel, peut-être, mais ça me concerne... A moins que ce ne soit d'une autre Violette dont il est question dans le texte, poursuit-elle avec une ironie appuyée.

— Rends-le-moi ! Répète Claude maintenant debout.

— Sûrement pas ! Assieds-toi, je vais te faire la lecture à voix haute, il paraît que c'est bon pour juger du style. Mais d'abord, retournes-toi de nouveau.

Violette s'est levée prestement, et a récupéré le chemisier noir. S'approchant par-derrière de Claude résigné, elle lui en bande les yeux avant d'éclater de rire.

— Voilà qui t'évitera d'être distrait. Maintenant, tu peux venir près de moi, ou près de l'objet de tes fantasmes, si je comprends bien, ajoute-t-elle d'un ton mi-sérieux, mi-moqueur. Écoutons le récit de Claude :

*Ce soir là, Violette nous a rejoint au petit salon, dans son habituelle tenue, jean et pull-over ample. C'est le troisième soir que nous passons ensemble, si l'on compte le jour où nous l'avons ramenée. Elle a la même démarche que lorsqu'elle avançait vers la voiture. A la fois souple et hésitante, presque dansante. Pierre me fait face, dans le canapé, mais mon attention va à Dominique, assise près de lui dans une courte robe échancrée. Elle est appuyée de biais contre Pierre, presque étendue. Son abandon m'offre un point de vue plongeant sur ses jambes et ses cuisses jusqu'à l'attache des bas noirs. A un froissement d'étoffe, je sais que Violette s'assoit dans le fauteuil voisin du mien. Dominique se redresse*

sur le canapé, croisant les jambes. L'ourlet de sa robe remonte d'un cran de plus. Pierre émet l'idée d'une partie de cartes.

— Je propose un strip-poker, suggère-t-elle malicieusement. Les mains derrière la nuque elle s'est étirée voluptueusement en faisant saillir sa poitrine.

— je doute que tu sois suffisamment habillée pour que le jeu présente le moindre suspense... a insinué Pierre en m'adressant un sourire entendu.

Vexée, Dominique s'est blottie au fond du canapé, ramenant ses jambes relevées contre le menton.

— Je pourrais remédier à ça. En tout cas je vais réfléchir à une façon d'intéresser le jeu pour un prochain soir.

Elle a regardé Violette, cherchant déjà comment l'impliquer dans son projet.

Violette reste pensive et muette, tandis que la conversation retombe. Elle entrouvre la bouche, paraissant lutter contre son appréhension, mais ne semble pas trouver les mots. Finalement, elle s'excuse, et s'absente du salon.

— Cette jeune fille t'intimide ou bien tu ne me crois plus capable de t'exciter... ou d'exciter Claude... demande Dominique, un peu méchamment, en reprenant la discussion interrompue.

— je trouve seulement que cela manque d'imprévu, répond Pierre, interrompu par le retour de Violette.

A la détermination qu'elle affiche, j'ai le sentiment que Pierre va avoir sa ration d'imprévu. Mais peut-être a-t-il déjà deviné ses intentions.

Violette s'est immobilisée devant Pierre, droite, et un soupçon provocante. De ma place, de trois quarts dos, et ne peux distinguer son expression, sinon la fermeté de son attitude.

Sans un mot, elle porte les mains au col de son pull, et le tire vers le haut, par-dessus sa tête. Je découvre avec émotion sa chair très pâle de rousse, barrée, dans le dos, de la bride sombre du soutien-gorge.

Je détaille l'élégante musculature de ses reins et de ses épaules, tandis qu'un peu courbée, elle défait des doigts la fermeture de son jean.

La ceinture a glissé de ses fesses, le corps svelte s'incline pour tirer l'étoffe serrée le long de ses jambes jusqu'à ses pieds déchaussés.

Elle se redresse sans un mot, détendue et immobile face à Pierre, les bras reposant le long du corps vêtu des seuls dessous noirs.

Je devine l'exhibition finie. Elle a fait amende honorable : répondant avec grâce à la remarque de Pierre, elle s'apprête à enfiler les vêtements proposés le premier soir.

Pierre n'est manifestement pas insensible à l'intention, ni à la soumission du corps svelte qui lui fait face.

*Dominique, la main posée en haut de la cuisse de son ami, doit en avoir la certitude. Je devine que l'imperceptible mouvement de sa paume n'a d'autre objet que de parfaire la rigidité qu'elle perçoit sous la toile du pantalon.*

*Violette savoure sa victoire sur sa propre pudeur. Etonnée de l'effet produit, elle ne semble pas pressée de se couvrir des vêtements offerts. Elle profite du bref instant de maîtrise que lui procure son geste, et découvre un pouvoir inattendu.*

*Presque inconsciemment, ses mains se portent à son dos, tâtonnent un instant, avant de trouver l'attache du soutien-gorge. Ramenant les mains en coupe sur sa poitrine, elle découvre enfin ses seins fermes dont je perçois, de profil, le galbe arrondi.*

*La fine culotte noire reste la seule protection de son corps contre les regards qui la défient. Sans un geste superflu, elle la saisit par les cotés. L'éclat de sa chaîne d'or brille un instant contre sa poitrine alors qu'elle incline le torse, faisant glisser le vêtement sur ses fesses. Les yeux mi-clos, elle lève une jambe, puis l'autre, et, s'aidant d'une main, libère ses chevilles de la légère entrave.*

*Mais déjà elle s'est redressée, tenant la courte veste qu'elle enfle vivement. La ferme d'un bouton contre sa poitrine. Seule, l'ombre rousse de son pubis tranche brièvement sur sa peau claire, dans le mouvement qu'elle fait vers moi en enfilant sa jupe.*

*Ainsi Violette vient-elle de faire allégeance au groupe. Le spectacle semble achevé, et, sans un mot, chacun lui exprime acceptation et reconnaissance d'un chaste baiser sur la joue.*

— Ainsi finit la partie historique du récit, observe Violette, à l'intention Claude accroupi près d'elle. je continue ?

Immobile, Claude garde les mains posées sur ses cuisses, le regard toujours masqué par le bandeau improvisé qu'il n'a pas cherché à défaire.

— Jusqu'à présent, c'était plutôt flatteur... ajoute-t-elle pour l'encourager.

— Je ne suis pas certain que la suite te plaira... Claude semble indécis.

— On verra bien. Tiens, faisons un marché, propose Violette. Tant que je lirai, tu auras le droit de me caresser le dos... J'ai bien dit le dos. Si le récit me déplaît, alors, je m'arrête, et la permission est retirée ! D'accord ? supplie-t-elle d'une voix ou perce l'impatience.

Claude opine de la tête. Violette, d'une roulade qui amène sa hanche au contact des genoux du garçon, s'installe commodément sur le ventre, le buste légèrement relevé.

Est-ce le contact de l'herbe contre ses seins ou les mains de Claude qui prennent tendrement possession de ses épaules ? Violette réprime un léger frisson en reprenant sa lecture.

*Pierre, satisfait de conclure ainsi la soirée, se prépare à nous quitter. Ce n'est manifestement pas du goût de Dominique.*

— *Un instant, dit-elle. Puisque ce soir nous devons achever ce que nous avons commencé voici deux jours, je te rappelle que tu avais laissé entendre à Claude que tu lui laisserais exaucer un certain souhait.*

— *Te baiser. D'accord, mais c'était pour l'inciter à maîtriser son désir...*

— *C'est bien comme ça que je l'entends, et il est temps de vérifier si la leçon a porté. Violette pourrait servir d'arbitre...*

*Curieux de savoir où elle veut en venir, Pierre a donné son accord, et Violette acquiesce vaguement. Sur l'invitation de Dominique, j'ai pris place à une extrémité du canapé. Elle a entraîné Violette à part pour une discussion à voix basse. Pour finir, les jeunes femmes sont revenues vers nous en échangeant des regards complices. En dépit sa toute nouvelle assurance, Violette se tient en retrait. Elle lisse nerveusement sa jupe contre ses hanches.*

— *je m'offre qui sera encore en état de me prendre tout à l'heure, annonce Dominique, en croisant les bras sous sa poitrine, par-dessus l'échancrure de sa robe.*

*Elle s'approche d'abord de moi.*

— *Interdit de bouger, prévient-elle.*

*Adroitement, elle défait l'agrafe qui ferme mon pantalon à la taille, et abaisse la fermeture à glissière. Tirant des deux mains, elle écarte mon caleçon court. Ses doigts s'emparent de mon sexe pour le déloger de l'étoffe. Agenouillée à mes pieds, elle l'engloutit de la bouche. Le temps de quelques aspirations, il se dresse fièrement contre mon ventre, tandis que mon pouls s'accélère. Elle s'écarte aussitôt, et s'approche de Pierre pour lui prodiguer la même caresse, sous l'œil faussement candide de Violette.*

*D'un geste, elle l'invite à venir se placer face à nous.*

— *Commencez à vous caresser, ordonne-t-elle.*

*Sachant qu'il me faut maintenir l'érection, je m'exécute docilement, les yeux sur les jeunes femmes.*

*Dominique s'est insinuée derrière Violette, dont le regard va de l'un à l'autre de nos sexes érigés. Passant ses mains sous la poitrine de la jeune fille, elle défait l'unique bouton de la veste, et en ouvre les bords. Violette laisse saillir ses seins joliment galbés. D'un geste un peu forcé, elle effleure les aréoles roses, et les tétons se dressent entre ses doigts. Par les hanches, Dominique a retourné la jeune fille. Elle la pousse doucement vers le canapé, l'invitant à s'asseoir entre nous. Elle l'accompagne et, au dernier moment, relève adroitement l'arrière de la jupe plissée. Les cuisses nues de Violette viennent au contact du cuir souple du siège.*

*Sans attendre d'invitation, nous nous sommes collés contre la jeune fille jusqu'à sentir ses hanches contre les nôtres. Le contact chaud de sa cuisse offre un*

*fantasme à ma masturbation. Violette se détend contre le dossier du siège. La veste s'ouvre largement sur les seins qui pointent dans une tension coquine.*

*Une main fine qui s'est posée sur la miennne, défaisant l'emprise que j'exerçais. Des doigts se nouent sur mon sexe, s'attardent sur le gland, puis redescendent en un attouchement presque insensible. L'autre main de Violette en fait de même pour Pierre. Les yeux clos, j'écoute s'accélérer les battements de mon cœur.*

*Je les rouvre pour découvrir Dominique délaçant les brides de sa robe rouge, et la glissant au bas de son corps. Elle n'est déjà plus vêtue que de ses bas, retenus par un étroit porte-jarretelles. Le fin réseau des attaches encadre la tache blonde du pubis, qu'elle vient masquer de la main.*

*Sur ma verge, deux doigts se sont refermés, en un anneau mollement serré qui va et vient, effleurant à peine la peau. Sans nous quitter des yeux, vérifiant l'équité de la double caresse de Violette, Dominique recule vers le fauteuil le plus proche. Là, elle pose ses fesses nues sur l'accoudoir, et fléchissant les jambes, entrouvre les cuisses à notre intention, en gage de sa promesse.*

*— J'ai réussi à la convaincre de se laisser toucher... dit-elle évasivement, tout en caressant légèrement le haut du triangle soigneusement épilé qui frise sur son pubis.*

*Sans attendre, j'ai posé la main droite sur la cuisse nue de Violette. Les doigts de la jeune fille se contractent autour de mon pénis, et accélèrent leur mouvement. Sa jambe cède à la pression. Elle s'ouvre vers moi.*

*Mes doigts effleurent l'intérieur de la cuisse, remontent prudemment, comme pour saisir un petit animal farouche. Pierre dispense une caresse semblable. La jeune fille s'offre, cuisses larges ouvertes. Elle tremble légèrement, tête rejetée en arrière, jambes écartées, les yeux clos. Nos doigts se rejoignent et s'emmêlent au bord des lèvres humides.*

*Violette a accéléré le mouvement de ses mains, augmentant et relâchant tour à tour la pression sur ma verge qu'elle tient maintenant à même la paume. Ma respiration s'accélère. Je détourne le regard du sexe de Violette, pleinement offert à la pénétration de nos doigts. C'est pour découvrir Dominique, qui entretient son désir dans un lent mouvement de l'index et du majeur, le pouce s'attardant au bas de son pubis.*

*Les yeux fermés, c'est encore pire. Le contact du clitoris que mes doigts disputent à Pierre électrise mon bras. Sur ma verge, la caresse s'est faite excessivement pressante, tout comme les gémissements de plaisir des deux femmes, dont je prends soudain conscience avec acuité.*

*Pourtant, je ne peux écartier mes doigts de leur nid chaud et humide, écoutant Violette gémir sous la douce agression, dans une respiration de plus en plus hachée. Elle n'a plus pour objectif que de nous faire parvenir à l'orgasme avant*

elle, et la frénésie de ses doigts le dispute à l'abandon de son corps. Elle est un beau navire en perdition dans la tempête, amarrée des mains à nos sexes, vaisseau secoué par la houle et tirant sur ses amarres.

Lorsque Violette commence à crier, secouée d'une succession de spasmes rapides, ce sont deux cris longs et rauques. Une bénédiction sauvage qui libère d'une douleur contenue. L'intensité de sa jouissance s'est répercutée dans mon corps. Je me crois parvenu au point de non-retour.

La main qui, remontant, s'apprête à se refermer sur mon sperme, relâche brusquement son étreinte, m'abandonnant à un petit spasme inabouti. Violette s'est écroulée contre Pierre, dont l'éjaculation a déclenché son propre orgasme. Elle reste là prostrée, la tête blottie contre la poitrine de mon ami, sa main encore pressée autour du sexe, regardant le liquide chaud s'écouler sur ses doigts.

Je contemple Dominique. Ce n'est pas le regard du vainqueur, mais plutôt celui, désespéré, du prisonnier, qui tient enfin la clef de ses fers et doute encore de sa libération. Dominique a interrompu sa caresse, dans une abnégation qui la laisse pantelante. Sans un mot, elle se redresse, et se tient droite et nue, devant moi. Regarde-moi bien, semble dire son corps, aussi longtemps que tu le voudras, car je suis à toi. La lumière qui brille sur ses courts cheveux blonds fait pétiller son regard. Ses bras reposent le long de ses cuisses, paumes tournées vers moi. Une respiration rapide soulève sa poitrine, accompagnée de petites crispations de son ventre.

Elle s'avance, et, s'inclinant un peu, referme les mains derrière ma nuque. Ecartant les jambes, elle pose un genou de part et d'autre de mes hanches, sur le canapé. Je prends dans mes mains ses fesses rondes, et l'attire contre moi, jusqu'à frôler sa vulve des lèvres. Mes mains descendent sur ses cuisses, puis remontent, effleurant du bout des doigts la corolle trempée. S'ouvrant au-dessus de moi, elle abaisse son ventre à ma rencontre, tandis que je présente ma verge dans l'ouverture de ses cuisses.

L'étreinte engloutit mon gland. Dominique s'empale d'un seul et doux mouvement descendant sur le membre dressé. Ses seins viennent d'eux-mêmes à la rencontre de ma bouche. J'évite de bouger pour retarder la jouissance au bord de laquelle Violette m'a abandonné. Mes mains vont et viennent en caresses sur les hanches de Dominique, je promène mes lèvres sur ses tétons. La jeune femme crispe ses doigts contre ma nuque, me griffant des ongles, tandis que sa joue repose doucement sur le sommet de ma tête.

J'ai enfoui mon visage entre ses seins. Dominique ondule sensuellement sans presque se soulever. Son vagin se contracte autour de mon sexe. Elle commence à se mouvoir d'avant en arrière, puis dans un ample mouvement circulaire. Je bouge prudemment en elle. Mes mains refermées sur son dos captent des tres-saillements de plaisir. Ses petits cris se mêlent aux gémissements qui

*m'échappent. Son bassin se soulève, puis retombe sur moi dans un mouvement de succion irrésistible. Le rythme s'accélère avec la montée de sa jouissance. L'orgasme fond sur nous comme un éclair. Je me colle à son ventre, pour me projeter au plus profond d'elle. Nos corps se mêlent dans une seule étreinte sous les spasmes communs qui tentent de nous arracher l'un à l'autre.*

*Nous sommes restés étroitement enlacés, échangeant les dernières caresses. Près de nous, fraternellement blottis l'un contre l'autre, Pierre et Violette nous contempnent avec une tendresse amusée.*

Violette a reposé les feuillets dactylographiés. Sans doute la soirée aurait-elle pu se poursuivre ainsi, si seulement Dominique y avait songé. Mais se serait-elle, elle-même, prêtée au jeu ? Quelques instants avant, elle aurait répondu par la négative. Maintenant, troublée par le récit, elle en est moins sûre. Peut être la caresse des mains de Claude n'est-elle pas étrangère au tour nouveau que prennent ses pensées.

— c'est plausible, et plutôt excitant, convient-elle honnêtement.

Le garçon est trop absorbé pour répondre. Longtemps, ses doigts ont couru sagement sur le dos et les épaules nues, tantôt du bout des ongles, tantôt en une caresse plus appuyée. Mais à mesure qu'avancait la lecture, leur champ d'action s'est peu à peu étendu, pour gagner insensiblement le creux des reins. Elle fait l'indifférente, savourant la pression des paumes qui s'attardent sur ses fesses, par-dessus le fin tissu qui les couvre à peine.

— Hmm... On dirait que tu t'accordes quelques privautés, murmure-t-elle enfin, délicieusement abandonnée, tête reposant de côté sur ses bras repliés.

— C'était finalement assez instructif sur les fantasmes masculins, et pas totalement dépourvu d'intérêt, même si tu me fais jouer un rôle que je ne suis pas sûre d'apprécier, admet-elle à regret. Mais la fin est un peu faible ; j'aurais aimé savoir ce que ressent vraiment un homme au moment de l'orgasme. Et aussi, cette affaire de fraternité, se remémore-t-elle subitement... Formez-vous une sorte de secte ?

— Pierre n'aurait pas aimé que tu lises cela. C'est lui qui devait t'en parler, et personne d'autre, objecte Claude d'une voix blanche.

La brutale interruption de la caresse a alerté Violette.

— Ne me dis pas que vous tentez de m'entraîner dans un truc pareil... D'abord ce n'est pas mon genre, et il ne faut pas croire que je continuerai à jouer le jeu.

— Il ne s'agit pas de cela.

— Alors, de quoi ? Tu en dis trop ou pas assez. Si tu ne réponds pas précisément à ma question, je disparais définitivement de ta vie dans la minute qui vient !

— Retire-moi le bandeau, j'ai besoin de te voir, décide Claude, d'une voix encore mal assurée.

Rapidement, elle dénoue l'étoffe, et revient s'asseoir face à lui, serrant les genoux contre sa poitrine.

Claude a cligné des yeux, essayant de se réhabituer à la lumière. Il la dévisage posément, et elle tente de prendre son air le plus résolu, courant le risque d'apparaître comme une gamine butée. Elle ne peut s'empêcher d'en sourire, se détend, allongeant les jambes, et prenant appui derrière elle de ses bras tendus. Claude en paraît troublé. Peut-être en découvrant les seins encore dressés d'excitation.

— Et bien... hésite-t-il.

— Oui ?

— Pierre dit que tu es sa demi-sœur !

La réponse, débitée d'un trait, revient la frapper comme le recul de crosse contre la pommette d'un tireur maladroit.

— Tu... tu, commence-t-elle. Elle doit s'arrêter en réalisant que sa voix tourne au coassement, sous la pression de la boule d'indignation et de chagrin qui la suffoque.

Elle n'a pas connu son père, qu'elle croyait décédé. Sa mère a tenté de l'élever en vivant de petits boulots minables. Et voilà qu'à vingt-deux ans elle découvre que son père aurait été un richissime industriel, lui qui, jamais, ne s'est soucié d'elles.

— Tu veux dire que tout cela serait à moi autant qu'à Pierre, s'entend-elle dire, en balayant du bras l'espace du domaine.

— Cela, et tout le reste. Pas encore légalement, puisqu'on ne t'a jamais reconnue ; mais Pierre semble bien considérer la chose ainsi.

— C'était donc ça... Et l'enlèvement n'aurait servi, en somme, qu'à me ramener... à la maison... Mais pourquoi ne pas m'avoir laissée venir de mon plein gré ?

— A vrai dire, je pense que Pierre ne souhaitait pas faire venir ici définitivement une fille qui ne soit pas à son goût. - Pour Claude, les motivations de son ami restent en grande partie obscures, et il réalise aussitôt qu'il aurait pu s'abstenir d'émettre des hypothèses.

— Et il veut coucher avec moi pour s'assurer que je suis un bon coup avant de prendre sa décision, c'est ça ? Rétorque Violette, qui s'est dressée, les yeux brillants d'une colère contenue.



— Je ne connais rien des intentions de Pierre, finit par concéder Claude, tiraillé entre la loyauté à son ami et le désir de conserver la confiance de la jeune fille. Je t'assure...

Violette prend pitié de l'embarras du garçon, qui la regarde, paniqué. A l'idée de la perdre ? Songe-t-elle avec espoir... Elle se radoucit, et s'assied dans l'herbe auprès de lui. Finalement, n'aurait-elle pas agi de même, dans la position de Pierre ? Honnêtement, elle tente d'inverser les rôles et réfléchit à ce qu'elle aurait fait par la suite ; Elle commence à s'en faire une petite idée, quand la voix inquiète de Claude la tire de sa rêverie.

- Tu ne vas pas partir ?

- Non, répond-elle, plus assurée qu'elle ne l'a jamais été.

— Alors fais comme si tu ne savais rien de tout cela.

Le désarroi du garçon est confondant. Oubliant qu'elle est dans une tenue plutôt suggestive, Violette s'abandonne tendrement contre lui, tête posée sur son épaule.

— Promis, juré. A condition que tu me soutiennes lorsque je te le demanderai, ajoute-t-elle.

Les deux complices, torse nu, se tiennent assis l'un contre l'autre, le visage tourné vers le soleil qui décline. Claude a enlacé les épaules de la jeune fille et suce nerveusement un brin d'herbe. L'avant bras de Violette repose mollement sur la cuisse du garçon, et ses cheveux dansent contre sa poitrine. Elle réalise alors l'objet de la nervosité de Claude.

— Tu as envie de moi ? demande-t-elle en confidence, Puis ajoute dans un éclat de rire : inutile de répondre, je le sens sous ma main...

Claude grogne, gêné. Il ne se pardonne pas son impulsion stupide lors de l'enlèvement, et ne veut plus désormais, manquer à l'estime de la jeune fille.

— Depuis quand t'as pas fait l'amour ? Je veux dire normalement, ajoute-t-elle en se souvenant comment, une fois déjà, elle l'a soulagé.

Claude lui raconte brièvement l'échange avec Dominique, dans la voiture.

Violette émet un murmure approbateur, puis se met à rire tout bas.

— Ta conception de la normalité me plaît bien, explique-t-elle, de peur qu'il ne croie à une moquerie. Alors une confidence impudique en mérite une autre en échange. Peut-être arriverons-nous finalement à nous comprendre... Ecoute, je vais essayer de raconter, à ta manière, mais au passé, je préfère :

*J'avais seize ans, et j'habitais avec ma mère un logement de service dans les combles d'un immeuble bourgeois. A l'époque, je commençais à m'intéresser au*

théâtre. Entre filles, nous avions monté, pour la fête de fin d'année, une petite pièce à quatre rôles. Nous faisons aussi fonction de maquilleuses, éclairagistes et costumières.

Les séances de couture et d'essayage se tenaient dans une petite salle d'étude, que le lycée nous autorisait à occuper après les cours. Parfois, nous restions là, une ou deux, bien après la fermeture, pour mettre la dernière main à un costume délicat.

C'était le cas ce soir là ; La nuit était tombée depuis longtemps, et nous assemblions des pièces de tulle à la lumière d'un vieux plafonnier. Sans doute parce que rarement utilisé, le local n'avait jamais bénéficié d'un éclairage plus moderne, et la clarté était à peine suffisante pour notre travail.

J'étais en compagnie de ma meilleure amie. D'un an mon aînée, Julie était rousse comme moi, et, souvent, les gens nous prenaient pour deux sœurs, d'autant plus facilement que l'on voyait rarement l'une sans l'autre. Les plus perspicaces soupçonnaient, non sans raison, un lien plus fort qu'une simple amitié. Autant, avec mes cheveux courts de l'époque, je m'efforçais d'afficher une allure de garçonne, autant mon amie aimait les tenues qui affirmaient sa féminité naissante.

C'est Julie, plus délurée que moi, qui avait pris l'initiative des jeux que je n'avais approchés qu'en imagination. Notre liaison durait déjà depuis plusieurs mois, et il était rare qu'un jour se passât sans qu'elle ne me convoque dans un endroit discret pour échanger quelques caresses.

Ce soir là, donc, j'achevais de bâtir les coutures d'une longue robe de tulle transparent, et, tout en me regardant, elle feignait de s'affairer sur les pièces multicolores d'un costume de page. Je venais à peine d'achever le bâti quand elle me demanda l'autorisation de l'essayer.

Je devinais au ton rauque de sa voix qu'elle avait quelque autre idée en tête. Je me levais, tenant devant elle le vêtement pour l'aider à passer les manches encore fragilement assemblées. Le devant, d'une seule pièce et légèrement plissé, se fronçait à la taille ; il se refermait dans le dos par un boutonnage de haut en bas. Sa transparence le destinait à couvrir un justaucorps et un jupon de satin blanc.

J'imaginai que ma camarade allait le passer par-dessus le chemisier et la jupe qu'elle portait. Au lieu quoi, tout en me laissant, bras tendus, lui présenter la robe, elle se glissa rapidement hors de sa jupe, avant de défaire prestement son chemisier blanc.

Une bouffée de chaleur m'est montée au visage lorsqu'elle acheva de se déshabiller, retirant aussi bien son fin soutien-gorge, que la culotte à bordure de dentelle. Elle l'envoya rejoindre, à l'autre bout de la pièce, un tas de tissus au rebut.

Passée à même son corps nu, la robe, qui se voulait la tenue sage d'une jeune fille de compagnie, dégageait une puissance érotique dont j'avais peine à me

défaire ; La peau blanche de Julie transparaisait à peine, alors que, serrée sur la poitrine et le ventre, l'étoffe soulignait l'évidence des aréoles roses et les boucles rousses du pubis. Mon émoi était évident. Je posais tendrement les mains sur ses hanches, sous le prétexte de mettre en plis le vêtement, légèrement trop étroit.

Mon amie se savait parvenue à ses fins. Elle m'attira contre elle pour appliquer sur ma bouche un baiser que je n'étais pas en état de refuser. En même temps, elle s'activait à défaire ma jupe et ouvrir mon corsage. M'écartant un peu d'elle, j'achevais moi-même de me dévêtir, ne gardant sur moi que la petite chaîne en or, qui soulignait le creux de mes seins.

A peine dénudée, mon amie m'avait déjà tirée contre elle, pressant mon corps consentant contre le sien, à travers la fragile étoffe. Puis, dans une invitation que je connaissais bien, elle a appuyé des mains sur mes épaules, pour m'agenouiller à ses pieds. La robe fut un instant troussée contre son ventre, puis rabattue par-dessus ma tête. Isolée dans le triangle de ses cuisses entrouvertes, je pressais ma langue contre son sexe.

Cette caresse là, je la connaissais par cœur. Julie aimait sentir mes mains se promener le long de ses hanches, puis sur ses fesses, un doigt passé dans son anus. Je savais comment doser la pression de ma bouche contre son sexe. Souvent, déjà, ma langue était venue laper à petits coups le bouton dur au creux des lèvres écartées, lui arrachant des cris de plaisir. Je savais les transformer en gémissements en prolongeant la caresse. J'étais familière des sursauts qui projetaient son ventre en avant, du tremblement de ses cuisses, qui à la fin se refermaient sur mon visage comme un étau. J'aimais sentir la jouissance monter en elle, et je la torturais tendrement, détournant un instant ma langue, lorsque ses gémissements se faisaient pressants.

Dans ces moments là, je ne pouvais empêcher ma main de se porter entre mes cuisses pour tenter de calmer le désir qui humidifiait mon sexe, et faire patienter mon corps jusqu'à la caresse en retour de Julie. Mes gémissements se mêlaient alors aux siens. De la main posée sur son ventre, j'évaluais la progression de son plaisir, afin de maîtriser la caresse que je m'appliquais, veillant à lui réserver ma propre jouissance.

Nous étions parvenues à ce stade de l'échange où les souffles deviennent courts, où les mains se nouent brutalement contre les corps. Tout à coup, je fus tirée en arrière, hors du cocon de la robe, haletante, dans la lumière sale de notre réduit. Un grand gaillard roux, que je reconnus de dos comme le frère de Julie, se tenait entre nous.

Il avait empoigné aux épaules la robe de mon amie, l'avait arrachée, exposant son corps secoué de spasmes de jouissance. D'une main, il la soulevait presque du sol, tandis que l'autre main venait frapper durement le visage qui ballottait sous les chocs. Je tentais de saisir le bras qui s'élevait. Une poussée brutale m'a

*projetée en arrière. Mon dos a heurté l'angle saillant d'une table, m'arrachant un cri de douleur. Je suis partie violemment à la renverse contre le chambranle de la porte.*

*Lorsque je suis revenue à moi, la porte était close, et Julie avait disparu. Le plafonnier dispensait toujours sa clarté sale sur les tables jonchées de tissus en désordre. L'homme se tenait au-dessus de moi, mains sur les hanches, détaillant complaisamment mon corps nu qu'il avait tiré en pleine lumière. Au son de sa voix, il me semblait qu'il m'adressait des injures ou des ordres, mais je n'arrivais pas à comprendre. Alors, il m'a frappée à coups de pied. Contre les cuisses d'abord, puis sur le dos, tandis que je me recroquevillais pour protéger mon visage. Je criais, mais ma voix ne faisait que redoubler la violence des coups. Il frappait posément, tentant d'atteindre ma poitrine sous mes jambes repliées. J'ai perdu de nouveau connaissance.*

*J'ai émergé avec la conscience très nette des instants passés. Chaque portion de mon corps brûlait de douleur. Je reposais sur une table jonchée d'étoffes, jambes pendantes dans le vide. L'homme se penchait au-dessus de moi. Je n'en voyais que le torse nu et un sourire mauvais sur sa bouche. Instinctivement, j'ai porté les mains à mon visage.*

*Un bras s'est appuyé en travers de ma gorge, plaquant mes épaules contre la table. J'avais mal. Mes sanglots m'étouffaient. Une main sale explorait mon corps, le palpant aux endroits douloureux, malaxant mes seins pour me tirer encore quelque cri de souffrance. Mais j'étais déjà parvenue au-delà. Mes yeux fixaient l'ampoule au plafond. Mon esprit se fondait au filament brûlant qui brillait sans se consumer. Alors les mains de l'homme déçu ont écarté mes genoux, et il s'est encore avancé, bloquant mes cuisses de ses hanches. Je n'avais plus la force de me débattre. Il y a eu la déchirure brûlante de mon sexe lorsqu'il m'a pénétrée. Le grognement satisfait de l'homme qui constatait ma virginité. La verge qui se forçait de nouveau brutalement en moi. Je fermais les yeux. Il ne se passait rien. Rien qu'une machine qui allait et venait, arrachant des lambeaux entiers de l'intérieur de mon corps. Rien que les doigts qui se pressaient sur ma gorge. Rien que le souffle coupé. Rien que la terreur. L'horreur de mourir. Déjà.*

*L'homme a grogné de plaisir, plus longuement, puis s'est désintéressé de moi. Enfermée dans la douleur, je n'ai pas entendu la porte s'ouvrir, puis se refermer. Après, bien après, je me suis relevée en titubant. Le sang avait coulé le long de mes cuisses. Déjà il coagulait. Je venais d'être expulsée de mon adolescence. Bonjour le monde des adultes. Je me suis rhabillée.*

*Claude demeure silencieux, partagé entre les larmes et l'excitation perverse, bouleversé par la tendresse irrépressible qui le porte vers la jeune fille. La honte lui brûle les joues, mais Violette reste blottie contre son épaule, confiante, en dépit du passé.*

— Je ne t'ai pas raconté cela pour te culpabiliser, tu sais, le rassure-t-elle. Depuis, j'ai connu d'autres garçons et filles, et j'ai eu ma petite part de plaisir. Et si tu crois que la séance de l'autre soir ne m'a pas excitée, tu te trompes, ajoute-t-elle plus bas, dans un aveu qui lui coûte.

Serrés l'un contre l'autre, les jeunes gens semblent insensibles à la fraîcheur qui tombe sur le parc. Pour la première fois soulagée de son secret, Violette se sent libre, elle voit plus nettement au-delà, comme si un voile s'était retiré de ses projets d'avenir. Le garçon ne s'est pas écarté d'elle, la serrant au contraire de plus fort. Le bras qui étreint son épaule la rassure, comme la réchauffe la main posée tendrement sur son ventre.

Elle bouge légèrement pour amener sa joue au contact de la poitrine de Claude, la main quitte son ventre pour se perdre dans ses cheveux. La précaution de la caresse ravive son envie de donner et de recevoir le plaisir. Sa main s'aventure sur la cuisse du garçon. Au contact de l'étoffe déformée, elle s'émerveille que le désir réfréné soit toujours là.

Elle se défait de l'étreinte, et s'allonge de dos sur l'herbe encore tiède du soleil de l'après-midi. Claude la boit des yeux sans mot dire, attentif à l'ombre des feuilles qui tatoue son corps pâle, à peine conscient de la promesse des seins durcis. Cambrant les hanches, Violette a saisi les bords de sa culotte noire et la fait glisser de ses jambes levées. A portée de la main de Claude, au-dessus des cuisses serrées, le triangle roux implore la caresse.

Ainsi l'a-t-elle voulu, et elle frissonne de plaisir lorsque les doigts du garçon pénètrent la fourrure pour masser tendrement son pubis.

— Viens sur moi, propose-t-elle. Sa voix est à peine audible, mais les mains qui se tendent vers les hanches de Claude sont plus explicites. Elle accueille le poids du garçon qui s'allonge avec précaution, jambes étendues serrant les siennes. Deux paumes caressent ses joues, repoussant les cheveux fous, le froid d'une boucle de ceinture se plaque sur son ventre. Des lèvres hésitent à la rencontre des siennes. Elle entrouvre la bouche, en acceptation muette du baiser. Le contact de la langue de son compagnon lui fait lever la tête. elle se plaque contre son torse. Enlacés, leurs corps demeurent immobiles hormis les petits tressaillements qui trahissent l'activité de leurs langues.

— Soulève-toi un peu, demande Violette, à l'instant où ils reprennent leur souffle. Elle glisse ses mains en caresse depuis le dos, vers le ventre du garçon, pour déboucler la ceinture de cuir. Elle abaisse la fermeture à glissière, introduit la main dans l'ouverture, et saisit le sexe durci sous l'étoffe qui le comprime. Le contact est brûlant. Ses doigts remontent tout du long, avant de venir en agacer le gland, dans la caresse que Claude a

décrite. Le garçon frémit, et veut l'embrasser de nouveau, mais elle doit d'abord repousser de deux mains le haut du pantalon devenu encombrant.

Elle livre encore une fois sa bouche, tandis que le contact rigide de la verge s'imprime sur son corps. Elle s'évertue à onduler du ventre contre le membre dur, comme dans une danse lascive. Ce faisant, elle dégage ses jambes, pour les refermer derrière le torse du garçon. Claude se laisse retomber un peu en arrière, et la jeune fille perçoit la caresse du membre en érection glisser vers le bas de son pubis. Son partenaire s'est légèrement soulevé sur un coude. Il passe une main entre leurs ventres, empoigne son sexe, dont il amène le gland au contact des lèvres humides.

— Non... S'il te plaît... supplie Violette.

Le garçon se caresse contre elle, promenant l'extrémité de son pénis dans l'interstice des lèvres. Il s'attarde contre le bouton glissant qui renvoie des ondes de plaisir dans le corps tout entier de Violette.

— Attends, murmure-t-elle dans un souffle.

Elle étire des mains l'intérieur de ses cuisses pour s'offrir plus entière encore à la caresse. Repoussant la main du garçon, elle applique la verge le long de l'ouverture humide, la presse des paumes sur son clitoris. Elle laisse Claude aller et venir contre elle, en une délicieuse pression dont elle contrôle des mains l'intensité. Rassurée, elle sent les vaguelettes de plaisir alimenter une grande vague qui menace de déferler.

Leurs bouches se trouvent encore, et ils mêlent leurs souffles courts au ballet de leurs langues. La vague grossit contre le ventre de Violette. Elle semble pouvoir monter indéfiniment sans se rompre, gonflée du mouvement de leurs sexes qui se précipitent l'un sur l'autre. Elle écoute le souffle haché de Claude, et lui renvoie des gémissements de plaisir. Elle perçoit comme un éblouissement la contraction de son amant, et la brûlure liquide qui asperge sa poitrine. Les digues s'effondrent et la vague déferle en elle comme dans une ville jadis abandonnée, emportant au passage les ordures accumulées. D'un coup, ses angoisses sont balayées, ses doutes et ses peurs noyés, la laissant propre et nette comme une page vierge.

Claude s'est abandonné sur elle, et elle le porte sans effort ; Ils se tiennent enlacés, leurs corps moites collés de sperme tiède.

— *C'est tout de même vachement bon, le sexe, murmure Violette à l'oreille de son amant.*

## Chapitre 5

### Philippe

S'inclinant avec affectation, Pierre a ouvert la portière avant de l'antique deux-chevaux. Son véhicule fétiche. Pour la forme, Dominique a protesté qu'aucun auto stoppeur n'accepterait de monter à bord d'un tel engin, mais elle s'est finalement assise à la place du conducteur, courtoisement cédée par son ami. Sans illusion sur la vélocité de leur monture, ils roulent vers la capitale par le chemin des écoliers.

— Tu sais ce qui me plaît, chez Violette...

Dominique a presque crié pour couvrir le bruit du moteur, qui les contraint à un silence forcé. Pierre a renvoyé un grognement inaudible, qu'elle interprète comme un encouragement.

— J'ai ma petite théorie sur la vie : La plupart des gens voient le temps comme une ligne. Il y a l'instant d'avant, et l'instant d'après. Ils ne soupçonnent pas qu'il y a aussi l'instant d'à coté...

Dominique sait qu'elle a capté l'attention de son compagnon.

— Je veux dire que pour chaque vie, il en existe une infinité de possibles, presque identiques ou alors totalement différentes, qui se déroulent toutes dans le même flux. Comme dans des univers parallèles, tu vois. Les gens se contentent de se laisser glisser dans leur temps à deux dimensions, comme sur un fil. Pas Violette.

La deux-chevaux s'est faufilée sans difficulté dans un carrefour encombré, profitant de la méfiance bien légitime que sa carrosserie en ruine inspire aux autres conducteurs.

— Tiens, imagine un danseur de corde, au-dessus du vide. Cela s'applique bien à Violette, n'est-ce pas ; en tout cas dans la situation où nous l'avons entraînée. Personne ne peut croire que le danseur va délibérément faire un bond sur le coté, vers un autre fil qu'il ne voit pas et que personne ne voit.

Dominique conduit au jugé. Ils ont atteint le périphérique, et la circulation dense ne l'empêche pas de poursuivre son idée.

— N'importe qui suivrait le fil, avec pour seule préoccupation de parvenir à l'autre extrémité, quoi que ce soit qui l'y attende. Eh bien ! Pas Violette. A deux reprises, je l'ai vue fermer les yeux mentalement, faire

un saut en direction de l'instant d'à coté, et s'y rétablir comme si de rien n'était. A mon avis, elle n'a pas fini de te surprendre...

— à t'entendre, on te croirait amoureuse !

Pierre regrette aussitôt sa réflexion sarcastique, sachant qu'à ce jeu, sa partenaire est meilleure que lui.

— On ne tombe pas amoureux de sa sœur... Mais après tout, tu devrais le savoir mieux que moi, n'est-ce pas ?

— Je lui parlerai à notre retour. C'est une fille exceptionnelle...

— Ton attention m'a pourtant semblé s'attarder sur autre chose que des considérations intellectuelles.

Pierre éclate de rire, en partie pour cacher que la remarque a porté.

— Trop tard pour la scène de jalousie. Tiens, poses-moi là. Tu me reprends au même endroit ce soir, on ira dans le monde. D'ici là, quartier libre, et fais-toi plaisir. Tu te souviens de l'adresse que je t'ai indiquée ?

Dominique opine et, après un bref baiser, regarde Pierre s'éloigner vers le porche d'un immeuble cossu, siège d'une société de son groupe.

Abusant d'un crédit illimité, Dominique a occupé la matinée à se monter une garde-robe selon sa fantaisie. Elle aime le toucher des étoffes, leur contact sur sa peau, chaque fois subtilement différent. Glissant son corps nu dans une robe étroite, elle se plaît à imaginer que le vêtement lui transmet la caresse des doigts qui l'ont tissé ; parfois douce et légère comme la main d'une adolescente, parfois rêche comme la paume d'un vieil homme. Elle aime les soins attentifs des vendeuses de boutiques de luxe. Elle leur demande volontiers de juger tel aspect de la tenue essayée, particulièrement lorsqu'elle est un peu osée. Quelle satisfaction de voir poindre une muette jalousie sous le regard professionnel ou mieux encore, une lueur de désir !

Bien qu'achetant une grande quantité de sous-vêtements, elle n'en porte pas sur elle ce jour là. Elle adore se trouver nue dans l'étroite cabine d'essayage, dont elle prend soin de ne tirer le rideau qu'à moitié, comme par distraction. Elle fait durer les pauses entre déshabillage et habillage, guettant dans la glace les regards voyeurs. Elle perçoit, comblée, l'éclat furtif du désir, mal réprimé d'un battement de cil. Elle s'ingénie à provoquer la caresse, sous prétexte de se faire aider à mettre en pli le vêtement ou à le lisser sur son corps.

Au terme de cet innocent libertinage, la banquette arrière de la voiture croule sous les cartons. À force de jouer avec le désir des autres, Dominique se sent confusément troublée, et comme nimbée dans le flou d'un voile érotique. La clémence inhabituelle de la journée d'automne ajoute à sa plénitude. Elle lui renvoie la chaleur d'un désir sans objet précis,



informulé, et pourtant là, comme un cocon qui l'enveloppe. Parvenue à l'adresse que Pierre lui a recommandée, elle plane en état de grâce.

La boutique d'antiquités niche dans une rue adjacente aux boulevards, entre un grand magasin d'articles de sports et une pharmacie. Le luxe de bon ton des objets exposés tranche sur l'aspect fonctionnel des magasins voisins. Dominique contemple un petit bronze patiné : deux amants enlacés, couchés sur un socle de marbre noir. Début dix-neuvième, pense-t-elle. Pas de mention de prix. Sans doute n'est ce pas un critère de décision pour la clientèle de cette boutique.

Le magasin est tenu par un homme d'une cinquantaine d'année, soigneusement mis, quoi que d'aspect falot. Il ne marque ni intérêt ni empressement à l'entrée de Dominique. Il siège dans un fauteuil Louis XV, comme installé dans son salon, et lui jette un bref regard par-dessus son journal. Tout, dans l'attitude qu'il se compose, affiche un profond désintérêt pour les transactions commerciales. Dominique prend sa passivité comme une courtoise invitation à explorer librement la boutique.

Le petit bronze de la vitrine l'a immédiatement conquise. En négociatrice avisée, elle se garde bien d'afficher son intérêt. Le magasin, étroit, tout en longueur, se poursuit par une salle en retour. Les meubles précieux sont discrètement mis en valeur et appariés suivant leur style. Des vases anciens, bibelots et sculptures sont disposés en éléments du décor. Dominique prend le pas de la flânerie pour s'avancer vers le fond de la boutique, s'arrêtant ici pour examiner la tapisserie d'un fauteuil, là pour caresser le galbe d'une nymphe de bronze.

La tablette de marbre d'un semainier accueille trois coffrets de bois, incrustés de nacre, d'apparence orientale. Intriguée, Dominique s'approche, et défait le fermoir d'argent du plus grand. Couchée dans un lit de velours rouge, la forme stylisée d'un sexe masculin, tendu et légèrement cambré, repose dans une érection ivoirine.

— Puis-je vous être utile, Mademoiselle ? Le ton est compassé, et l'on y perçoit une agaçante préciosité.

Dominique a pris l'olisbos dans ses mains. Le caractère équivoque de la remarque, en situation, amuse la jeune femme. Peut-être s'est-il attendu à la voir rougir. Peut-être n'a-t-il tout simplement pas vu ce qu'elle tient précieusement entre les doigts. Faisant courir le dos de ses ongles sur le galbe d'ivoire, Dominique fixe candidement son vis-à-vis, jusqu'à lui voir détourner le regard. Pas un muscle de son visage ne l'a trahie. Satisfaite, elle sent monter une excitation perverse. L'érotisme diffus, où elle baigne depuis le matin, se cristallise au bas de son ventre. Pour dissimuler sa confusion, elle mime le ton évasif de son interlocuteur.

— Cet objet pourrait m'intéresser...

Puis, après une pause, que l'antiquaire marque d'un haussement de sourcils interrogateur :

— Puis-je l'essayer ?

Un silence, lourd d'incompréhension muette, suit sa demande faussement candide. Son interlocuteur, la paume à hauteur d'épaule, mime une surprise outrée. Au moins, pense-t-elle, je suis fixée pour celui là...

— Mademoiselle... Mademoiselle... Mais c'est un objet d'art...

Un coup d'œil au sourire malicieux de Dominique lui indique qu'il fait fausse route.

— Peut-être désirez-vous l'emporter ?

Le regard plongé dans les yeux de son interlocutrice, il s'accroche à l'espoir insensé d'un quelconque quiproquo.

— Tenez, ici, ce sera parfait !

Dominique a pénétré dans l'arrière-boutique, en direction d'une bergère protégée d'un paravent de laque. L'autre la suit en trotinant, n'osant croire au scandale qui menace son commerce. Déjà, elle est assise dans la bergère et, très grande dame, agite les doigts vers son interlocuteur.

— C'est bien, mon cher, vous pouvez disposer... A moins que vous ne souhaitiez vérifier si j'en fais un usage adéquat ?

Les pas feutrés se sont éloignés à regret vers l'entrée de la boutique. Demeurée seule, Dominique étouffe un petit rire nerveux. Sans doute l'homme est-il à son poste, guettant avec terreur l'entrée d'un éventuel client. Peut-être rédige-t-il à la hâte un panneau « Fermé pour cause de... ». Pour cause d'onanisme ! Conclut-elle, épanouie. Dans ses doigts, l'olisbos est étrangement tiède, comme irradiant sa propre chaleur. Rêveusement, elle le caresse du bout des doigts, admirant la forme stylisée et la cambrure élégante. Elle en porte l'extrémité à la bouche, pour en apprécier la taille, des lèvres. Il y manque l'odeur musquée d'un vrai. Elle se remémore ceux qu'elle a épousés de sa gorge. Portant la tête en arrière, elle vérifie son habileté à en accueillir la longue rigidité.

La boutique est silencieuse. Les yeux clos, elle imagine Pierre à ses côtés... Ou peut-être Claude. Chaque sexe d'homme est différent. Et celui-là aussi, dont elle possède l'entière maîtrise. Elle peine à en détacher les doigts, tant la forme en semble parfaite. Délicatement, elle en saisit la base renflée de la main gauche. Elle écarte sa robe, le fait glisser sur l'intérieur de ses cuisses. Elle accueille de ses lèvres intimes la pression complice de l'ivoire humecté de salive. Elle s'en saisit de l'autre main par-dessus l'étoffe, libérant le bras qu'elle étend sur le dossier de la

bergère. Un spectateur innocent la croirait pudiquement endormie, un poing serrant la robe au creux de son giron.

Seul le tremblement du poignet, qui se crispe sur la base de l'olisbos, trahit le jeu intime. Adroitement guidé, l'objet repousse de son extrémité l'intérieur des lèvres. Il glisse doucement sur le bouton qui se gonfle, puis revient se presser contre l'ouverture moite. Encore, et encore, le temps de laisser mûrir puis s'épanouir le désir. La tête de Dominique repose en arrière, contre le dossier. Elle imagine Violette, à ses pieds, nue, et se caressant en complice. Ou Pierre, renversant sa jeune sœur et la pénétrant amoureusement, avant qu'elle-même ne se précipite, offrant son sexe à la langue de la jeune fille. D'un seul mouvement résolu, elle enfonce l'objet aux tréfonds de son ventre. Elle étouffe un cri.

Ce pourrait être une étrangère qui guide l'olisbos, tant l'esprit s'est détaché de la main, dominé par la tendre pression dans son sexe. De l'entrée de la boutique, lui parvient le bruit d'une porte qui s'ouvre, et un murmure confus de voix. Cela se passe très loin. A un autre moment, qui sait ? Sous le voile de la robe, ses cuisses se sont ouvertes à la caresse. De deux mains, elle serre la base du membre d'ivoire, l'enfouissant au-dedans d'elle jusqu'à presque en perdre prise. Ailleurs, dans une autre vie, peut-être, des pas approchent. Sa respiration sifflante s'échappe avec peine, elle réprime l'envie de gémir ; son souffle semble emplir tout l'espace. Elle est en haut du belvédère contre les étoiles, et Pierre la possède sur la table de marbre.

Progressivement, le fantasme s'efface, gommé par la sensation d'une présence étrangère. L'air est subtilement différent. Elle ressent un picotement à la base des cheveux. Elle se remémore le bruit des pas entendus dans une demi-conscience. Quelqu'un la regarde, probablement très proche, certainement attentif. Elle s'efforce de garder les yeux clos. Une excitation trouble la submerge, bandant délicieusement son corps d'une tension nouvelle. Deux mains se sont appliquées sur la base de son cou. Son poignet ne s'immobilise qu'un instant. Elle a reconnu le contact rêche d'une paume masculine.

L'homme épie sa réaction. Tête rejetée en arrière, elle accroît l'amplitude du mouvement. Elle gémit faiblement, comme pour mieux dénoncer l'objet caché de son plaisir. Un frémissement sur ses épaules lui confirme que l'exhibition a porté. Les doigts remontent le long de son visage, sur l'arête de son nez, contre sa nuque. Elle guide l'olisbos plus doucement, jouissant de sa pénétration et de l'abandon de son corps. On déboutonne l'encolure de sa robe. Une caresse chaude suit le contour de sa poitrine. Deux mains enveloppent ses seins, flattant de la paume les

tétons dressés. De son bras libre, elle défait l'une, puis l'autre des épaulettes, achevant de livrer son buste.

L'homme doit se tenir au-dessus de sa tête renversée, probablement derrière le siège. Les mains poursuivent lentement l'exploration de sa poitrine, longent ses flancs, se rencontrent sur son bassin, avant de remonter lui soulever les seins. Des lèvres courent un instant sur les siennes, elle livre sa bouche à la langue qui la pénètre. Dès les premières crispations de son ventre, elle ralentit l'agitation de son poignet. Tremblante, elle se défait de l'étreinte, et se laisse glisser de dos dans la longueur du siège, jambes fléchies. A la sensation de fraîcheur, elle sait que la robe a glissé, découvrant ses cuisses. Elle n'ouvre pas les yeux.

Une main recouvre la sienne, l'incitant à calmer le mouvement qui la précipite vers une jouissance trop proche. L'inconnu s'est agenouillé près d'elle ; Il presse de la paume le sommet d'un sein ; une caresse monte du mollet vers l'intérieur de sa cuisse. Les secondes palpitent contre son sexe. Les doigts progressent d'une jambe à l'autre, chaque fois plus haut vers son ventre, chaque fois plus pressants. Actionnant par saccades l'olisbos tendrement enfoui, elle lutte pour ne pas s'en pénétrer plus violemment. Des doigts écartent les siens se referment sur la base renflée. Elle se cambre, et, de ses mains enfin libres, étreint la robe sous sa poitrine. Elle sait son ventre dénudé jusqu'au-delà du pubis. Elle se livre à l'inconnu, les yeux clos.

Les doigts ont immobilisé l'olisbos aux tréfonds de son sexe, et frôlent l'ouverture intime. Elle sent la pression d'un regard au confluent de ses cuisses. Elle veut rompre l'attente, projette son ventre, implore la libération. Un bras l'enlace, élève sa bouche vers des lèvres qui épousent siennes. Dans un ample mouvement, l'olisbos se retire pour la pénétrer de nouveau, encore et encore. Ses gémissements se muent en une plainte continue, étouffée par le baiser. Elle a resserré les jambes pour mieux enfermer le poignet qui la maîtrise, en sentir la chaleur contre sa chair, aussi bien que le froufrou dans son ventre. Un cri s'étrangle dans sa gorge. L'orgasme a jeté son torse en arrière, l'arrachant à l'étreinte de l'homme. Son cri retenu résonne dans sa tête. Secouée de spasmes, elle oscille au bord du siège, tentant de reprendre un souffle qui lui échappe.

Elle ouvre les yeux. La pièce est déserte. L'olisbos luisant repose entre ses cuisses. Une jambe au sol, l'autre contre le dossier du siège, sexe béant, elle s'expose dans une splendide obscénité. Elle se caresse les seins du creux des paumes, reprenant lentement contact avec la réalité. Sa robe est tout entière roulée au sommet de son ventre. Ainsi, les instants passés ne sont pas le simple fruit d'un fantasme érotique... On l'a portée au

bout de son désir, sans rien prendre en retour, sinon le spectacle de son corps dans l'orgasme.

L'antiquaire est à son poste, près de l'entrée de la boutique. Il affiche un visage impassible. Dominique imagine-t-elle la fugace lueur de soulagement, lorsqu'il la regarde s'approcher, correctement rhabillée, nouvellement remaquillée et peignée ? Elle lui tend l'objet, doublement précieux.

— Il me convient parfaitement ; je le prends.

Sans un mot, l'homme saisit l'olisbos, et le replace dans son coffret, dont il fait un soigneux paquet. Lorsque Dominique plonge la main à son sac, à la recherche de l'une des cartes bancaires de Pierre, il se décide à articuler une réponse.

— L'ami qui vous cherchait a déjà réglé. Il m'a également remis ceci, dit-il, en lui tendant une carte rédigée d'une écriture large et déliée.

Dominique attend d'être dans la rue pour lire le message : « *Pierre vous prie de le rejoindre une heure plus tard que convenu. Pour le reste, je crois comprendre que vous ne m'en voudrez pas de ne m'être pas présenté. Cela sera fait prochainement, dans les formes. Philippe* ». Elle retourne la carte. Elle ne comporte d'autre indication que l'entête d'une grosse société financière. Un coup d'œil à sa montre lui indique que, n'eût été le contretemps de son ami, c'est elle qui, probablement, aurait été en retard. Heureuse et détendue, c'est sans la moindre animosité qu'elle détache le papillon qui orne le pare-brise de la deux-chevaux, pour le jeter négligemment au caniveau.

Le temps de rejoindre Pierre et de se changer à l'hôtel, la soirée est déjà bien avancée. Sous la douche, Dominique a raconté sa journée en détail. Comme elle s'y attendait, son ami applaudit l'initiative de Philippe, tout l'en assurant du regret de n'avoir pu faire lui-même la commission, ne serait-ce que pour voir la tête de l'antiquaire. Le regard concupiscent qu'il jette sur son corps au sortir de la salle d'eau démontre que le récit l'a sensiblement ému. Pierre a décidé de passer la soirée à son cercle, pour la présenter et la faire admettre en tant que membre à part entière. C'est un club très fermé, assure-t-il. La sélection se fait, pour les hommes, sur l'argent, et pour les femmes, sur la seule beauté physique et la sensualité.

— En somme un club macho très ordinaire, a observé Dominique.

— Tu en jugeras bientôt ; encore que pour toi, l'admission ne soit qu'une simple formalité...

Ainsi prévenue, Dominique a choisi une tenue provocante. De ses récentes acquisitions, elle extrait une robe de soirée moulante, au profond

décolleté dorsal, fermé d'un lacs de cuir. Pour ce soir, pas de sous-vêtements. Ses bas clairs s'harmonisent au ton vert d'eau de la robe et elle se déclare satisfaite d'elle-même en enfilant un court manteau de daim.

Le cercle occupe deux niveaux d'un bel immeuble hausmanien, sur les boulevards. Le réceptionniste, reconnaissant Pierre, les a conduits aussitôt dans la salle supérieure. Le mobilier est ancien, l'ambiance chaude et feutrée. Une épaisse moquette étouffe les pas. La vaste salle se développe en ailes symétriques de part et d'autre d'une grande verrière centrale surmontant le bar. Des pièces plus intimes s'ouvrent sur cet espace par des portes aux carreaux biseautés.

Parmi les nombreuses femmes en tenue de soirée, Dominique reconnaît des silhouettes déjà vues dans les pages de magazines de mode : mannequins, modèles ou actrices de séries B. Les membres du cercle discutent par petits groupes à proximité du bar ; certains s'isolent dans les pièces adjacentes, pour lire au calme ou jouer aux cartes en petit comité.

Une fille d'une vingtaine d'années semble retenir l'attention générale, alors qu'elle se déplace de groupe en groupe. De type eurasien, fine et élancée, elle paraît légèrement plus petite que Dominique. Ses longs cheveux bruns, noués en nattes, lui tombent jusqu'au creux des reins. Elle porte un pantalon ample et une sobre tunique noire, boutonnée dans le dos. Chacun semble l'accueillir avec des félicitations et des encouragements.

Comme Dominique interroge Pierre sur son identité, celui-ci paraît vaguement gêné, avant de répondre brièvement :

— Elle est l'enjeu de ce soir.

Il a conduit Dominique, perplexe, vers une petite salle où deux couples disputent une partie de bridge. Un homme d'une quarantaine d'années, grand et très brun, leur fait un petit signe de reconnaissance.

— Tu connais déjà Philippe, je crois, a chuchoté Pierre, à l'intention de Dominique qui retourne au joueur un sourire radieux.

A sa droite, une fille châtain, très jeune, porte au jeu une attention distraite. De l'autre couple, Dominique n'aperçoit que le crâne dégarni d'un homme en complet gris, et la chevelure blonde, mi-longue, d'une femme en robe de soirée bleue nuit. La fille tient la marque.

— J'ignorais que des financiers pouvaient s'intéresser à d'autres jeux que la bourse, remarque Dominique à voix basse.

— L'argent ne signifie pas grand chose quand on brasse quotidiennement des sommes colossales. Nous intéressons le jeu différemment. Il prend fin au quatrième tour ou à défaut, à minuit. Quand à l'enjeu, eh

bien je te l'ai présenté tout à l'heure. Elle sera aux deux gagnants, mais seulement dans les locaux du cercle, et en présence de tous.

La question en retour est celle que Pierre attendait.

— Tu crois qu'on m'accepterait comme enjeu ?

— Tu devras être patiente ; figures-toi que les candidats des deux sexes sont nombreux, et la liste d'attente est déjà longue ! Mais rassures-toi, même en spectatrice, ça devrait te plaire...

Dominique examine la table et les joueurs, supputant les chances de chacun. Manifestement, la fille châtain, qui lui plait beaucoup, n'est pas à la hauteur. A voir les colonnes des marques, le jeu tourne à l'avantage de Philippe et de sa partenaire blonde.

De retour dans la grande salle, Dominique n'accorde qu'une attention polie aux conversations. Elle boit des yeux la jeune eurasienne qui évolue avec assurance d'un groupe à l'autre. Le hasard permet enfin à Pierre de la lui présenter. Son désir de l'êtreindre est tel que Dominique ne peut qu'articuler une plate formule de courtoisie. Son regard a parlé pour elle ; la jeune fille l'arrache à Pierre pour l'entraîner à sa suite.

La jeune femme, qui s'appelle Lise, est, comme elle, fille d'un diplomate français. Elle a été admise au cercle très jeune, et elle le considère un peu comme une famille -mais une famille d'adultes librement choisie-précise-t-elle. Elle marche avec un léger déhanchement, suite d'une opération mal conduite, et ce balancement accentue encore la sensualité de sa silhouette. Très vite, elles se découvrent complices, rient de leurs similitudes, et s'étonnent de leurs dissemblances. Dominique se surprend à raconter de nouveau son aventure de l'après-midi.

— Ca, je n'aurais pas pu le faire, avoue Lise, je suis bien trop pudique, et pas exhibitionniste pour deux sous !

— Pourtant, tu vas être l'enjeu...

— Oui... C'est comme une dette. Je connais tout le monde, ici, depuis des années, et tous les hommes et les femmes ont un jour franchi le pas devant moi ; je dois dire que je n'étais pas la dernière à en tirer plaisir, je suis plutôt d'un tempérament voyeur, tu comprends, ajoute-t-elle en riant.

— Alors... insista Dominique.

— Alors voilà... J'espère seulement que Philippe va gagner. Dommage que tu n'aie pas pris part au jeu, toi aussi. Mais d'un autre côté, je n'aime pas être en reste, et plus cher sera le prix à payer, mieux cela vaudra.

— Alors, imagine seulement comme je t'envie... Et le plaisir que tu vas me donner, ajoute Dominique dans un souffle.

Les deux jeunes femmes achèvent leur conversation sous la grande verrière. Les spectateurs forment un demi-cercle autour d'elles, la plupart assis à même le sol. Dominique effleure d'un baiser les joues de Lise avant de s'installer au premier rang, près de Pierre. La porte petit du salon est ouverte, et deux joueurs s'avancent vers le centre de la scène improvisée. C'est la femme blonde et Philippe.

En un signe convenu de soumission, Lise est agenouillée, tête courbée, paumes ouvertes en direction des arrivants.

La jeune femme a un visage lisse et doux, presque un visage d'adolescente qui lui évoque Violette, en blonde. Dominique ne comprend pas l'éclair d'appréhension qui s'est allumé dans la prunelle de Lise.

Par deux fois, la blonde a fait le tour de la fille agenouillée, la déshabillant du regard. Philippe se tient à l'écart, mains dans les poches.

— Relèves-toi.

Lise s'exécute. Philippe l'aide d'une traction. Prisonnière de la poigne de l'homme, elle porte les lèvres à la rencontre de sa bouche. La blonde les observe à distance, dénouant distraitement sa ceinture de sa robe bleue nuit. Le baiser s'achève. Les lèvres se séparent. Elle s'approche d'eux, traînant le long cordon retiré de ses hanches. Philippe s'est écarté. Lise a élevé les bras, poignets croisés, au devant de la jeune femme. Elle la regarde sans broncher nouer la ceinture sous ses poings fermés. Quelques spectateurs approuvent d'un hochement de tête. Ayant vérifié d'une traction la solidité de l'entrave, la blonde est passée derrière la jeune eurasienne.

Philippe et Lise se tiennent face à face, distants d'un pas à peine, dans un échange muet. Dominique devine qu'ils ont été amants. Dans le dos de Lise, la blonde s'active à défaire les boutons de nacre qui ferment la tunique de bas en haut. Quelques-uns, arrachés, roulent au sol. La tunique s'ouvre sur le dos bronzé qui se cambre à la jonction de la soie noire du pantalon. La femme a écarté les pans pour repousser l'encolure par-dessus les épaules. Elle rabat le vêtement le long des bras abaissés par-devant, jusqu'aux poings liés. Le torse dévoilé révèle de petits seins en cône, couronnés d'aréoles violines. Un sourire s'épanouit sur le visage de Dominique, qui ne peut cacher son goût pour les courbes adolescentes. Un soupir de Pierre dénonce une même attirance. Quel plaisir ils auraient pu prendre tous trois !

Philippe et la blonde ont échangé leurs places. Les mains de l'homme reposent sur les épaules nues. La jeune fille se détend, rassurée. D'un doigt mouillé de salive, la blonde excite les pointes des seins qui se



dressent au contact. Lise a un léger frisson. Elle fixe un point lointain, bien au-delà des spectateurs. Sa maîtresse a passé les doigts dans la ceinture élastique du pantalon noir. Elle s'accroupit, tirant l'étoffe vers le bas jusqu'à l'attache des mollets avant de s'écarter pour juger le spectacle du corps entravé. Frissonnante, rouge de confusion, Lise se tient bien droite, bravant les regards braqués sur son corps. Ses doigts se crispent fébrilement contre la petite culotte sombre. L'étoffe de la tunique pend mollement devant ses jambes, comme l'étendard d'une troupe défaite.

La blonde a saisi un pan du vêtement bloqué aux poignets de Lise. Tirant de cette extrémité, elle l'entraîne en direction du bar. Une main courante épouse le bord du comptoir surélevé. Amenant à hauteur les bras de la captive, elle noue grossièrement l'étoffe à la barre de cuivre. Prisonnière, dos à l'assistance, Lise courbe la tête sur ses poignets retenus au niveau de ses seins. Ses tresses brunes glissent de son dos. Une main pèse sur ses épaules. Elle se cambre davantage, tendant en arrière ses fesses joliment voilées. La femme s'est saisie d'une courte canne droite, qu'elle glisse, de dos, entre les jambes serrées. Lentement, elle la fait remonter sur l'intérieur des cuisses, les ouvrant de force, jusqu'à buter dans l'entrejambes.

On devine qu'elle ne cherche pas tant son plaisir que l'humiliation de sa victime. Elle appuie par saccades l'extrémité de la canne contre le sexe caché par l'étoffe moulante. Lise reste insensible à la provocation. Jambes écartées, buste incliné, elle presse son front contre ses poignets entravés. La maîtresse du jeu a chuchoté quelques mots à l'oreille de Philippe. C'est de Dominique, surprise, qu'il s'est approché pour transmettre la requête. Rosissant de plaisir, elle le laisse défaire jusqu'au creux de ses reins le lacet de cuir qui ferme le dos de sa robe. Il en tire enfin l'extrémité, et tient la fine et longue bride. Dominique feint la délivrance, inspire un grand coup, tête et épaules rejetées en arrière. Le vêtement défait glisse de sa poitrine, révélant ses seins haut-dressés. Un murmure d'encouragements rieurs parcourt l'assistance. Elle entre d'un pas dans le cercle des acteurs.

En un tournemain, la blonde a solidement noué la lanière de cuir à l'extrémité de la canne. Elle fait un mouvement du poignet. Le fouet improvisé claque sèchement.

Les deux premiers coups, mollement portés, frappent Lise aux mollets, traçant une marque rosée. La jeune fille a fléchi les jambes. Ses muscles se contractent dans l'attente d'une douleur plus vive. Plusieurs fois, la femme a fait claquer le fouet à vide, jouissant des soubresauts d'appréhension de sa victime. Soudain la lanière vole au devant du corps

frêle. Le cuir siffle méchamment dans l'air avant de claquer contre la peau nue. Lise a crié. Un trait rouge lui barre le dos à hauteur des reins. La blonde frémit d'un plaisir proche de la jouissance. De sa main libre, elle amorce une brève caresse, par-dessus la robe bleue.

A nouveau la lanière vole et frappe, s'enroule autour des seins. Lise étouffe un gémissement. La femme alterne frôlements et coups directs qui font sursauter le corps vulnérable. La lanière zèbre le dos de traînées rouges, se rabat sur la peau sensible du ventre. Livrée à la morsure du cuir, Lise se convulse vainement en tirant sur ses liens. Ses gémissements d'appréhension alternent avec des cris de douleur. Pour mieux se caresser, sa maîtresse a relevé le devant de la robe bleue. La main libre se presse dans l'entrejambe. Les coups deviennent moins précis, les impacts plus brutaux.

Impuissante d'excitation elle s'est débarrassée du fouet dans les mains de Dominique. Déjà, elle est aux pieds de sa victime. Elle rabat la culotte noire sur les chevilles. La robe bleue vole par-dessus sa tête. D'une traction, elle s'est hissée sur le bar, face à la jeune fille. Elle ouvre les cuisses au devant des poignets emprisonnés. Elle force le visage de Lise contre les lèvres luisantes, la baillonne de son sexe. Aux contractions qui tordent aussitôt le ventre tendu, Dominique devine que Lise obéit docilement de la langue.

— Frappes la, maintenant !

Dominique sait que l'ordre est pour elle. Elle envoie gauchement le fouet gifler les fesses nues. Lise gémit, et enfouit le visage plus profond entre les cuisses béantes.

— Plus fort ! Lise, dis-lui de frapper plus fort.

— Pour moi, Dominique, plus fort ! Hoquette Lise dans un sanglot, avant de replaquer ses lèvres à la vulve ouverte de la maîtresse.

Dominique ne maîtrise plus la force du fouet. Il s'élève et claque sur la chair nue. La bouche soudée au pubis blond gémit. Folle de douleur, Lise s'efforce de hâter la jouissance de sa maîtresse. Dominique, éperdue, regarde la chair fragile des fesses et du dos se couvrir cicatrices écarlates. Son bras, comme indépendant, envoie voler encore et encore la lanière à la rencontre du corps qui se convulse sous les coups.

Enfin, la blonde a crié. L'orgasme la casse en deux en travers du bar. La lanière de cuir vient une dernière fois gifler les fesses tendues. Lise s'effondre en pivotant au bout de ses liens. Au-dessus d'elle, le sexe trempé de la blonde palpite entre les cuisses secouées de spasmes.

Dominique laisse le fouet lui tomber des mains. Elle ne peut se défaire du regard mangé de larmes qui la contemple sans un reproche. Lise est

agenouillée de biais, bras tenus haut levés à la main courante du bar. A la jonction des cuisses abandonnées, Dominique découvre la naissance des lèvres violines sous le triangle noir du pubis. Son amie lui retourne un pâle sourire. Dans une brusque révélation, elle comprend que Lise est au bord de la jouissance.

Dominique s'est précipitée pour la couvrir de caresses, mais Philippe l'a devancée. Elle ne peut que la retenir dans ses bras, tandis que l'homme détache le tissu qui la maintient pendue. Il s'assied à leurs côtés. Sa main se glisse entre les cuisses de Lise. Elle s'ouvre pour accueillir ses doigts dans le creux chaud et moite. Il se laisse aller à la renverse, posant la tête dans le giron de Dominique accroupie.

Lise sait ce qu'il attend d'elle. Se déplaçant avec peine, elle s'est agenouillée entre ses jambes. Les pans de la veste sont rabattus d'un geste, la braguette ouverte. Philippe enlace la nuque de Dominique, l'invitant à approcher sa bouche. Avant que leurs lèvres ne se touchent, Lise a déjà tiré le sexe tendu des plis de la chemise blanche. Forçant le lien de ses poignets, elle emprisonne des paumes le membre impatient. Dominique se donne dans un baiser profond qui lui fait monter le sang au visage et lui gonfle les lèvres.

Elle imagine le mouvement de la cage douce des paumes, qui vont et viennent sur la verge en érection. La bouche se presse de plus en plus fort à la sienne, leurs langues se repoussent, leurs salives se mêlent. A bout, elle relève la tête pour reprendre haleine. Lise est allongée sur le ventre, seins pressés contre les cuisses de l'homme. Sa bouche frôle le sommet du sexe dressé. Elle en écarte les mains, qu'elle repose en croix sur la poitrine de Philippe.

Des deux mains, Philippe a saisi les tresses qui encadrent le visage de la jeune Eurasienne, Il les abaisse d'une traction puissante. Bravant la douleur, Lise ne cède que pied à pied, dans une tendre résistance. Captivée, Dominique regarde les lèvres distendues progresser au ralenti le long de la verge. Vont-elles s'arrêter à mi-course ? Non. Aux deux tiers, alors ? Pas plus. Déjà elles frôlent les poils drus à la base du pubis. Philippe plaque au sol l'extrémité des tresses, sexe enfoui dans la gorge consentante. Elle ne peut plus qu'engloutir le membre dans l'étroite liberté que lui concède son amant.

Aux tressaillements du corps de Philippe, Dominique devine que la langue s'active à la base du sexe, elle imagine le gland serré dans une cavité moite et vibrante. Relevant ses cuisses, elle élève le visage de l'homme. Elle plaque à nouveau sa bouche contre la sienne, apportant de

la langue sa contribution à l'orgasme qu'elle voit monter du corps tendu. Elle mouille comme s'il allait se vider au fond de son vagin.

Philippe s'abandonne à ce double baiser. Subitement son corps s'est tétanisé. Il presse du pubis la bouche de Lise, l'orgasme le traverse comme un arc électrique. Il a tiré plus fort encore sur les tresses, déversant son sperme dans la gorge de la jeune fille. Son ventre vient buter sans repos contre la bouche soudée au pourtour de son sexe. Lise, les yeux clos, est secouée d'un tremblement irrépressible. Les mains qui emprisonnaient ses nattes se sont ouvertes. Elle attend que le corps de son amant se soit enfin calmé pour relever la tête. Profitant de la rigidité qui ne quitte pas le sexe tendu, elle se relève, pour s'en pénétrer d'un violent coup de rein. Quelques mouvements du bassin suffisent à parachever sa jouissance. Avec un petit cri bref, elle se laisse retomber sur la poitrine de Philippe, qui l'entoure de ses bras.

Dominique s'est écartée discrètement. Déjà, les amants bougent à nouveau l'un contre l'autre, insouciants des regards qui les entourent.

— *Rentrons vite, confie-t-elle à Pierre ; j'ai envie de te faire l'amour.*

## Chapitre 6

### Suzanne

Violette s'est réveillée sous le charme d'un rêve érotique. Elle est couchée en chien de fusil dans le grand lit, face à la fenêtre qui diffuse la lumière matinale, un peu brouillée. Elle se tourne sur le dos, relevant des genoux le drap fin. Dans un demi-sommeil, sa main rampe vers son bas-ventre, cherchant la chaleur du sexe. Elle n'est pas surprise de le trouver humide et ouvert. Elle écarte de l'index les lèvres moites, et le doigt remonte vers le clitoris glissant. La brusque pulsion de désir achève de l'éveiller.

— Non, réagit-elle ; autant aller rejoindre Claude, dans ces conditions...

Ce sursaut d'humeur l'aide à se lever, et à prendre, en déshabillé blanc, le chemin de la salle d'eau. Le grand miroir lui renvoie son image en pied, l'arrêtant un instant. Ses longs cheveux retombent en désordre de part et d'autre du visage, sur la poitrine et les épaules découvertes. Les tétons pointent sur ses aréoles plus sombres, à travers l'étoffe tombante. Le vêtement s'arrête à mi-cuisse. Elle s'examine d'un œil critique, et se juge plutôt excitante. Le genre de fille avec laquelle elle aimerait faire l'amour. Elle soulève l'ourlet du déshabillé, découvrant, pour elle seule, la toison rousse de son pubis. Finalement, Pierre a bon goût, en matière de femmes et de vêtements. Que ne peut-il la voir en cet instant ! Une soudaine chaleur lui rosit les pommettes : elle pourrait bien prouver à Dominique qu'elle ne détient pas le monopole de l'exhibitionnisme...

— Si tu ne veux pas céder aux plaisirs d'Onan, il est temps de prendre ta douche, ma fille ! Se gronde-t-elle à voix basse.

L'effet n'est pas aussi radical qu'escompté, mais ses pensées ont pris un tour plus prosaïque. Un coup d'œil à la fenêtre lui apprend que l'automne est bien là, et qu'elle gagnerait à s'habiller chaudement. D'un vert accordé à ses yeux, une robe souple en tricot, à manches longues, semble faire l'affaire. Un chemisier couvrant ses sous-vêtements, et des bas, sont également les bienvenus.

Claude ne s'est pas montré pour le café, et la bruine qui tombe sur le parc n'engage guère à la promenade. Elle choisit de flâner à la découverte de la demeure. Elle connaît déjà les salles de service et de réception du rez-de-chaussée. L'étage abrite un grand nombre de chambres inoccupées, toutes parfaitement en ordre et fonctionnelles.

Une pièce, située près d'un escalier latéral, a capté son attention. Elle a les dimensions généreuses des autres chambres. Un grand pupitre de commande confronte la porte, derrière un fauteuil de cuir. Quelques chaises et un canapé, un peu en retrait, complètent l'ameublement. Perplexe, Violette examine la batterie de curseurs, d'interrupteurs et de voyants qui parsèment le pupitre. Les écrans d'une régie vidéo surmontent le fauteuil de l'opérateur. Plusieurs caméras et projecteurs mobiles, soigneusement rangés dans leurs housses, encombrant le centre de la pièce. Intéressant, mais inutile si l'on n'en connaît pas le fonctionnement...

Restent les combles. Par acquis de conscience, Violette gravit les marches qui prennent à côté de la pièce vidéo, dans l'aile droite. A la place du long couloir qu'elle attendait, un petit palier s'ouvre sur une unique porte. Elle recule sous le choc de la surprise.

Les combles se déploient en un seul, immense volume. Bien au-dessus d'elle, les pièces de charpente à nu forment la coque d'un extraordinaire vaisseau, habillé de lambris précieux. Les nombreuses lucarnes laissent le faitage dans la semi-obscurité, éclairant généreusement le sol de moquette épaisse, d'un vert profond. En contraste avec la chaleur du bois, le mobilier est tout de verre et d'acier : tables posées ou suspendues, vitrines latérales garnies d'objets exotiques. Plus impressionnants encore, les innombrables blocs de mousse sculptée, uniformément couverts de velours blanc.

Ils composent un savant agencement, certains au ras du sol, d'autres en estrades jusqu'à la charpente. L'amoncellement évoque un paysage couvert de neige et modelé par le vent. Violette parcourt ces empilements, découvrant des espaces d'intimité, entre de larges plates-formes dégagées. Ça et là, d'épaisses cordes colorées pendent de la charpente, ainsi que des échelles droites d'acier, procurant des points de vue sur ce paysage surréaliste. De discrètes caméras sont reliées, pense-t-elle, à la régie de l'étage inférieur. La salle déserte pourrait contenir, comme un parc intérieur, des dizaines de personnes, sans qu'aucune ne soupçonne la présence des autres. Paresseusement, elle s'est lovée au creux d'une vallée de velours pâle pour y attendre la fin de la matinée.

Claude s'est réveillé, selon son habitude, fort tard, dans des dispositions semblables à celles de son amie. Il a pris le temps de s'habiller sommairement avant de rejoindre la chambre de Violette, qu'il espère secrètement surprendre à sa toilette. Par la porte entrouverte, le radio réveil diffuse une musique d'ambiance.

— On dirait que l'oiseau s'est envolé, remarque-t-il.

La fille de service, occupée à remettre de l'ordre dans la chambre, a sursauté, surprise.

— Mademoiselle s'est levée tôt, je crois. Elle doit être quelque part dans la maison.

Claude s'est avancé dans la chambre et, déçu, manipule distraitement les bibelots posés sur la commode. Une voiture s'arrête sur l'allée, probablement le maître des lieux, de retour au logis ; Les persiennes, à demi-fermées sur le jour maussade, l'empêchent d'en voir plus. Il s'apprête à descendre aux nouvelles, quand son regard s'arrête sur la jeune fille qui lui tourne le dos, penchée sur le lit dont elle achève de refermer les draps.

Depuis le début de son séjour il ne lui a prêté qu'une attention distraite, comme à un objet utile et familier. La discrétion de la jeune fille, la sobriété de sa tenue de travail, gomme habituellement sa présence. Petite et frêle, elle doit avoir une vingtaine d'années, mais on lui en donnerait seize.

Elle est inclinée en avant, bordant le lit. La robe moule les fesses nues, et découvre un peu l'arrière des jambes au-dessus des mollets. Presque impulsivement, les mains de Claude se sont posés sur ses hanches. Elle se redresse sans hâte pour lui faire face. Un tablier blanc, noué dans le dos, protège en partie le chemisier clair et la jupe bleue. Des cheveux châtons, mi-longs, encadrent un visage rosi que déforme une moue boudeuse.

— Vous êtes déçu de ne pas trouver la demoiselle, remarque-t-elle un peu amèrement.

La radio diffuse en sourdine le début de « Sad eyed Lady of the Lowlands ». Prenant la jeune fille aux épaules, Claude, sans un mot, l'a attirée contre lui. Les premières mesures du slow les trouvent enlacés. Les talons plats de la jeune fille soulignent sa petite taille. Elle a enfoui son visage dans la poitrine de l'homme, en une boule de cheveux châtons. Il a forcé une jambe entre ses cuisses, et elle y plaque fermement le bas de son ventre, ondulant au rythme de la musique. Claude presse le petit corps chaud et souple contre lui. A travers l'épaisseur des vêtements, il

sent le frottement sensuel contre son sexe, et sait que sa cavalière en perçoit la pression.

— Caresses-moi, propose-t-il après quelques mesures.

Docilement, la jeune fille a détaché une main de l'épaule où elle reposait, et la glisse entre leurs corps. La paume fraîche cherche la chaleur de la poitrine à travers le boutonnage de la chemise, puis plus bas. Les doigts agiles ont tôt fait de dégrafer le haut du jean et de s'introduire par l'échancrure. Ils dégagent le membre et le relèvent sur son torse. Cramponné aux hanches de la fille, Claude attire à nouveau le petit corps contre lui. Les seins menus s'incrument dans sa poitrine. La main, prise dans l'étreinte de leurs corps, s'est refermée autour de sa verge. Il sent le frottement des phalanges contre son ventre et la douce pression qui se propage le long du pénis dressé. Le mouvement est tendre et appliqué. Un frémissement électrique lui parcourt la colonne vertébrale. Le visage timidement enfoui dans son épaule, La fille respire profondément.

Le souffle du garçon fait voler des mèches de cheveux contre sa bouche. Les danseurs enlacés se déplacent à peine, poitrines et cuisses soudées. Claude a fait glisser son étreinte sous les reins, la jeune fille accélère le mouvement de son poignet. Les fesses fermes tiennent presque entièrement dans les deux mains de Claude. Il soulève le corps menu contre lui, cherchant à en presser le sexe du sommet de sa cuisse. La fille l'aide en se haussant sur la pointe des pieds, avec de petits gémissements de plaisir. Elle a redressé la tête, bouche entr'ouverte, en s'offrant au baiser. Ses lèvres sont luisantes de salive. Sa langue s'enroule fougueusement autour de celle de Claude, qui tente maladroitement de relever par derrière l'étoffe de la jupe. Les corps ont abandonné la musique pour se frotter l'un l'autre à leur propre rythme. Le poignet bat une mesure rapide entre leurs ventres. Sous la main de Claude, la jupe retroussée tient en un petit rouleau, ses doigts s'insinuent sous la culotte, cherchant à presser l'anus. L'odeur de la fille monte vers lui comme d'un flacon ouvert. Il abandonne le contrôle de son plaisir à la main qui tressaute le long du membre tendu pour la course finale. L'anneau qui se resserre sur sa phalange fait office de déclencheur. La contraction a pris dans son sternum et se propage à son ventre comme une onde de choc. A l'instant de l'éjaculation, les doigts se sont refermées en étau autour de sa verge, sans parvenir à endiguer les giclées de sperme qui jaillissent sur le tablier de coton. Reconnaisant, il serre de ses bras le corps cambré à sa rencontre.

C'est un vague sentiment de gêne qui le tire de sa béatitude. La jeune servante s'est écartée vivement, dans un sursaut qu'il a d'abord pris pour un orgasme. Il ne saurait dire depuis combien de temps Pierre et



Dominique se tiennent à la porte. Sans doute ont-ils assisté à la fin du bref échange amoureux, car leurs regards se nuancent de perplexité et d'amusement.

— Désolée d'interrompre vos ébats, lance Dominique, un rien caustique, mais nous pensions trouver Violette dans sa chambre.

En quelques pas, elle est à la fenêtre, dont elle ouvre largement les persiennes, laissant entrer la lumière d'une grise matinée. Claude en profite pour s'éclipser discrètement vers la salle d'eau attenante. La domestique tient le regard baissé, en signe de soumission ou pour cacher son trouble. L'échange inabouti marque son visage, rose d'émotion. Dominique est allée s'asseoir sur le lit, laissant Pierre gérer la suite des événements.

— Pensez-vous que vos fonctions comprennent ce genre de service ? Demande-t-il évasivement.

Prise au dépourvu, la jeune fille a haussé les épaules, et renvoyé la question. Une ombre d'impertinence dans son regard semble dire « Pourquoi pas ? »

Dominique la fixe d'un air encourageant. Claude comprend qu'il peut venir s'asseoir auprès d'elle, sans encourir de nouveaux sarcasmes.

— Votre tablier est humide, commente Pierre. Vous pouvez le retirer.

Ce n'est pas tant une invitation qu'un ordre détourné. La fille a tendu les mains en arrière pour dénouer le vêtement tâché de sperme. Elle fait passer la bride de cou par-dessus sa tête. Bras le long du corps, elle se tient soumise, attendant d'autres instructions. La jupe bleue, serrée à la taille par des fronces élastiques, danse sur ses mollets. Un pan du chemisier ample est à demi sorti, et plusieurs boutons sont défaits. Dominique s'est levée. Elle relève l'arrière de la jupe, et en glisse l'ourlet sous la ceinture. Elle promène la main sur les cuisses dévoilées, provoquant un frisson convulsif.

— Montres-toi aux garçons.

Docile, la servante se retourne, exposant, sous la jupe relevée, ses jambes fines, et ses fesses moulées d'un court caleçon brodé. Dominique la maintient par la taille dans cette position, sous l'œil évaluateur de Pierre.

— Tu vas te mettre nue, entièrement nue, ordonne Pierre. Et tu le resteras jusqu'à nouvel ordre.

La jeune fille a hoché la tête en signe d'acquiescement. Sans précipitation, elle se débarrasse du corsage, puis de la jupe troussée, qu'elle glisse le long de ses jambes. Sa main, hésitante, caresse le bord de la culotte. Dominique, un peu brutalement, a dégrafé le soutien-gorge pour libérer

la poitrine menue, et rabat sur les cuisses le caleçon étroit. La servante n'a d'autre ressource que de se défaire enfin de l'étoffe.

Les trois autres la regardent sans mot dire. Elle a porté un bras devant sa poitrine, et cache son pubis de la paume de l'autre main, tête baissée. Dominique lui ramène les poignets derrière le dos, et la pousse fermement, vers Pierre. Il tire vers l'arrière les boucles de cheveux bruns, presse ses lèvres contre la bouche entrouverte. La tendresse du baiser n'est pas feinte. La jeune fille ferme les yeux, et se détend en frissonnant contre le corps de l'homme. Il ne la libère que pour la livrer à une sarabande de mains qui prennent possession de son corps. Des caresses courent dans son dos, sur ses fesses, d'autres sur sa poitrine et son ventre, jusqu'aux lèvres moites de son sexe. Elle se sent défaillir de désir.

— Maintenant, tâchez de trouver Violette, et informez-la de nos nouvelles dispositions, ordonne Pierre, sans égard pour l'émotion de la fille.

Il lui faut parcourir bien des couloirs avant de découvrir le refuge de Violette. Sa nudité lui donne l'impression d'être totalement vulnérable, et chaque bruit la trouve égarée, cherchant des yeux un recoin où se dissimuler. A chaque détour, elle redoute de se trouver face à un inconnu. Perpétuellement, ses mains se portent contre son corps, dans le geste de protection interdit. Toutefois, l'habitude et l'absence de toute rencontre ont fini par avoir raison de ses peurs. C'est avec un naturel récemment acquis qu'elle pénètre la salle des combles, au cœur des blocs de mousse.

Violette, qui s'apprêtait à descendre rejoindre ses compagnons, la contemple avec un sourire surpris, étonnée de la voir ainsi dénudée.

— Monsieur m'a dit vous dire que j'étais à votre disposition, commence-t-elle gauchement ; enfin, si vous avez envie, je veux dire...

Violette détaille la jeune servante avec une attention renouvelée. Elle évoque une porcelaine fine, parfaite. A l'image de son esprit naïf, son corps ne semble pas sorti de l'adolescence. Elle se tient droite devant elle, les petits seins pointant en avant, les mains encadrant le triangle frisé du pubis. Violette rajeunit de plusieurs années, ramenée à l'interdit de ses amours d'adolescente. Elle s'approche pour prendre la jeune fille aux épaules. Sa peau est douce et fraîche. Elle prolonge la caresse le long des bras, puis sur les hanches.

— As-tu déjà fait l'amour à une femme? Demande-t-elle tout bas, surprise de l'intonation rauque de sa propre voix.

— Non, Mademoiselle, juste avec mes petites cousines, mais souvent...

Violette n'a pas à cacher son amusement, tant son désir pour le corps juvénile prend le pas sur tout autre sentiment. Des mains posées sur les fesses, elle presse contre le sien le ventre plat.

— Comment t'appelles-tu ? Murmure-t-elle, la bouche frôlant les cheveux bouclés.

— Suzanne, Mademoiselle.

Violette s'allonge sur le sol élastique. Cambrant les reins, elle a relevé bien haut sa robe moulante, et se libère hâtivement de sa petite culotte ajourée.

— Viens, Suzanne, invite-t-elle.

La jeune servante s'est agenouillée entre les jambes ouvertes. De deux doigts, Violette écarte les lèvres roses contre sa peau pâle, fixant sa partenaire d'un regard qui en dit long sur son désir retenu. Soucieuse de bien faire, la jeune fille lui caresse des ongles l'intérieur des cuisses, puis la naissance du ventre, de part et d'autre de la toison rousse. Des frissons parcourent le corps étendu quand les doigts viennent entre les siens presser le clitoris offert. Suzanne tremble légèrement, toute excitée du plaisir qu'elle procure.

— Lèches-moi, murmure Violette, les yeux fixés sur sa petite esclave.

La jeune fille a enfoui la tête entre les cuisses de Violette, qui plonge ses doigts dans les boucles rebelles de la nuque. Elle se cambre au doux toucher des lèvres, portant son bassin en avant, et plaquant des deux mains la bouche de Suzanne. Une langue fine et agile s'insinue en elle, et remonte en une caresse humide et chaude. Déjà, Violette peine à maîtriser son plaisir. Elle a fermé les yeux et s'écoute gémir, plus fort que la respiration oppressée de la jeune fille qu'elle étouffe de son sexe.

Les mains sont aussi actives que la langue, passant et repassant sur les seins dressés. Les doigts agacent ses tétons, arrachant une brève plainte. Son ventre noué la brûle d'une attente insupportable. Les lèvres se sont refermées sur son clitoris, aspiré à la rencontre de la langue qui lape goulûment. Violette se libère en se mordant les lèvres, dans une série de spasmes silencieux. Abandonnant la nuque de Suzanne, elle presse son ventre des mains, comme pour contenir le trop-plein de plaisir qui s'échappe d'elle.

La petite servante s'est redressée, indifférente aux griffures de sa nuque, bouleversée par l'intensité de la jouissance qu'elle vient de déchaîner. Bras croisés, les mains en coupe sur ses seins, elle regarde le corps rassasié s'agiter de derniers soubresauts.

Violette s'apaise enfin dans le vide laissé par sa jouissance. La jeune fille, agenouillée, a porté la main entre ses cuisses. Elle est rose et tremblante d'excitation. Ses petits seins dardent leurs pointes rigides, tels deux fruits à peine cueillis. Sa main va et vient au bas de son ventre, doigts joints, paume pressée contre le pubis.

— Tu aimes te caresser ?

La jeune domestique ne répond pas, mais immobilise sa main, comme honteuse de recevoir un blâme injustifié.

— Tu sais, je le fais aussi, et plus souvent que tu ne pourrais le croire... Ajoute Violette.

Elle sourit, et la jeune fille lui rend son sourire, pas encore assez confiante, cependant, pour reprendre sa masturbation.

Tu aimes faire l'amour ? Demande encore Violette, très doucement.

Il n'y a pas de réponse mais, les doigts ont repris leur activité contre le sexe entrouvert.

— Viens contre moi. Je vais te caresser.

Dans une impulsion spontanée, la jeune fille a projeté les bras à sa rencontre.

— Patientes un instant !

Se dégageant un peu, Violette se débarrasse de sa robe et de son chemisier, puis attire le petit corps tiède contre sa peau nue. Jambes repliées, Suzanne s'est blottie contre elle. Les deux filles se tiennent embrassées, échangeant une douce chaleur. Un bras derrière les épaules de la servante, Violette a introduit sa main entre les cuisses ; elles s'ouvrent pour l'accueillir. Les lèvres en sont trempées et brûlantes ; le majeur et l'index y pénètrent sans résistance. Violette les anime vigoureusement, pressant de l'extrémité du pouce le bouton durci par le désir. Contre ses seins, le cœur de la petite servante bat la chamade. Elle geint plaintivement à son oreille, lèvres pressées sur sa joue. Comme elle s'y attendait, la jeune fille vient très tôt au terme de son désir. Prenant garde à ne pas crier, elle a un orgasme bref et silencieux, qui lui fait emprisonner brusquement des cuisses la main qui la pénétrait.

Elle reste immobile, essoufflée et secouée de petits tremblements nerveux, puis son corps s'anime à nouveau. Telle une chatte, elle se frotte contre Violette des seins et du ventre, encore tout engourdie de plaisir. Elle l'emprisonne de ses bras, et couvre la pointe des seins de petits baisers furtifs de reconnaissance. De peur de se trouver à nouveau contrainte à l'escalade du désir, Violette l'immobilise sur sa poitrine.

Merci, oh! Merci, Mademoiselle, chuchote une voix empreinte d'adoration.

— Il ne faut pas que tu tombes amoureuse de moi, tu sais.

— Oh non! Mademoiselle, répond la jeune fille d'une intonation qui la trahit ; Monsieur a dit que je devais rester au service de vous tous... mais je préférerai toujours ça avec vous.

Souriante et détendue, la jeune fille s'est levée, et s'éloigne déjà, à peine consciente maintenant de sa nudité.

Pour Suzanne, saturée d'émotions, la fin de la journée s'est passée dans un rêve. Le chauffage a été mis en route pour chasser l'humidité, et un grand feu brûle dans la cheminée de la bibliothèque. Dehors, la bruine hivernale alourdit les feuilles jaunies. Çà et là, dans la demeure, des lampes basses ont été allumées. Leur clarté chaude lutte contre la semi-obscurité qui envahit le fond des salles, à l'approche de la fin d'après midi. La grande maison s'est refermée sur ses occupants, comme une coquille tiède.

Chacun occupe son désœuvrement sans grande conviction. Claude a essayé quelques accords sur le piano, puis s'est réfugié près d'une fenêtre, d'où il contemple mélancoliquement le parc gommé de bruine. Les jeunes femmes se tiennent dans la chambre de Dominique. Elles essayent l'étonnante garde-robe que celle-ci a rapportée de sa récente excursion. Elles s'habillent et se déshabillent l'une l'autre, appréciant réciproquement leurs corps dans un plaisir retenu, qui s'autorise juste quelques atouchements furtifs.

Pierre joue avec une caméra, capturant la nudité de Suzanne, qui se prête volontiers au jeu. Peu habituée à ce que l'on fasse tant de cas de son corps, elle prend des poses alanguies, dont certaines frisent l'obscénité, et s'en trouve confusément excitée. Pierre la maintient près de la lumière diffuse des lampes, jouant avec les clairs-obscurs sur sa poitrine et son ventre. Parfois, il lui caresse les seins de la paume, pour en faire saillir les extrémités. D'autres fois, sa main se porte entre ses cuisses, pour l'inviter à les ouvrir ou à les relever.

Vers la fin de l'après-midi, Pierre a libéré Suzanne, qui s'efforce de partager sa présence auprès des différents occupants de la maison. Tous se montrent retenus dans leurs désirs, même lorsqu'elle offre sa bouche à Violette, pour échanger un tendre baiser sous le regard rieur de Dominique. Claude, pour sa part, s'est contenté de promener quelques instants les mains sur son corps, dans une suite de caresses distraites, qui lui ont arraché de petits cris de plaisir. Devenue la mascotte de la maison, elle se sent bizarrement protégée par sa nudité. Chacun respecte sa disponibilité. Elle comprend qu'il lui revient de s'offrir d'elle-même, lorsqu'elle capturera dans les regards un sentiment plus pressant que la tendresse attentionnée.

Lorsque le carillon de l'entrée a retenti, c'est sans la moindre gêne qu'elle s'est précipitée pour aller s'enquérir de cette visite tardive. Deux

jeunes gens piétinent sur le seuil, s'abritant tant bien que mal de la pluie qui trempe leurs vêtements de chasse. Derrière eux, un coûteux cabriolet rouge stationne en travers de l'allée.

Sans quitter des yeux les fesses menues qui s'éloignent, les visiteurs se sont présentés comme des relations de Claude. Bruns l'un et l'autre, ils ne doivent guère avoir plus d'une vingtaine d'années mais affichent l'assurance de jeunes gens habitués à être servis et obéis... Après une journée de chasse, ils prétendent saluer Claude sur la route du retour.

Leur ami ne semble pas positivement ravi de cette visite, mais accorde néanmoins une attention polie au récit de leurs exploits de la journée, relançant distraitemment la conversation de quelques remarques anodines. L'apéritif s'est prolongé sans qu'ils fassent mine de prendre congé. Suzanne a reparu, apportant un nouveau plateau de toasts, et se tient légèrement en retrait, derrière eux. Seule l'arrivée des jeunes femmes parvient à suspendre leur double monologue.

A l'issue de leur séance d'essayage, elles avaient résolu d'attendre la nuit tombée pour faire aux hommes une surprise coquine. Elles ne s'attendaient pas à les trouver en compagnie, et marquent un temps d'arrêt à l'entrée de la pièce. Elles sont l'une et l'autre pieds nus. Dominique porte une robe moulante, très courte, sur laquelle elle a bouclé une large ceinture de cuir brun. Le décolleté ne révèle que le haut de sa gorge, mais elle pourrait tout aussi bien avoir la poitrine découverte, tant le tissu élastique moule fidèlement chaque détail de ses seins. Sa tenue exclue tout sous-vêtement, et elle en paraît encore plus nue que la petite servante qui la fixe avec admiration.

A ses côtés, Violette fait figure de maîtresse de maison. Elle a soigneusement peigné en arrière ses longs cheveux roux, qui retombent en cascade flamboyante dans son dos. Une jupe sombre, assez ample, couvre ses jambes jusqu'aux genoux. Un épais chemisier sans manche, boutonné au col, emprisonne sa poitrine et ses hanches comme un corset. Elle tient la main de Dominique serrée dans la sienne. De l'autre, elle laisse pendre un grand foulard rouge contre ses jambes gainées de soie bleue.

Le silence s'est prolongé le temps d'absorber le choc de l'apparition. Un instant amusé, Pierre a présenté Violette comme son épouse, et Dominique comme sa maîtresse. Tout à leur inspection muette, les deux jeunes gens ne paraissent pas saisir l'ironie de la remarque. Nullement gênée, Dominique vient s'asseoir auprès d'eux sur le canapé, relevant sa robe pour sentir contre ses cuisses le contact frais du cuir. Violette a éprouvé une aversion immédiate pour les deux garçons au maintien

avantageux. Mais elle est surtout déçue de ce que leur présence vienne détruire l'agencement d'un plan de séduction mûrement préparé.

L'alcool aidant, elle se détend un peu. Pas plus que les autres participants obligés de la conférence, elle n'éprouve d'intérêt pour la chasse à courre, et la conversation l'agace. Malgré tout, elle s'efforce à une attention polie, d'autant que le récit de la journée semble approcher de sa conclusion.

— Les chiens menaient au sortir du bois. J'avais pris une bonne avance sur les autres, et Fabrice me suivait de près, sur le petit hongre noir de Père. J'ai reconnu, à la voix de la meute, que l'animal était cerné, et j'ai piqué des deux. En un instant, j'étais sur eux. Ils tenaient une biche de trois ans, et l'avaient projetée à terre. Vous auriez dû voir ça, c'était une véritable sarabande autour de la bête. La patte arrière brisée d'une morsure, la garce cherchait encore à se relever.

— Je suis arrivé au moment où tu tranchais la gorge, renchérit celui qui s'appelait Fabrice. La giclée de sang a taché l'encolure de mon cheval ! Elle se débattait encore, et elle en a projeté sur les chiens. Ils se sont léchés mutuellement, ça leur a permis d'attendre jusqu'à ce qu'on lui ouvre le ventre. Quelle fête on leur a donné !

Violette se sent vaguement nauséuse, en proie à une haine sourde que la politesse l'empêche de laisser éclater. Le plus jeune a détaché de son flanc un long couteau de chasse, qu'il présente à la ronde. Plutôt qu'un couteau, c'est une dague sans garde, affûtée comme un rasoir. Le manche présente longueur égale à la lame, une vingtaine de centimètres. Une tête de mouflon en orne la base, sculptée dans l'ivoire.

— C'est avec ça que je l'ai égorgée ! Annonce le jeune homme avec une pointe de sadisme.

Il fait passer l'objet dans les mains de ses hôtes, qui ne font aucun effort pour masquer leur répulsion. Lorsque l'instrument parvient à Violette, elle passe le doigt sur le fil et frissonne de dégoût. D'un geste méprisant, il le lui reprend des mains.

- Evidemment, ce n'est pas une arme de femme !

D'un geste, il a saisi Suzanne au poignet, et l'a basculée sur lui. Au tressaillement contre sa hanche, Violette a senti que Claude s'apprêtait à projeter son poing contre la figure réjouie de son vis-à-vis, et l'a retenu d'une pression ferme de la main. Inconscient de la tension qui s'est subitement installée, le jeune homme tient le corps nu de Suzanne pressé contre lui. D'une main, il lui emprisonne le sexe, tandis que l'autre maintient le plat de la lame plaqué entre les jeunes seins. La petite servante, paralysée de frayeur, implore du regard l'aide de Violette. Elle ne sait si

elle était encore tenue par sa promesse de docilité absolue, tant le froid de l'acier contre sa peau lui semble menaçant.

— Lequel je coupe ? Le gauche ou le droit ? Plaisante le jeune homme, s'efforçant de masquer d'un rire son excitation perverse.

— Cela suffit. Cette jeune fille est ma protégée, lâchez-la.

Le ton de Pierre trahit une rage froide, comme s'il se maîtrisait pour ne pas frapper.

Le jeune garçon a éclaté d'un rire mauvais, mais libère néanmoins sa captive.

— Je plaisante, bien sur ; j'aurais cru que vous en aviez suffisamment des deux autres, ajoute-t-il d'un ton sarcastique qui masque mal sa déconvenue.

Violette s'est levée pour reconforter Suzanne entre ses bras. Les deux jeunes gens, renversés dans le canapé, se cachent derrière un sourire suffisant. Elle tient là l'occasion d'éprouver sa force nouvelle.

— Si c'est ça qui vous excite, je suis prête à vous satisfaire. Après, vous pourrez aller vous masturber ailleurs ! Donnez-moi ce couteau.

— Attention ça coupe ! Plaisante lourdement celui qui s'appelle Fabrice.

L'autre lui tend néanmoins le poignard, dont elle se saisit prudemment, s'efforçant de maîtriser son appréhension. Elle tient l'arme contre sa poitrine, éprouvant du doigt le fil acéré. Voilà ; nous y sommes, pense-t-elle, sous les regards qui tentent de deviner ses intentions.

Elle est allée éteindre le grand plafonnier, et, guidant Suzanne de la main, l'assied au bord de la table basse. Ainsi placées, elles se découpent dans la faible lumière d'une lampe décorative, alors que le cercle des voyeurs reste dans l'ombre. Le feu se reflète et ondule dans la cascade de ses cheveux ; il allume des éclats d'or sur la peau de la petite servante. Violette lui a confié l'arme tranchante, et la guide pour qu'elle la tienne dressée devant elle, le manche appuyé sur le bois de la table. Suzanne se tient droite et tendue, éloignant autant qu'elle peut de la dague ses jambes écartées. Elle la présente légèrement inclinée en avant, tout près de son sexe ouvert. Violette s'est agenouillée devant elle, la pointe de l'arme touchant presque sa poitrine, et pose les mains sur les épaules de la jeune fille, puis sur ses hanches. Bras repliés, elle tente de mémoriser la position de son corps.

— Maintenant, tu dois me faire confiance, et je vais te faire confiance, dit-elle en se relevant, tandis qu'elle se bande les yeux du foulard rouge.

Mains posées derrière la nuque, elle a fait un pas en avant, en direction de la jeune fille pétrifiée. L'ourlet de la jupe passe au-dessus de l'arme, la



frôlant au passage. Violette fléchit les jambes. La dague disparaît dans les plis qui se déposent par vagues sur les cuisses de Suzanne. Chacun retient sa respiration, les uns fascinés, les autres trop surpris pour tenter la moindre mise en garde.

La pointe acérée transperce l'étoffe tout près de la ceinture, arrachant au feu un bref éclat de braise. Violette bascule en arrière, se retenant de ses avant-bras, jusqu'à ce que la lame ait entièrement ouvert la jupe. Plusieurs fois, elle répète son manège, recluse au plus profond d'une concentration aveugle. Elle a totalement oublié les deux intrus qui la fixent maintenant avec effarement. Elle s'efforce de ne penser qu'au contact de ses mains sur les épaules de Suzanne, et à la morsure froide de la lame. Maintenant, ils peuvent voir, à chaque gémissement, l'acier brillant frôler la peau tendre des cuisses, venir se planter de nouveau dans le tissu déchiré, et prolonger jusqu'en bas la coupure dans un froissement cruel.

Bientôt le devant de la jupe est totalement lacéré. Violette en écarte les lambeaux de part et d'autre de la taille, et tire d'un coup sec pour s'en libérer. S'accordant une première récompense, elle exhibe ses jambes, gainées de soie bleue jusqu'à mi-cuisse. Dans un sourire, elle se rappelle la caresse coquine de Dominique, lorsqu'elle a rabattu l'ourlet des bas, pour ménager un bandeau de peau nue sous de la culotte de satin.

Pierre, à demi rassuré, s'est éclipsé un instant ; lorsqu'il se rassied, une musique douce et sensuelle emplit la pièce. Jambes écartées, Violette ondule du bassin, légèrement arquée vers les spectateurs. Sa tête rejetée en arrière, barrée du trait sanglant du foulard, anime la crinière rousse d'un lent balancement. Elle se donne en victime impudique au caprice des voyeurs, offrant ses longues jambes voilées de bleu et la peau claire de ses cuisses. Ses doigts courent sur leur face interne, tirant au passage vers le haut la légère culotte, et la plaquant sur son pubis. Son mouvement fait plus lent, se chargeant d'attente et d'inquiétude.

Dans un abandon sensuel, Violette a fait un pas en avant. Ses mains tâtonnent à la recherche des épaules de Suzanne. Elles s'en saisissent tendrement. Ses jambes fléchissent, comme si elles se dérobaient sous elle. La voici en équilibre sur la pointe des pieds, cuisses écartées pour ne pas heurter la table, fesses frôlant ses talons. Elle sait que le moindre faux mouvement jettera sa poitrine sur l'acier mordant, dont elle devine la froide pression contre son corps. Elle écoute la respiration rauque de la jeune servante, alors que la pointe de la dague approche sa gorge, à la frôler. Intuitivement, elle se sait parvenue au point critique.

Retenant son souffle, elle fait pivoter son torse sur la lame prise entre ses seins. Une légère résistance l'avertit que l'acier pénètre l'échancrure du col, tranchant un mince fil contre sa peau. Elle revient en arrière, et se haussant légèrement des cuisses, recommence la manœuvre délicate. Sans répit, elle soulève sa poitrine à la rencontre du métal glacé. Les spectateurs attentifs regardent les boutons du corsage se détacher un à un par le haut, creusant un décolleté qui s'élargit à mesure. Dans un élan de confiance aveugle, elle offre son corps à la blessure qui sanctionnera la moindre maladresse. Les seins comprimés se libèrent, repoussant les pans de l'étoffe épaisse, de plus en plus exposés à la morsure de l'arme. La lame court encore au creux du plexus et contre le ventre plat, caresse méchante et vicieuse. Enfin, Violette est debout, et elle sait que plus rien ne retient son corsage ouvert. Des deux mains, elle l'écarte sur sa poitrine, le fait glisser par-derrière le long de ses bras. Elle inspire profondément. L'air lui brûle la gorge. Ses seins indemnes, brièvement frôlés du fil de la dague, ne s'en dressent que plus fièrement. Au bénéfice des spectateurs, elle y porte les paumes et en fait saillir les tétons. Elle attend que sa respiration se calme, s'abandonnant au rythme de la musique, et se caressant les seins.

Tous se tiennent cois, admirant le corps dénudé, barré de noir à hauteur du sexe. Dominique s'est déplacée entre Claude et Pierre. Elle sent l'appréhension qui les quitte et l'excitation qui les gagne, au frôlement insistant de leurs mains sur ses cuisses. Dans l'obscurité, elle a tiré la robe contre son ventre, laissant libre cours à leurs caresses tandis qu'elle porte les mains de part et d'autre, vers leurs ceintures. Face à elle, elle ne perçoit des deux jeunes gens que les ombres, qu'elle se plait à imaginer tourmentées de désir.

La mélodie s'arrête, et une musique nouvelle s'élève, rythmée d'une percussion sourde. Violette porte les mains à son sexe sous le satin brillant, puis à ses hanches. Il faut maintenant aller jusqu'au bout. Des paumes, elle cherche la tête de Suzanne, et ses doigts se referment sur les boucles folles, avant de descendre en caresse vers son cou. Alors qu'elle amène l'intérieur de sa cuisse à la rencontre de la lame, elle sent battre le sang de son artère fémorale. Le danger lui donne une étrange sensation de maîtrise, qui balaye toute appréhension. Elle imagine les regards braqués sur elle, dont certains attendent sans doute de voir jaillir le sang. La sensation de s'offrir si parfaitement semble se condenser dans la chaude humidité de son sexe. Elle devine, plus qu'elle ne le sent, le contact à la lisière du satin. Une attente pressante et dure se noue dans sa poitrine.

Portant le bassin en avant, elle se laisse descendre sur la dague en réprimant l'envie de protéger son sexe de la main. Par-dessus la musique, l'étoffe crisse en se déchirant sur l'aine. La brûlure attendue, d'abord insignifiante, se mue en un long trait de feu au côté de son pubis. La lame achève de trancher le bord de la soie, au plus près de sa peau. La brûlure lui arrache des larmes qui se perdent dans l'étoffe du foulard. Un pan du sous-vêtement se rabat en avant, dévoile le sommet de la toison rousse. Ses doigts n'y rencontrent que des perles de sang, blessure bénigne. Luttant contre les frissons qui la gagnent, elle livre son autre cuisse à la douleur qu'elle ne connaît maintenant que trop bien. L'acier pénètre de nouveau la fine protection de satin, la mordant une seconde fois au bas ventre. Attisée par l'inquiétude, la brûlure est plus intense encore. Violette a cru perdre connaissance. Avant de défaillir, elle se rejette en arrière dans un ultime réflexe de conservation. Mais l'arme a achevé son œuvre. Mollement, le vêtement sectionné des deux bords se détache de son ventre et glisse entre les cuisses écartées. La toison émerge comme une fleur rousse, éclore des longues jambes de soie bleue.

Tremblante, la jeune fille a porté les mains sur l'arrière de sa tête, et dénoue le bandeau. Deux étroites lignes sanglantes encadrent le triangle frisé du pubis, soulignées de la lueur rouge du feu. Elles rehaussent, comme en écho, la fente rose, offerte, au sommet de ses cuisses. Son premier regard est pour Suzanne, immobile et muette dans un sanglot contenu. De grosses larmes roulent sur ses joues. Elle lui prend la tête entre les paumes, et la jeune fille approche la bouche, pour éteindre de la langue le sang qui perle des coupures. Violette accroche brièvement le regard de Dominique, brillant d'excitation dans le noir. Elle ne peut voir les doigts qui se disputent son sexe, ni les mains, qui s'activent sur les membres dressés. Elle exhibe son corps blessé, désirable, et hors de leur atteinte. Elle se dresse devant eux, prenant plaisir à les provoquer de son ventre, tendu vers la bouche de Suzanne.

La douce caresse de la langue est descendue de son bassin vers l'ouverture des lèvres. Elle l'encourage de son mieux, consciente que son excitation se propage au cercle invisible des spectateurs. Dressée entre les corps dénudés, la dague est le prix de sa victoire. Elle prend le trophée des mains de la petite servante, et le plante d'un coup dans le bois, au plus près du sexe de la jeune fille. Seul le manche sculpté dépasse d'entre les cuisses. Les caresses habiles de Suzanne l'ont amenée au bord de la jouissance. Elle résout de satisfaire son désir dans une ultime provocation.

Tirant sur les boucles sombres, elle se libère de la bouche gourmande. Ses cuisses emprisonnent les hanches de Suzanne. Agenouillée sur la table, elle presse son corps contre le sien. Elle ferme les yeux, et porte la tête en arrière, cambrant les reins et faisant cascader la toison rousse dans son dos. La tête sculptée du mouflon s'insinue sournoisement entre les lèvres intimes. Un instant, elle savoure le contact de l'ivoire, encore tiède du toucher de la jeune fille. Puis elle finit de s'empaler sur le manche dur, qui lui emplit le sexe. Rouvrant les yeux, elle voit les regards qui la fixent, par-delà le mur de pénombre. Ils lui renvoient l'intensité de son désir. Serrée contre son amie, elle frémit de sentir son corps nu frotter les seins d'une autre fille. Elle ne songe plus qu'à satisfaire son plaisir. Ses cuisses s'animent contre les hanches de Suzanne, son ventre s'élève et retombe dans un rythme de plus en plus rapide sur le manche luisant du poignard. Triomphante et impudique, elle chevauche l'objet dompté qui jaillit des cuisses de la fille comme de celles d'un amant.

Suzanne a vainement tenté d'atteindre sa bouche, trop haute pour elle, et embrasse les seins qui ballottent à hauteur de lèvres. La caresse décuple le désir de Violette, Ses mains se referment sur la poitrine de la jeune fille, la plaquent de dos à la table. Enfin parvenu au point de non-retour, son ventre durci se noue contre celui de son amie. Sous les spasmes qui la secouent, elle porte son regard droit vers l'endroit d'où elle sait que les deux jeunes gens la regardent. La jouissance la submerge à cet instant, projetant sa tête de côté, et envoyant voler ses cheveux roux.

Presque aussitôt, elle est sur pied, et marche vers l'interrupteur, ramenant dans la pièce une lumière vive, qui lui fait cligner des yeux.

— Maintenant dehors, les blancs-becs! Ordonne-t-elle à l'intention des jeunes gens écarlates, qui n'attendent pas d'être raccompagnés pour s'éclipser discrètement.

Prenant tendrement Suzanne par les épaules, elle l'a assise tout contre elle, sur le canapé récemment libéré. Face à elle, Dominique n'a pas pris la peine de rabattre sa robe sur son sexe, ni éloigné les mains de l'entrejambe découvert de ses compagnons. Effondrés dans leurs sièges, ils la contemplent Violette avec admiration.

— Ma foi, on dirait que vous avez pris du bon temps, mes cochons ! Assène-t-elle, pour couper court à tout compliment.

Pierre s'apprête à parler. A son regard, Violette sait qu'il va lui livrer la confidence attendue. Mais déjà, elle est debout, entraînant Suzanne.

Pierre se repousse sans un mot dans son siège, contemplant les filles enlacées qui s'éloignent vers la chambre de Violette.

La dague est restée fichée dans le bois de la table. Elle y est toujours, à ce qu'on m'a dit...

## Chapitre 7

### Sophie

Claude a investi la régie vidéo, et se familiarise avec les curseurs, interrupteurs et voyants qui commandent les caméras disposées dans les combles. Les huit écrans, fixés en hauteur, diffusent leur lumière changeante dans le local, autrement plongé dans la pénombre.

Aucun recoin de la vaste salle ne semble échapper à l'œil indiscret des caméras.. Claude tente un panoramique sur la troisième, puis zoome vers la vitrine orientale. Impec, pense-t-il. Parmi les objets exposés, l'un d'eux retient son attention ; Il fait pivoter la caméra la plus proche, et réduit le champ pour l'examiner. C'est un gracieux olisbos d'ivoire, enrichi de quelques incrustations de nacre. La référence sexuelle en est très stylisée. Les formes ont été adoucies, sans être totalement gommées. Une abstraction dont la signification n'apparaît plus qu'à travers la destination devinée de l'objet. Paradoxalement, il en émane une sorte de grâce féminine, transposée à échelle réduite.

— Je vois que tu t'instruis ! ironise une voix dans son dos.

Dominique observait depuis la porte le jeu des doigts sur la console, et l'image renvoyée par les écrans.

— Un de ces jours, je te montrerai le mode d'emploi... ajoute-t-elle. Claude ne peut discerner s'il s'agit d'une promesse ou de la conclusion de la plaisanterie.

— Ce serait un plaisir, répond-il en matière de compliment.

Il s'est tourné vers Dominique. Elle sort de la douche, et, les cheveux encore humides, porte un déshabillé de soie blanche. Le vêtement ample, opaque, s'arrête à mi-cuisse. Deux fines bretelles retiennent le profond décolleté droit juste au sommet de la poitrine qui repousse l'étoffe.

— Tu es décidément très attirante, ce matin, renchérit Claude, soulignant sa remarque d'un regard de haut en bas sur la silhouette de son amie.

— Arrière, concupiscent ! La bible dit : « La femme de ton voisin ne désireras. »

— Et il n'existe aucun commandement interdisant à la femme de désirer le mari de sa voisine ! Objecte Claude, en soulignant l'injustice divine.

— C'est comme ça... Tu me le prêtes, demande Dominique en désignant le pupitre de commande.

Avec un haussement d'épaules, Claude cède sa place à regret. Le glissement de l'étoffe qui remonte sur les cuisses de Dominique le dédommage de sa complaisance forcée.

Dominique a tripoté quelques curseurs, avec des résultats étonnants, dont le plus abouti leur fait découvrir que trois personnes occupent la vaste salle de l'étage. Violette, assise devant la grande table de verre, griffonne des notes sur un cahier. Dominique pousse l'installation à ses limites en tentant de lire ce qu'elle écrit. Elle focalise la caméra sur la main qui court contre le papier, mais ne peut rien obtenir de plus que la couleur de l'encre, bleue.

A une dizaine de mètres, dans la perspective de la charpente, Pierre est à demi allongé sur un des immenses blocs de mousse habillés de velours blanc. Au mouvement de ses lèvres, on devine qu'il parle. Claude s'approche pour régler la commande du son. La voix de Pierre emplit la petite pièce, accompagnée de bruits diffus de papier froissé. Ils restent un instant interloqués. Ils n'imaginent pas Violette prenant, sous la dictée, les instructions pour le lancement d'une O.P.A. Du reste, un autre écran montre qu'elle a interrompu son écriture, pour fixer un point situé derrière Pierre. Dominique fait pivoter une autre caméra, dont elle élargit le champ.

— Allons bon ! Elle est là aussi, la coincée !

La jeune secrétaire se tient debout derrière Pierre, noircissant d'une écriture nerveuse les feuillets d'un petit bloc. Comme d'habitude, elle est vêtue strictement d'une robe bordeaux, fermée sur le devant, et d'un chemisier blanc boutonné au col. Les cheveux châtain tirés en chignon contre sa nuque, et des lunettes à large monture soulignent encore son air prude.

— En voici au moins une qui ne risque pas de se faire violer, remarque méchamment Dominique.

— Quoi que... Tout en parlant, elle a resserré le champ sur la jeune femme, et fait pivoter lentement la caméra de haut en bas. La secrétaire pince les lèvres dans un sourire revêche, mais le visage allongé est plutôt agréable. Un nez fin, légèrement retroussé, un front haut et des sourcils étroits à la courbe élégante lui confèrent un charme indéniable. La poitrine, continue à détailler Dominique en suivant le mouvement de la caméra, est plutôt ronde, sans être réellement opulente. La taille s'évase joyeusement, en transition vers la courbure des hanches. Les jambes paraissent

longues, quoi qu'on ne puisse en discerner que les mollets habillés d'un collant ou de bas sombres, sous l'ourlet de la robe.

— Un joli petit lot qui se perd ! Confirme Claude, qui a suivi attentivement la séquence.

— Peut être pas perdu pour tout le monde...

Pensivement, Dominique élargit aux trois personnages le champ d'une nouvelle caméra. Violette se penche de nouveau sur son travail. Pierre dicte, et la jeune secrétaire prend les notes.

— Comment s'appelle-t-elle déjà ?

— Sophie, je crois, la renseigne Claude, qui s'en souvient lui-même en raison de la racine grecque de la sagesse.

Dominique s'est levée du pupitre, et se dirige vers la porte, dans un froissement de soie qui provoque chez Claude un serrement de gorge.

— Tu sais comment on enregistre avec ce truc ? Demande-t-elle d'une voix songeuse.

— Je pense bien !

Claude a repris sa place avec gratitude. Du doigt, il effleure les boutons de mixage. Un voyant s'allume successivement sous chacun des écrans.

— Alors, moteur ! Annonce ! Première ! Déclame Dominique en tirant la porte derrière elle.

Les pas se sont éloignés en direction des combles. Claude règle les caméras pour obtenir un échantillon de vues significatives. Il lance l'enregistrement sur un plan d'ensemble.

Nus pieds, Dominique pénètre dans l'immense salle. Elle n'a de projet précis que pour ses premiers mouvements. La suite dépendra de la finesse de réaction de Pierre. De Violette aussi, peut-être... Elle jette un coup d'œil discret aux caméras. L'attention de Claude doit être en éveil ; Pour ça, on peut lui faire confiance...

Elle entre dans le champ par le côté gauche, et marche vers l'espace de repos où Pierre est assis. Jambes étendues, dos calé contre une pile de coussins, sa position évoque un pacha oriental ou un riche colon. Absorbé par sa dictée, il semble à peine la remarquer quand elle vient s'allonger de dos à ses côtés. Elle a bien pris garde à ne pas trop retrousser le déshabillé, qui expose déjà la majeure partie de ses jambes. Elle s'étire comme une chatte, vient lover sa tête contre les cuisses de Pierre. Machinalement, la main est descendue se poser sur le visage tourné vers lui.

Claude règle un plan serré vers le couple, et bascule de caméra. Tantôt la main de Pierre caresse distraitement les boucles blondes, tantôt les



doigts se promènent sur l'arête du nez et les lèvres de Dominique. Elle leur envoie au passage de petits baisers d'oiseau. Pierre a pris conscience de la présence chaude et câline contre lui, et sa concentration s'en ressent. A la troisième rectification, Sophie a levé les yeux de son bloc, et, à la vue de la jeune femme, elle marque sa surprise d'un haussement de sourcils.

Elle est de nouveau replongée dans ses notes. La main de Dominique s'élève et saisit le poignet de son ami. Lentement, mais fermement, elle guide Pierre vers le décolleté du déshabillé. Il répond complaisamment à cette avance sans équivoque. La caresse s'attarde sur le triangle de la gorge, puis descend vers haut de la poitrine, paume à plat, soulevée par la respiration régulière de la jeune femme. Dominique s'est cambrée, poussant sa tête contre Pierre. Elle remonte les épaules sur ses cuisses. La main se coule naturellement sous le déshabillé ; les doigts effleurent la pointe des seins.

Au repos, ce sont deux mamelons doux et fermes qui offrent à la caresse leurs courbes amorties. La paume de Pierre s'attarde sur l'un, puis sur l'autre, sensible aux extrémités qui se dressent sous le frôlement. Dominique a fermé les yeux. Basculant la tête, elle laisse échapper un soupir. Pierre a interrompu sa dictée. Le regard de la jeune secrétaire se pose sur le haut du déshabillé, fixe la main qui déforme l'étoffe. Elle rougit et détourne les yeux. Surprise par le silence soudain, Violette, qui s'est retournée, contemple la scène avec amusement.

— Changez de page, mademoiselle, demande Pierre d'une voix où perce une pointe de fantaisie.

La secrétaire s'exécute, repliant le feuillet en cours. Les yeux baissés, elle pose le stylo contre le papier, dans l'attente de la dictée.

— Je referme les mains sur les seins de ma maîtresse. Commence-t-il. Ils sont frais, encore légèrement humides de sa toilette. J'aime à en agacer les tétons, du bout des doigts, et percevoir le frémissement en retour. Puis les abandonner un instant, faire glisser ma main plus bas, vers le ventre ou au contraire plus haut, vers la gorge. Ensuite, revenir les serrer doucement ou plus fermement. Les animer d'une légère rotation, puis relâcher mon étreinte en caresse sur leurs bouts durcis. Retenir mon envie de rabattre l'étoffe qui les masque et de presser sur eux mes lèvres.

Joignant le geste à la parole, Pierre a poursuivi l'exploration de la poitrine de Dominique, qui exprime son plaisir par de petits cris amusés. Les bretelles glissent de ses épaules, découvrant le sommet de ses seins jusqu'aux aréoles roses. Après un instant de confusion, la jeune secrétaire

a recommencé à écrire. Ecarlate, pressant le bord du bloc contre sa taille, elle s'efforce de ne pas lever les yeux de la page.

— Progressivement, continue Pierre, j'abaisse le déshabillé sur le haut du ventre. Dominique m'aide de ses reins cambrés, dégage ses épaules. La soie se froisse dans un crissement. Je sais que mon amie aime à montrer son corps. Sa sensualité s'éveille à la seule pensée qu'elle s'expose, nue. J'offre le spectacle de sa poitrine à Violette, qui nous observe avec envie.

— Et à Claude. Complète Dominique dans un souffle.

— Et à Claude... dont je devine qu'il fut ou sera brièvement son amant, puisqu'il le désire tant ! Je pose mes lèvres au cou de Dominique, et les remonte vers sa tempe. Je la prends dans mes bras pour redresser son torse et l'attirer sur ma poitrine. Elle se laisse aller contre moi. Ses reins reposent sur ma hanche et je la retiens, d'un bras, légèrement inclinée en arrière. L'un de ses seins presse de côté ma chemise. Elle a ouvert les yeux. Elle regarde Violette qui lui rend son regard. Elle a eu un petit mouvement des fesses. Ses genoux sont un peu fléchis, et l'étoffe a glissé sur ses jambes, dévoilant ses cuisses. Son ventre est dénudé par le haut, jusque sous la petite cuvette du nombril. J'y pose la main. Il est aussi chaud que ses seins sont frais. Elle a eu un petit tressaillement. Elle se tourne vers moi pour m'offrir ses lèvres. Je m'apprête à y poser les miennes...

Dans la régie, Claude observe les écrans, dont il joue adroitement, alternant les plans pour la bobine master qui tourne devant lui. Les amants enlacés balancent l'un contre l'autre. Violette, en jupe et chemisier, se tourne de côté. Un coude sur la table, le menton au creux de la paume, elle affiche un plaisir amusé. Le regard de Claude s'attarde sur la ligne de ses jambes croisées, découvertes haut par la robe courte. Voici deux jours qu'il tente en vain de s'inviter pour la nuit dans sa chambre. Elle ne paraît pas fâchée, mais semble plutôt craindre un attachement trop rapide. Claude approuve intérieurement, alors que se mêlent dans son esprit le corps provoquant Dominique, à demi dévêtu sur l'écran, et le souvenir de la nudité tendrement offerte de Violette. Leurs visages et leurs silhouettes alternent, se confondent dans ses fantasmes nocturnes.

De nouveau les écrans, face à lui. Une caméra montre en gros plan le visage de Sophie. Plusieurs fois, au cours des dernières minutes, elle a levé la tête de son bloc-notes, comme pour vérifier de ses yeux l'objectivité de la dictée. Sa rougeur s'est légèrement estompée, et ses lèvres se sont desserrées. Elle y passe rapidement la langue. Profitant du baiser qui prolonge le silence de Pierre, elle épie maintenant l'étreinte des amants.

Son regard s'attarde sur les formes douces de Dominique. Sophie... Sapho, pense Claude, réjoui par sa trouvaille. Elle a retiré les lunettes et son visage s'en trouve aussitôt embelli, éclairé par la lueur de désir inavoué, qui fait briller son regard et lui rougit les lèvres.

— Je pose ma main sur la jambe de Dominique, reprend Pierre. Tout contre sa cheville. Elle sait qu'elle va remonter, mais pas tout de suite. Je frôle un mollet, puis l'autre, du dos des doigts, tentant de provoquer de petits tressaillements. J'emprisonne de ma paume un genou. Je m'y attarde, en caressant de l'autre main l'épaule qui presse mon bras. Mes doigts s'aventurent un instant au bas de la cuisse, puis reviennent ; Remontent à nouveau, un peu plus haut, cette fois. Dominique laisse aller la tête contre ma poitrine, et ma joue frôle ses cheveux. Ses bras enlacent mon torse, mains appliquées contre mon dos. Je prolonge le voyage de ma paume, montant puis descendant, tantôt sur le dessus, tantôt sur l'intérieur de la cuisse, gagnant chaque fois un peu plus vers le haut. Mes doigts touchent enfin le déshabillé ; j'en remonte lentement l'ourlet. Dominique a un petit miaulement de plaisir. Elle serre les bras sur mon dos, plaque les seins à ma poitrine. Ses genoux ont basculé de côté ; elle écarte les jambes pour hâter la progression de ma main. Violette s'est approchée, face à nous. Le déshabillé est maintenant repoussé au plus haut des cuisses. Il ne peut plus dissimuler l'ouverture rose, où vient mourir ma caresse. Mes doigts emprisonnent un instant les lèvres intimes, elles y déposent un baiser humide. Je ramène l'étoffe encore plus haut, en un petit tas froissé sur le ventre, dévoilant pour Violette les courtes frisures du pubis.

Depuis un moment déjà, Pierre dicte en pure perte. La jeune secrétaire a cessé de prendre des notes. Appuyant nerveusement le carnet sur son ventre, elle boit du regard le corps de Dominique, progressivement révélé. Aux brusques crispations de ses doigts, à l'excitation qui fait trembler son torse, Violette devine que Sophie ressent chaque caresse comme appliquée sur sa peau. Charitablement, elle lui retire des mains le bloc et le stylo devenus sans objet. La jeune fille semble découvrir sa présence et lui adresse un sourire reconnaissant. Prés d'elles, Les amants ont basculé de côté, Dominique étreignant Pierre dans une caresse langoureuse.

Prenant garde à ne pas l'effaroucher, Violette effleure des paumes les tempes de Sophie. Ses mains se referment sur le chignon serré. Sophie l'aide à le dénouer. Il se déroule dans le dos en un long écheveau châtain. Violette le ramène en deux rivières sur la poitrine où il vient encadrer de douceur le beau visage ovale. Tendrement, elle attire contre elle la jeune femme consentante. Leurs joues se frôlent. Violette taquine d'un baiser la

commissure des lèvres entrouvertes. Elles ne bougent plus, écoutant Pierre et Dominique rire et gémir au fil de leurs jeux.

Dominique a ouvert la chemise de Pierre et le tient prisonnier sous elle. Se retenant des bras tendus, elle masse sa poitrine de la pointe des seins. Ni l'un ni l'autre ne semble disposé à des caresses plus précises. Ils ne jouent qu'à aiguïser leur désir et celui des filles qui les épient. Au frémissement de la joue de Sophie, Violette sait qu'ils ont touché leur cible. Toute réserve évanouie, la jeune secrétaire ne parvient plus à cacher son émoi.

C'était au tour de Violette de mener le jeu qui se noue. Comme un bon chien de chasse, il lui revient de rapporter le gibier à ses maîtres, avec l'espoir de profiter des miettes du repas. Sans précipitation, elle se défait de l'étreinte lâche de Sophie. Elle recule d'un pas, gardant les mains sur les épaules de la jeune secrétaire.

— Je vais te retirer ta robe, prévient-elle, en s'agenouillant pour commencer à en défaire les attaches, depuis le bas.

La femme a acquiescé distraitement, les yeux fixés sur Dominique et Pierre. Ils ont roulé l'un sur l'autre, et se tiennent imbriqués, en chien de fusil. Pierre, encore à demi vêtu, couvre des mains les seins de sa maîtresse. Entre deux soupirs, ils observent les filles à la dérobée. Violette s'active sur les boutons, écartant par-devant les pans de la robe. Parvenue au col, elle défait soigneusement l'agrafe et quête un ultime acquiescement. Elle dégage le vêtement des épaules et le laisse tomber à terre.

Toute de douceur pour ne pas effaroucher Sophie, elle retrouve des gestes anciens, jamais oubliés. Ses ongles frôlent les joues, repoussent des cheveux épars. Elle entrouvre les lèvres, approche lentement sa bouche dans une prière muette. La jeune femme a relevé la tête. Leurs souffles se mêlent. Elles se caressent mutuellement du bord de leurs lèvres gonflées. Violette a passé une main sous la nuque de Sophie, attirant tendrement sa bouche. Leur baiser se noue et se prolonge. De trois doigts entre leurs poitrines qui se frôlent, elle entreprend de déboutonner le corsage.

Elles défont l'étreinte de leurs langues, Violette s'écarte doucement. Complice, Sophie achève de retirer le chemisier. Violette est passée derrière elle, la tenant aux épaules. Dans un simulacre de violence, elle la tourne vers Dominique, comme en offrande. En culotte et soutient-gorge brodés, Sophie mime la soumission. Ses bas de résille sombre sont rabattus en ourlet sur le haut de ses cuisses. Elle relève la tête. Son regard brille de désir.

Dominique a fait un petit signe du menton. Les mains de Violette quittent les épaules, pour saisir l'attache dorsale du soutien-gorge. Sans que Sophie s'en défende, elles défont l'agrafe et s'avancent pour abaisser les bonnets, libérant la poitrine pleine. Les doigts s'attardent dans une caresse coquine qui fait saillir l'extrémité des seins. Sophie se cambre de plaisir.

Sur l'écran de contrôle, Claude observe le jeu des jeunes femmes, l'une à moitié nue, l'autre encore habillée. Les mains de Violette prolongent leur jeu sur les seins de sa victime qui tourne la tête à la rencontre de sa bouche. Le temps de ce baiser inconfortable, Violette a déplacé sa caresse de la poitrine vers le ventre. Réduit à l'état de voyeur, Claude enrage de se trouver bloqué dans la régie. Un autre écran montre Pierre et Dominique, maintenant allongés côte à côte, le regard tourné vers les filles. Une main de Dominique flatte l'entrejambe déformé du pantalon. L'autre enveloppe sa chatte, les doigts touchant les lèvres moites. Sophie se débat faiblement. Violette pousse son avantage. Elle a passé les doigts sous la culotte de satin, sa main y disparaît jusqu'au poignet. Aux palpitations qui agitent l'étoffe, Claude la devine peignant des ongles la toison de Sophie, en prélude à des attouchements plus osés.

Sophie s'est abandonnée contre Violette, sa tête repose contre sa joue. Par-delà le voile des cheveux elle devine la main de Dominique qui joue avec son propre désir, en miroir au mouvement des doigts qui s'enhardissent sur son sexe. La jeune secrétaire presse son ventre à la rencontre de la caresse. Elle commence à gémir faiblement. Tout doux, pense Violette, il faut laisser Sophie à Dominique. Quant à Pierre... Elle a levé les yeux et rencontre le regard calme de l'homme, qui n'a pas cessé de la fixer, elle. Elle brise sa caresse, et se baissant, fait glisser la fine culotte au bas des jambes galbées. Les caméras espionnent le léger renflement du pubis épilé en losange, la cicatrice luisante et rose où se porte une main impatiente.

Violette a poussé Sophie en avant. Elle trébuche maladroitement, vêtue de ses seuls bas. Ensemble, elles viennent butter sur la couche où reposent les amants. Les bras de Dominique se sont refermés sur la fille dénudée, pressant un sein contre sa bouche. Violette a saisi une main de Sophie, la plaque au sexe de son amie. Elles roulent de côté, se frottant l'une l'autre dans une étreinte passionnée, abandonnant l'homme étendu à leurs flancs. Maintenant ! Décide Violette. Elle se redresse au-dessus de Pierre, porte les mains à l'ourlet de sa robe. D'un geste, elle la remonte sur ses seins et s'en débarrasse les épaules, l'envoyant voler par-dessus sa tête. Dessous, elle est entièrement nue.

Elle se couche sur Pierre qui l'accueille de ses bras tendus. Ce qu'un frère a fait, un autre peut le défaire ! Les bras puissants de Pierre la plaquent contre lui, leurs poitrines se soudent. Ils se tiennent désespérément serrés, secoués par ébats désordonnés des femmes. Pierre s'accroche à Violette, cherche sa bouche et la trouve. Vainement, il tente d'aiguillonner son esprit pour refréner le désir qui tend son sexe contre le ventre nu de la jeune fille. Mais elle bouge, maintenant, elle ondule, frottant du pubis le membre rigide sous elle. La raison de Pierre bat en retraite, vaincue. Violette se soulève pour dégrafer le pantalon et extraire la verge des sous-vêtements. Elle s'arrache à l'étreinte pour venir le chevaucher, vulve plaquée le long de son pénis, se frottant à lents coups de reins. Levant les bras, Pierre a saisi les petits seins dans ses paumes. Elle ne cesse de mouvoir son ventre d'avant en arrière, caressant le sexe de l'homme du bord de ses lèvres humides. Pierre sent monter l'orgasme, et, en même temps, réalise que ce n'est plus un jeu.

— Violette, attends ! commence-t-il, tu dois savoir d'abord...

— Je sais déjà, grand frère ! S'il te plaît, sois doux...

Elle s'est soulevée à genoux au-dessus de Pierre. Fermement, elle prend la verge de la main, et l'applique à l'ouverture de son sexe. Prévenant, Pierre ne bouge plus. Les yeux clos, elle a fléchi les jambes, et se laisse descendre sur le membre tendu, s'en pénètre lentement. Cette fois, il n'y a pas de douleur, mais un glissement soyeux et chaud dans son corps. Jamais elle n'aurait cru qu'il existe tant d'espace en elle, et si doux. Elle se resserre, se relâche, découvrant comment faire courir des contractions le long du membre englouti. Pierre inspire profondément. Ses mains s'accrochent aux hanches, remontent vers les épaules, lui redescendent le long du dos, puis contre les fesses. Elle emprisonne des paumes le visage auquel elle se donne. Elle s'allonge sur sa poitrine, lèvres collées contre sa joue. Elle ne bouge plus que de l'intérieur.

Près de leurs corps en communion, Dominique et Sophie poursuivent leur étreinte, telles deux lutteuses emmêlées. Aux halètements qu'elles ne contrôlent plus, Violette les sait parvenues au bord de la jouissance, chacune lèvres pressées contre le sexe de l'autre.

Violette a recommencé d'onduler sur Pierre en longs glissements sensuels. Le gland frôle le bord de sa vulve, prêt à lui échapper, puis elle l'absorbe de nouveau tout au fond d'elle-même. Pierre a passé la main entre leurs corps, et la masse doucement, tout contre son pénis. Elle s'abandonne à petits cris. Son ventre se contracte. Pierre geint faiblement ; son souffle s'accélère. Bouche pressée contre la joue de son frère, Violette recueille sur ses lèvres la saveur salée de larmes qui ne sont pas

les siennes. Un élan de gratitude la plaque au corps chevauché, elle accélère la danse de son bassin, déjà parvenue au point de non-retour. Pierre desserre subitement ses bras. D'un même mouvement, ils se défont, basculent de côté. Se soulageant en longs gémissements, elle jouit contre la main refermée de Pierre dont le sperme lui éclabousse la poitrine.

Il faut plusieurs minutes à Violette pour reprendre pied dans la réalité. La main de Dominique se promène sur le haut de ses fesses. C'est une caresse tendre et complice. Elle roule de côté pour la contempler, couchée de flanc, enlaçant d'un bras Sophie, étendue. Le déshabillé blanc est encore chiffonné autour de son ventre.

— Claude, si tu montais, maintenant ! Lance-t-elle vers la caméra.

Il n'a fallu qu'un instant à Claude pour parvenir auprès d'eux. Sophie s'est retournée pour dévisager le nouvel arrivant, qui lui renvoie un regard déluré.

— On dirait que Sophie ne t'est pas indifférente, remarque Dominique. Sophie, je te présente Claude.

Le garçon s'approche, retire sa chemise en fixant Sophie. Assise, sur la défensive, elle tient les jambes enlacées contre son torse. Dominique et Violette, au contraire, jouent à provoquer le garçon de leur nudité, essayant des positions alanguies et moqueuses. Lorsqu'il arrive auprès d'elles, c'est Dominique qui déboutonne la fermeture du pantalon et la verge surgit d'elle-même. Elle lui porte de la bouche une inutile caresse pour en parfaire la rigidité, déjà plus qu'accomplie. Claude se dépêtre de son pantalon, et roule au milieu d'elles. D'un même geste, les filles ont pris Sophie aux épaules, et la basculent en arrière. La jeune femme se débat vainement, secouant la tête en dénégation. Déjà, Claude est entre ses jambes, force ses genoux, écarte ses cuisses sur le sexe encore humide de l'échange avec Dominique.

Les protestations de Sophie n'ont d'autre effet que de faire saillir et ballotter sa poitrine. Les filles ont changé de position. Face à Claude, Dominique pèse sur les épaules de Sophie, la plaquant à la couche. Violette passe derrière le garçon pour maintenir ouvertes les jambes de la jeune femme tandis qu'il s'allonge sur elle. Il approche sa verge au contact du sexe humide, la presse contre l'ouverture, savourant le toucher brûlant des lèvres qu'il écarte du gland. Sophie, réduite à l'impuissance, marmonne des refus, tout en contractant son bassin au devant du membre durci. En position de la posséder, Claude fait durer l'attente en promenant sa bouche sur la poitrine épanouie. Tendrement, il fait courir la langue sur la peau blanche des seins, remonte vers le sommet, agace le

téton des lèvres. Il n'en finit pas de la provoquer, tantôt léchant, tantôt aspirant dans sa bouche l'extrémité durcie par un désir irraisonné.

Pierre s'est levé présentant l'olisbos d'ivoire. Claude s'en empare, le promène sur la poitrine et le ventre de Sophie. Le contact en est frais et rassurant. La femme ne se débat plus, savoure la caresse, porte ses mains à la rencontre de celle de Claude. Il lui abandonne l'objet, sans relâcher la pression qu'il exerce du bout de son sexe, pour son plus grand plaisir. Un instant, leurs doigts se frôlent, dans une complicité inavouée. Claude l'aide à affermir sa prise sur la base renflée. Il reprend d'une main ses taquineries sur la gorge dénudée, accompagnant de l'autre la promenade de l'objet de plaisir dessus le ventre pâle. Sophie respire plus calmement. Dominique la libère, et soulevant les fesses, amène sa chatte au-dessus du visage étendu.

Claude guide les mains de la jeune femme, de plus en plus bas, jusqu'au-dessous du pubis. C'est à regret qu'il écarte son sexe, laissant Sophie se pénétrer de l'objet familier. Il en accompagne un instant le mouvement, de plus en plus profond entre les lèvres ouvertes, puis laisse la jeune femme maîtriser le plaisir à son rythme. Ses mains se referment sur les seins, il se dresse sur les avant-bras à la rencontre de Dominique. Il se saisit de sa bouche, force sa langue entre les lèvres surprises. Elle lui retourne bientôt le baiser, et prend des doigts le sexe dressé entre eux, aiguillonnant son désir à petits coups répétés. Elle a abaissé les cuisses sur le visage de Sophie, dont la langue la pénètre de nouveau.

Les deux femmes ont commencé à geindre ensemble. Claude, lèvres soudées à Dominique et se laissant branler, retient sa jouissance, fermement ancré aux seins de Sophie. Lorsqu'elle détourne sa bouche pour crier, il porte vivement la main à l'objet d'ivoire, qu'il arrache du corps qui se pâme, avant de la pénétrer d'un trait. Elle s'empare de son membre comme de l'olisbos un instant plus tôt. C'est l'affaire de deux coups de reins. La jeune femme mêle ses cris à ceux de Dominique, s'abandonne aux contractions de l'orgasme. Claude explose au profond de son ventre et elle le maintient là de force, les mains plaquées contre ses reins.



*Pierre a passé un bras sur les épaules de Violette qui le tient par la taille. Ils discutent à voix basse, et la tendresse de leurs regards gomme leur nudité. Ils rient aux éclats du spectacle de leurs amis peinant à se désimbriquer de leur nœud sensuel. Ils parlent de leur avenir, Pierre et Dominique, Violette et Claude, et pourquoi pas quelquefois un mélange des deux. Eblouis encore de leur jouissance partagée pour la première fois, le frère la sœur se découvrent unis, plus étroitement encore, dans une chaste complicité enfantine.*



**[www.feedbooks.com](http://www.feedbooks.com)**  
Food for the mind